

A stylized illustration of a narrow street in a city. On the left, a yellow taxi is parked. In the foreground, a brown and white cow is walking. The buildings are multi-story and have various colored facades. The overall style is reminiscent of a graphic novel or a poster.

Khaled Al Khamissi

# Taxi

traduit de l'arabe (Egypte) par Hussein Emara  
et Moïna Fauchier Delavigne

ACTES SUD

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

**KHALED AL KHAMISSI**

# **TAXI**

Traduit de l'arabe (Egypte)

par Hussein Emara et Moïna Fauchier Delavigne

ACTES SUD

MONDES ARABES  
série dirigée par Farouk Mardam-Bey

Titre original :  
Taxi, hawâdîf al-machâwîr  
Editeur original ;  
Dâr al-Shorouq  
© Khaled Al Khamissi, 2007

© ACTES SUD, 2009  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-7427-8541-4

Mon Dieu ! Quel âge pouvait avoir ce chauffeur de taxi ? Et quel âge pouvait avoir sa voiture ? Je n'en croyais pas mes yeux quand je me suis assis à côté de lui. Il y avait autant de rides sur son visage que d'étoiles dans le ciel. Chacune poussait l'autre tendrement, créant un visage typiquement égyptien qui paraissait sculpté par Mahmoud Mokhtar. Quant à ses mains, qui tenaient le volant, elles s'étiraient et se rétractaient, irriguées par des artères saillantes comme le Nil allant abreuver la terre desséchée. Le léger tremblement de ses mains ne faisait basculer la voiture ni à gauche ni à droite. Elle marchait droit en avant, et les yeux du chauffeur, recouverts de deux énormes paupières, laissaient transparaître un état de paix intérieure qui suscitait en moi et dans le monde entier une profonde quiétude.

Rien qu'en m'asseyant à côté de lui, je me suis senti envahi par des ondes magnétiques positives et la vie m'est apparue belle. Je me suis rappelé sans raison un de mes poètes préférés, Jacques Brel, et à quel point il avait tort en écrivant sa célèbre chanson :

Mourir cela n'est rien,  
Mourir la belle affaire,  
Mais vieillir... ô vieillir !

Si Brel s'était assis un jour à côté de cet homme, nul doute qu'il aurait pris sa gomme pour effacer frénétiquement les mots de son poème.

— Vous devez conduire depuis longtemps,

monsieur, lui ai-je dit.

— Je suis taxi depuis 1948, m'a-t-il répondu.

J'avais du mal à imaginer qu'il conduisait un taxi depuis près de soixante ans. Je n'ai pas osé lui demander son âge mais je n'ai pu m'empêcher de l'interroger à propos de son expérience :

— Pourriez-vous me dire quelle leçon vous avez tirée de votre expérience, afin que je puisse en profiter ?

— Même la fourmi noire sur un rocher noir dans une nuit ténébreuse reçoit sa part de bonté divine.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée ce mois-ci et vous comprendrez mieux où je veux en venir.

— Volontiers.

— J'ai été très malade pendant dix jours. J'étais incapable de quitter mon lit. Bien entendu, je vis au jour le jour, donc au bout d'une semaine il n'y avait plus un sou à la maison. Je m'en rendais compte même si ma femme me le cachait. Je lui ai dit : "Que va-t-on faire, ma chère ?" Elle m'a répondu : "Tout va bien, Abou Hussein", alors qu'elle quémandait de la nourriture à tous les voisins. Et mes enfants, ils ont déjà assez de soucis. Certains ont déjà marié la moitié de leurs enfants mais n'ont pas de quoi marier les autres. Et l'un de mes enfants a un petit-fils malade avec qui il court d'hôpital en hôpital. Bref, je peux difficilement leur demander quelque chose, ça serait plutôt à moi de les aider.

Au bout de dix jours, j'ai dit à ma femme que je

devais aller travailler. Elle m'a supplié et a crié que, si je sortais, elle allait me perdre. Et franchement je n'avais pas la force de sortir mais je me suis dit qu'il le fallait quand même. Je lui ai dit un petit mensonge pieux : que j'étouffais et que j'allais m'asseoir au café pendant une heure, pour prendre un peu l'air. Je suis descendu, j'ai pris la voiture et m'en suis remis à Dieu. J'ai roulé et, au jardin d'Orman, je suis tombé sur un taxi en panne. Le chauffeur m'a fait signe et je me suis arrêté. Il s'est approché de moi, m'a dit qu'il avait un client du Golfe qui devait aller à l'aéroport et m'a demandé de l'amener à sa place. Vous voyez la main de Dieu ! Il avait une Peugeot 504 en parfait état et il était tombé en panne ! J'ai accepté de prendre son client.

L'homme est monté dans ma voiture. Il venait d'Oman, de chez le sultan Qabouss. Il m'a demandé combien je prendrais. Je lui ai répondu que c'était à lui de décider. Il m'a redemandé : "Vous allez accepter ce que je vous paierai ?" J'ai confirmé.

Sur la route, j'ai appris qu'il allait au fret parce qu'il avait quelque chose à terminer là-bas. Je lui ai dit que j'avais un petit-fils qui y travaillait et qui pourrait peut-être l'aider à faciliter les procédures de douane. Il était partant. Quand on est arrivés, j'ai effectivement trouvé mon petit-fils sur place. Mais vous vous rendez compte que j'aurais pu ne pas le trouver à ce moment-là ! Nous avons terminé ce qu'il avait à faire et je l'ai raccompagné à Doqqi.

Il m'a demandé à nouveau : "Vous prendrez combien pour la course, hajj1 ?" Je lui ai répondu : "On s'est

mis d'accord. Je prendrai ce que vous me donnerez.” Il m'a tendu 50 livres<sup>2</sup>, je l'ai remercié et ai redémarré. Il m'a demandé si j'étais satisfait, je lui ai répondu que oui.

Il m'a alors dit : “Les douanes auraient dû me coûter 1 400 livres et j'ai payé 600 livres. La différence de 800 livres est un cadeau de ma part. Vous les méritez. Et le trajet en taxi vaut 200 livres. Voici donc 1 000 livres, et les 50 livres que vous avez déjà sont un cadeau.”

Vous voyez, monsieur ? Un seul trajet m'a rapporté 1 000 livres alors que je peux travailler un mois entier sans toucher cette somme. Dieu m'a fait sortir de chez moi, a fait tomber la 504 en panne et a tout fait pour que je touche cette somme. Le pain quotidien ne t'appartient pas, et l'argent ne t'appartient pas : tout appartient à Dieu. C'est la seule leçon que j'ai apprise dans la vie.

Je suis descendu du taxi à regret. J'aurais aimé rester encore des heures avec lui, malheureusement, moi aussi je devais continuer à courir pour gagner ma vie.

<sup>1</sup> Titre de respect qu'on adresse aux hommes âgés. Le sens littéral est “celui qui fait le pèlerinage à La Mecque”. (N.d.T.)

<sup>2</sup> Une livre égyptienne correspond à 0,13 euro.

## 2

Je suis monté dans le taxi rue de la Ligue-Arabe, devant l'enceinte du club de Zamalek. Le visage du chauffeur était écarlate, on aurait dit qu'il allait exploser. J'avais vraiment l'impression que ses veines, tels des serpents, se gonflaient et se rétractaient sous le coup de la colère, ou qu'il allait faire une thrombose cérébrale sur-le-champ.

— Ne t'en fais pas, ça va aller, lui ai-je dit.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? m'a-t-il répondu.

— Comme tu avais l'air énervé, je voulais juste essayer de te calmer.

— Je ne suis pas énervé... Je suis à bout.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Il n'y a pas de raison de se mettre dans cet état.

— Si, il y en a une ! Je me tue à la tâche pour gagner de quoi nourrir mes enfants et voilà qu'un fils de pute débarque et me vole mon argent. Et toi, tu viens décréter ce qui est grave ou pas. J'ai de quoi être énervé. Je me crève à la tâche comme un esclave, pas comme vous, Excellence, vous vous la coulez douce.

— Hé ! te défoule pas sur moi ! Mais dis-moi ce qui s'est passé.

— A Nasr City, un type m'a demandé d'aller à Mohandessine<sup>3</sup>. Je lui ai dit de monter. Il y avait beaucoup de monde et un terrible embouteillage, le pont était complètement bouché. J'ai tout de suite pensé qu'il n'allait pas me payer le coût de la course. Tant pis pour moi, j'aurais dû négocier le prix avec lui dès le départ.

Finalement, on est arrivés sur le quai d'Agouza. Il m'a dit : "Passe par la place Sphinx." Je me suis engagé. Et là il m'a fait : "Prends la première à droite et gare-toi là, juste après Omar Effendi<sup>4</sup>. On va installer un checkpoint." Je me suis dit : "Un checkpoint ! Catastrophe !"

Bref, c'était un sergent de police en civil. Bien sûr, il n'allait rien me payer du tout. Et, dès que je me suis arrêté, il m'a sorti : "Ton permis, fils de chien." Je lui ai répondu : "Mais pourquoi, pacha<sup>5</sup> ? Je n'ai rien fait." Il m'a répété : "Ton permis !" Alors je lui ai tendu cinq livres, ça ne lui allait pas. J'ai sorti dix livres, ça ne lui allait toujours pas. Finalement, le fils de pute m'a pris vingt livres et il est descendu.

Je te jure, c'est tout ce que j'avais gagné aujourd'hui une fois l'essence payée. J'étais à deux doigts de lui sauter dessus et de l'étrangler. Mais j'ai pensé à mes enfants et à ma femme.

Je suis un âne, maintenant je vais en mourir de rancune. Il aurait mieux valu que je le tue. De toute façon, j'ai plus rien à perdre.

— Mais dis donc, c'est du banditisme clair et net !

— Le banditisme est partout. Il y en a pas un de ces fils de pute qui ne soit corrompu et voleur. Que Dieu les détruise, comme ils nous détruisent.

\*

Les chauffeurs de taxi du Caire aiment par-dessus tout insulter le ministère de l'Intérieur, tout en louant parfois sa respectabilité. Les histoires entre les chauffeurs de taxi et les agents de la direction de la Circulation au ministère de l'Intérieur, qui sont

présents en permanence dans les rues, sont innombrables mais celle-ci m'a particulièrement frappé. J'avais souvent entendu des gens maudire les agents de police de ma chère ville. Mais je n'ai jamais été autant touché que par la victime de ce policier.

Etre un "sergent de police" était un joli rêve au début des années soixante-dix. Le policier garantissait la sécurité des rues, se pavanant dans son joli costume, comme le roi du monde. Tout le monde se souvient des mots de Salah Jahine<sup>6</sup> dans le film Prends soin de Zouzou quand il compare l'officier de police, que Dieu le protège, à un diplomate.

Comment ce rêve s'est-il transformé en l'espace de trente ans en cauchemar enraciné dans les rues égyptiennes ?

<sup>3</sup> Quartier huppé du Caire. (N.d.T.)

<sup>4</sup> Fameuse chaîne de grands magasins fondée au XIXe siècle puis nationalisée après la révolution, en 1957. Omar Effendi a été à nouveau privatisé en 2006. (N.d.T.)

<sup>5</sup> Signe de respect, en référence au mot turc. La plupart du temps, expression utilisée en direction des gens riches ou qui ont du pouvoir. (N.d.T.)

<sup>6</sup> Le grand poète du dialecte égyptien, qui s'est fait connaître après la révolution de 1952. (N.d.T.)

### 3

Une des conséquences sociales directes du mouvement Kefaya7 dans la rue égyptienne est de faire flamber le compteur des taxis les jours de manifestations.

Bien sûr, par compteur je veux dire le prix d'une course, parce que le compteur n'est physiquement là que comme ornement pour décorer la voiture et déchirer le pantalon des clients qui s'asseyent à côté du chauffeur.

Ce jour-là, j'étais dans la rue Nadi-al-Sayd à Doqqi, et voulais aller au centre-ville. Je me tenais debout, en attendant un taxi... Chaque fois que j'en appelais un et criais : "Centre-ville", celui-ci faisait un geste de la main et continuait sa route. C'était très bizarre. Cela me rappelait ces maudites années quatre-vingt, où il était plus facile de trouver le trésor d'Ali Baba que de monter dans un taxi. Il suffit de regarder les caricatures de cette époque pour comprendre à quel point les clients de taxi comme moi souffraient de la serviette jaune sur le compteur, qui indiquait que le taxi ne prenait pas de clients. Grâce à Dieu, ces jours sont bien loin maintenant.

Aujourd'hui, on peut choisir un beau taxi en moins d'une minute parmi des dizaines de voitures libres. Mais, ce jour-là, ce n'était pas le cas. Finalement, un taxi a bien voulu s'arrêter et m'a demandé sept livres.

— Pourquoi ? lui ai-je crié.

— Il y a des manifestations et les rues sont bondées — tout est sens dessus dessous, m'a-t-il expliqué. Il me faudra une heure pour vous emmener.

En fait, sept livres, ça ne va pas suf-fire, je prendrai dix livres.

Bref, j'ai accepté de payer dix livres pour un trajet qui m'en coûte habituellement trois.

Il était effectivement impossible d'avancer. Dans les rues, les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs et ne bougeaient pas d'un pouce. On se sentait comme enfermé dans un garage gigantesque qui aurait été transformé en prison.

— Que se passe-t-il aujourd'hui ? ai-je demandé.

— Des manifestations, m'a-t-il répondu. On ne sait pas pourquoi... Il y a environ deux cents types avec des banderoles et, autour d'eux, deux mille soldats, deux cents officiers et des voitures des forces de l'ordre qui bloquent tout.

— Et il y a tous ces bouchons à cause de deux cents personnes ?

— Les bouchons ne viennent pas d'eux. Et puis, c'est une manifestation, ça ? A l'époque, nous descendions dans la rue à cinquante mille, à cent mille personnes... Alors qu'aujourd'hui, cela n'a plus de sens. Quasiment plus personne ne sort de chez lui pour une cause qu'il ne connaît pas. Le gouvernement est terrifié, ses genoux tremblent. Franchement, un seul souffle et il s'effondre. C'est un gouvernement mou du genou. (Il éclate de rire.)

— Le gouvernement a besoin de manger de la soupe de pieds de mouton pour renforcer ses genoux mous.

— De toute façon, ça ne servirait à rien. Le pouvoir joue les gros bras et nous sommes assez bêtes pour le craindre.

— Comment ça ?

— Vous connaissez, monsieur, le début de la fin ?

— Quoi ?

— Les 18 et 19 janvier.

Sa réponse m'a beaucoup surpris. C'était la première fois que je l'entendais. J'avais prévu de nombreuses réponses classiques au sujet du début de la fin, mais celle des 18 et 19 janvier était tout à fait nouvelle. Je me demandais s'il savait que les manifestations de ces deux jours-là, que Sadate appelait "la révolte des voleurs", avaient eu lieu en 1977. Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai posé cette question bête :

— C'était en quelle année ?

— Pendant les années soixante-dix... à peu près en 1979.

— Et pourquoi c'était le début de la fin ?

— Ça a été les dernières vraies manifestations dans la aie. Dans les années soixante et soixante-dix, avant la guerre, il y avait des manifestations tout le temps. Ensuite, Sadate, que Dieu l'envoie en enfer, a pris des mesures qui ont fait flamber tous les prix. Le pays entier s'est révolté. Les gens comprenaient la politique : ils sont descendus dans la rue et ont forcé Sadate à reculer. A ce moment-là, on disait qu'il avait eu peur et s'était enfui à Assouan, et que, si la révolte empirait, il se sauverait au Soudan... Un trouillard. A ce moment, n'importe qui aurait pu s'emparer du pouvoir, mais il n'y avait personne, juste quelques malheureux qui voulaient que les prix baissent

Avant, à l'époque de Nasser, on a aussi organisé

des manifestations. C'était incroyable. Tout à coup, on a retrouvé le président en personne au milieu de la place Tahrir. Lui, il ne s'était pas enfui à Assouan, et n'était même pas rentré chez lui. C'était après la défaite de 1967, je ne me rappelle plus exactement quand.

— Je n'ai toujours pas compris pourquoi vous dites que les 18 et 19 janvier ont été le début de la fin.

— A partir de là, le gouvernement a compris qu'il devait réagir, que ces manifestations représentaient un véritable danger. Les 18 et 19 janvier n'étaient pas quelque chose de banal, c'était le début d'une révolution. Mais, bon, elle s'est arrêtée en route. Et, depuis, le gouvernement a semé en nous l'angoisse de la faim et toutes les femmes supplient aujourd'hui leur mari : "Ne descends pas ! Les enfants vont mourir !" Et, au-delà de l'angoisse de la faim, ils ont cultivé la faim elle-même dans le ventre de chaque Egyptien. Chacun se dit : "Après moi, le déluge", ou : "C'est pas mes affaires. Que puis-je y faire ?" Les 18 et 19 janvier ont vraiment été le début de la fin.

Est-ce que les 18 et 19 janvier représentaient réellement le début de la fin ? Et quelle est cette fin dont parlait le taxi avec une telle simplicité et une telle certitude ?

Z Kefaya : le mouvement égyptien en faveur du changement. Littéralement, "Ça suffit". Fondé l'été 2004, il s'agit d'un regroupement d'intellectuels de l'opposition au président Moubarak. (N.d.T.)

Je suis sorti du cinéma Galaxy, où je venais de voir le merveilleux film de Yousri Nasrallah *La Porte du Soleil*. J'avais vu les deux parties à la suite et étais en extase devant cette œuvre brillante. Mon cœur bondissait de joie et j'avais l'impression de flotter à cinq centimètres au-dessus du sol.

J'ai arrêté un taxi rue Maniai et lui ai demandé de m'amener au centre-ville. Il m'a répondu à voix basse : "Je vous en prie." Je suis monté et j'ai fermé la porte. J'ai regardé devant moi et j'ai revu, sur le pare-brise du taxi, la scène de la grotte, le seul endroit dans le film qui n'avait pas encore été occupé par les Israéliens. La musique mélodieuse de mon ami Tamer Karaouan a empli mon âme. Puis je me suis aperçu que la voiture ne bougeait pas alors que la route devant nous était dégagée,

J'ai regardé le taxi : il dormait profondément. Je ne savais pas quoi faire, descendre de sa voiture et le laisser dormir ? J'hésitai quelques instants, puis lui ai finalement touché l'épaule. Il a sursauté et, terrifié, il a attrapé inconsciemment le levier de vitesse. La voiture a commencé à avancer. Il m'a alors demandé où j'allais, je lui ai répondu : "Au centre-ville." Il s'est excusé de s'être assoupi. Mais, à peine quelques secondes plus tard, la voiture commençait à dévier vers la gauche, j'ai regardé à nouveau le taxi, tout son corps était penché : il dormait à poings fermés. J'ai crié de peur et attrapé le volant, ce qui a réveillé le taxi. Celui-ci a sauvé la situation et s'est à nouveau excusé. Je lui ai alors demandé d'arrêter la voiture

pour descendre. Il m'a juré par tous les dieux qu'il ne se rendormirait plus et qu'il m'amènerait sain et sauf au centre-ville.

Je suis sorti de mon état d'extase, mon cœur a arrêté de bondir et l'inquiétude m'a étreint. Et effectivement, au bout d'une minute, la voiture a recommencé à dévier à gauche et le corps du taxi à pencher à droite jusqu'à ce que son épaule touche la mienne. J'ai à nouveau crié, il a donné un coup de volant à droite, s'est empressé de me dire qu'il ne dormait pas et s'est mis à parler pour ne pas s'assoupir à nouveau :

— C'est que ça fait trois jours que je suis dans ce taxi, je ne l'ai pas quitté une seconde.

— Quoi ! Trois jours de suite ?!

— Aujourd'hui, on est le 27. Il ne me reste que trois jours pour payer la mensualité de la voiture. Il faut que je paie chaque mois mille deux cents livres. Il y a trois jours, j'ai juré à ma femme que je ne rentrerais pas à la maison avant d'avoir payé la totalité de la somme. A ce moment-là, je n'avais que deux cents livres. Depuis, je suis entré dans cette voiture pour ne pas en sortir, sauf pour pisser — excusez mon langage. Je mange dedans, je bois dedans, mais je ne dors pas. Je dois gagner l'argent de la mensualité et la payer avant la fin du mois.

— Mais à quoi ça vous servirait de gagner l'argent de cette mensualité si vous mourez ? Vous pouvez très bien avoir un accident et y passer, et moi avec !

— Ne vous inquiétez pas, je ne veux pas mourir et, de toute façon, nos vies sont entre les mains de Dieu.

On y est presque, il me reste trois jours pour rassembler l'argent nécessaire.

— Mais pourquoi vous ne rentrez pas chez vous dormir deux ou trois heures ? Ça ne ferait pas beaucoup de différence, trois jours et trois heures.

— J'ai juré sur ma tête, vous ne comprenez pas. Nous vivons au jour le jour... Si je rentrais à la maison, j'y trouverais mille et une catastrophes, des enfants qui n'ont pas mangé et ma femme qui tourne en rond. Non, hors de question. Je ne quitterai pas ce taxi avant d'être allé voir M. Ibrahim Issa — le banquier — et lui avoir réglé la mensualité. Quand l'affaire sera réglée, je rentrerai chez moi.

Je l'ai quitté, inquiet, et j'ai suivi du regard la voiture qui s'éloignait, craignant à tout instant que le taxi ne s'endorme et n'ait un accident. Mais la voiture n'a pas dévié jusqu'à ce qu'elle soit engloutie par l'horizon.

— On se demande pourquoi l'économie est foutue ! s'est exclamé le taxi. Ce sont les gens qui la foutent en l'air. Vous y croyez, vous ? En Egypte, les gens paient plus de vingt milliards de livres chaque année en factures de téléphone. Vingt milliards de livres, ça veut dire que, si on ne parlait pas pendant deux ou trois ans, l'Egypte serait transformée. Les Egyptiens sont tarés, je vous jure. Ils n'ont pas de quoi manger mais chacun se balade avec son téléphone portable et une cigarette à la bouche.

Les hommes sont censés être raisonnables mais ils dilapident tout leur argent dans le téléphone et les cigarettes. Quels fléaux ! Et après, ils vont se plaindre que le pays ne va pas bien.

L'argent de tous les Egyptiens atterrit dans les poches de quatre sociétés : Egypt Telecom, Mobinil, Vodafone et Eastern Tobacco Company.

Et les pubs, malheur à elles, elles abrutissent les gens : "Abonnez-vous à Mobinil... Non... Abonnez-vous à Vodafone." Le monde est fou. Il faut absolument interdire ces pubs. Nous vivons dans un univers de mensonges, ouvert jour et nuit. Tu marches dans la rue, tu vois des pubs, tu allumes la radio... des pubs... tu rentres à la maison, la télé est allumée... des pubs. Et elles sont toutes vulgaires et mensongères.

Les gens sont comme des animaux, à gober les pubs et à jeter leur argent par les fenêtres. Ensuite ils nous disent qu'il n'y a pas d'argent dans ce pays. Comment ça, pas d'argent ? Et les milliards dépensés

en paroles, ils viennent d'où?

Vous pensez pas qu'il vaudrait mieux que cet argent serve d'abord à la nourriture, au logement, à l'éducation et à la santé ? Mais à qui on peut dire ça ?! Si notre Premier ministre est le patron des téléphones, c'est lui qui est à la tête des bavardages.

Mais, sincèrement, le problème ne vient pas du gouvernement, le problème vient de la bêtise des gens, qui gaspillent leur argent en tabac et en bavardages.

Moi, si on me donnait les rênes de ce pays un seul jour, non, une seule minute, la seule décision que je prendrais serait d'interdire les pubs.

Avant, de mon temps, les pubs étaient au service de la société. Et il n'y en avait quasiment pas. Alors qu'aujourd'hui, les pubs sont faites pour détruire la société. Et elles vont effectivement la détruire et s'asseoir sur ses mines. Vous pourrez dire qu'Abou Ismaïl vous avait prévenu.

J'ai rarement rencontré un taxi qui n'ait pas tenté l'expérience de l'émigration. Certains ont passé de longues périodes dans plusieurs pays. Ce taxi avait vécu à l'étranger de 1977 à 2004, de manière discontinue, comme il disait. Mais, à peine arrivé en Egypte, il repartait aussitôt.

Il avait habité en Irak, au Koweït, en Arabie Saoudite et en Libye mais aussi traversé la Jordanie et la Syrie. Cette personne incarnait une des principales sources de revenus du pays : les transferts d'argent des Egyptiens résidant à l'étranger, par choix ou contre leur gré.

Le taxi a violemment critiqué la situation en Egypte et m'a affirmé être revenu des grands slogans vides de l'amour de la patrie, comme "Si je n'étais pas égyptien, j'aurais aimé l'être", des mots qui ne mènent à rien et n'apportent rien.

Il m'a expliqué qu'il était rentré il y a deux ans et que ce retour involontaire était dur. Le plus pénible dans sa situation était d'habiter maintenant dans ce "sale pays", comme il disait. Tout ce qu'il a raconté jusque-là était tout à fait classique. La plupart des taxis disent la même chose.

Mais il m'a ensuite relaté des histoires d'exil que je n'avais jamais entendues, alors que j'écoute ces hommes de peine depuis près d'un quart de siècle. Il m'a dit : "Vous connaissez la grande différence entre Sadate et Moubarak ?" Je ne la connaissais évidemment pas et me suis tu.

— La différence est que Sadate se préoccupait de

ses enfants qui habitaient à l'étranger, il nous protégeait vraiment. Alors que Moubarak est faible et il laisse tout le monde nous dévorer. Il s'en fiche.

Bon, je vais vous raconter une histoire pour vous expliquer cette manœuvre (le mot manœuvre n'a aucun sens ici mais il l'a dit ainsi). Dans les années soixante-dix, la Grèce a largement ouvert ses portes aux Egyptiens. Mais le gouvernement grec s'est tout à coup affolé quand il s'est rendu compte à quel point le nombre d'Egyptiens avait augmenté. Alors qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Quoi ?

— Eh bien, ils ont projeté un film égyptien dans plusieurs cinémas des quartiers où habitaient les Egyptiens. Je crois que c'était Mon père en haut de l'arbre avec Abdel Halim. Les Egyptiens sont évidemment allés voir le film et, au milieu de la séance, la police a fait une descente, a raflé tout le monde et les a mis dans des fourgons de police puis dans un bateau pour les renvoyer à Alexandrie — la plupart étaient originaires de là-bas. Et vous savez qui a appris cette histoire ? Sadate. Il est devenu fou. Il a demandé à son ambassadeur de lui donner des nouvelles dès que le bateau lèverait l'ancre. Un peu plus tard, l'ambassadeur l'a prévenu : "Le bateau a appareillé, Votre Excellence." Sadate a aussitôt téléphoné à son ministre de l'Intérieur et lui a demandé d'arrêter immédiatement une centaine de Grecs. Mais, au lieu de les expulser en bateau, ils les ont mis dans un avion.

Dès que le Premier ministre grec a été mis au

courant, il a téléphoné à Sadate, qui lui a assuré : “Ce que vous faites à mes enfants, je le ferai aux vôtres.” Puis il l’a menacé en disant : “Et encore ! Tu n’as rien vu !!!” Du coup, le Premier ministre grec a demandé au bateau sur lequel étaient entassés les Egyptiens de faire demi-tour et tous les Egyptiens sont rentrés à Athènes, ils ont même obtenu leur titre de séjour. Vous vous rendez compte ? Le titre de séjour ! C’est une histoire très connue. Comment pouvez-vous ne pas la connaître ? Ça, c’était Sadate ! Il défendait tous les Egyptiens à l’étranger.

Je lui ai assuré ne l’avoir jamais entendue. Il a poursuivi :

— Bah, écoutez celle-là alors. C’est vrai qu’il y a beaucoup d’histoires sur Sadate mais celle-là est vraiment bonne. Les relations étaient tendues entre l’Egypte et les pays arabes après l’histoire de Camp David. A l’époque, j’étais en Irak et Saddam montait tout le monde contre l’Egypte. Les Egyptiens ont commencé à avoir de petits soucis avec les Irakiens. Il y avait alors des escarmouches entre l’Irak et l’Iran. La situation était grave. Sadate a dit à Saddam : “Ecoute, mon gars, on peut ne pas être d’accord en politique, mais que quelqu’un touche à mes enfants, ça non.” Puis il l’a menacé : “Je vais monter les Egyptiens contre toi à Marbaa.” A Bagdad, de nombreux Egyptiens vivaient dans ce quartier difficile. Bref, pour Sadate, la politique était une chose mais il était hors de question que Saddam touche à un Egyptien en Irak.

Alors que, depuis que Moubarak est arrivé, on se fait

humilier dans tous les pays arabes. Je le jure par cette grâce de Dieu (il sort à ce moment-là un sandwich de la boîte à gants et l'agite violemment).

Au moment de s'arrêter, il a conclu :

— Mais cela vaut toujours mieux que d'être humilié dans son propre pays.

Nous avons pénétré sur la place Tahrir. Il y avait tellement de grosses voitures de la Sécurité centrale, d'officiers et de soldats qu'elle s'était transformée en une caserne militaire. Cela se passait environ un mois après l'opération suicide, terroriste, bête, débile ou peut-être désespérée, qui avait tué le kamikaze et blessé plusieurs touristes dont un Israélien. Cet attentat avait aggravé les problèmes de circulation au Caire à tel point que la ville est devenue insupportable.

Nous avons pris la rue Ramsès et j'ai été surpris par la file interminable de fourgons de la Sécurité centrale rangés sur la droite de la rue. J'ai regardé avec pitié ces policiers misérables, petits par sous-alimentation, et sur lesquels on voyait les traces de la bilharziose qui mangeait leur corps. J'ai croisé le regard suppliant de l'un d'entre eux par une petite fenêtre qui ressemblait à celle d'un cachot. Le chauffeur m'a regardé d'un air ironique et m'a demandé :

— Pacha, vous connaissez l'histoire incroyable qui est arrivée à l'officier hier ? L'officier est entré voir ses soldats dans ces voitures de la Sécurité centrale (il me les a montrées du doigt) et a été tué par l'odeur.

Il a explosé de rire. Face à mon impassibilité, il a poursuivi :

— Vous imaginez, monsieur, l'odeur de ces pauvres types sous cette chaleur, entassés comme des sardines dans ces fourgons ? Ils passent leur temps à suer et à péter. L'officier, le pauvre, il est entré et paf ! il est mort d'asphyxie.

Etonné, je lui ai demandé :

— Mais c'est vraiment arrivé ?

— Réveillez-vous, monsieur ! C'est une blague ! Je trouvais juste que vous faisiez la tête, alors je me suis dit : On va le faire rire un peu.

— C'est vrai que je suis un peu déprimé mais je ne savais pas que ça se voyait tant que ça.

— C'est pas bien grave. Bon, écoutez plutôt celle-là : "Un type marche dans le désert et trouve une lampe d'Aladin. Il la frotte et le génie en sort. Il lui dit : «Quel est ton vœu ? Dis-moi ! Quel est ton souhait ? Tes désirs sont des ordres.» L'homme n'en croit pas ses yeux et lui demande un million de livres. Le génie lui apporte un demi-million. Alors l'homme lui demande : «Où est l'autre moitié ? Tu veux m'escroquer ?» Le génie lui répond : «Le gouvernement a une participation dans la lampe, on fait fifty-fifty.»"

Et il a éclaté de rire. Finalement, son rire m'a plus fait rire que la blague elle-même.

— Vous savez que le gouvernement prend vraiment la moitié de tout ce qu'on gagne ?

— Comment ça ?

— Ils nous plument. Régulièrement, ils nous inventent une nouvelle histoire. Mais, franchement, la meilleure est celle de la ceinture de sécurité.

— Qu'est-ce qu'elle a, la ceinture ?

— C'est une blague, la ceinture, une blague ridicule. Ils ont juste inventé ça pour nous plumer.

La ceinture est obligatoire pour les conducteurs et les personnes qui sont assises à côté, comme dans les pays occidentaux. Les fils de... Alors que la plupart des gens dans ce pays font au plus du trente

kilomètres-heure. Mais bon, c'est comme ça. C'est le business.

Tout à coup, ils ont annoncé qu'il fallait installer la ceinture de sécurité et que les contrevenants devraient payer cinquante livres. Des ceintures hors de prix sont apparues sur le marché, elles coûtaient deux cents livres minimum. Bien sûr, des gros bonnets se sont impliqués dans l'affaire, de très gros bonnets. Vous vous rendez compte, il y a combien de taxis et de voitures en Egypte qui ne sont pas équipés de ceinture ? Allez-y, comptez ! Ça a rapporté des millions !! Un vrai travail de pros.

— La ceinture est obligatoire, partout dans le monde. C'est important pour la sécurité, il faut la porter.

— Quel monde ? Quelle merde ? C'est un gouvernement de fils de pute. La ceinture était considérée avant comme un accessoire, c'est-à-dire que, pour les douanes, c'était un plus, donc il fallait payer un supplément de droits ? Quand j'ai fait entrer une Toyota d'Arabie Saoudite, j'ai été obligé de couper la ceinture avec les mains et d'enlever l'air conditionné pour ne pas payer de droits supplémentaires. Quelques mois à peine après ça, la ceinture est devenue obligatoire. Elle est passée directement d'accessoire à obligatoire. Vous en pensez quoi ? On a tous couru acheter des ceintures. Ils nous ont encore bien eus.

Toute cette histoire, c'est du pur business. Les gros bonnets ont importé les ceintures, les ont vendues et ont gagné des millions. Le ministre de l'Intérieur aussi

en a profité pour amasser des millions en amendes. Et les policiers de base qui sont postés dans la me... quand l'un d'eux t'arrête et te dit : "Ceinture, fils de chien !", il te prend cinq livres. Et, si un officier est avec lui, ça te coûte vingt livres. Finalement, tout le monde en profite.

D'ailleurs, je suis persuadé que vous savez que cette ceinture est un mensonge total. Tout le monde sait qu'elle est là pour le décor : on la met pour faire semblant, c'est tout. Regardez ! (Il a soulevé la sienne devant lui, pour montrer qu'elle n'était pas attachée.)

L'officier qui t'arrête et vérifie que tu as ta ceinture sait lui aussi très bien qu'elle est là pour décorer. La ceinture est censée te bloquer quand tu freines. Alors que dans nos voitures, quand on donne un coup de frein, la ceinture se défait.

Et il éclate de rire :

— On vit dans un mensonge total auquel on croit. Et l'unique rôle du gouvernement est de vérifier qu'on y croit, non ?

— Vous allez au cinéma ? ai-je lancé au taxi.

— Le cinéma... Oh là là ! Ça fait un million d'années que je n'y suis pas allé, m'a-t-il répondu. Attendez voir... Je me souviens de la dernière fois, c'était en 1984. Au cinéma Al-Qahira ou alors au Pigalle, dans la rue Emad-ad-Din. Après, la vie m'a mis en pièces. Donc, depuis ce jour-là, je ne suis retourné ni au cinéma, ni au théâtre. Alors qu'à la fin des années soixante-dix, j'allais très souvent au cinéma. J'habitais dans la rue El-Geich. Vous connaissez Mahmoud, celui qui vend des fessikh8 ?

— Oui, je le connais.

— Il vend les meilleurs fessikh du monde.

— Vous habitiez à côté ?

— Oui, j'habitais juste à côté. Et là-bas, dans la rue El-Geich, il y avait le cinéma Hollywood qui présentait cinq séances : il y avait deux films étrangers et un arabe, ensuite ils rediffusaient les deux premiers. Nous, on regardait les trois et ensuite on restait pour voir la rediffusion. Des fois, on regardait les trois films et puis on traversait la rue. En face, il y avait le cinéma Misr. Qu'il repose en paix, lui et tous les autres. Il faisait à la fois cinéma d'été et d'hiver. Celui d'été était sur le toit. On payait au type un bakchich pour passer et on regardait leur rediffusion. Ces jours-là sont bien loin maintenant. A cette époque, le ticket coûtait deux piastres et demie.

— Et vous vous souvenez encore des films que vous alliez voir ?

— Il y a des films impossibles à oublier. Le film que

je préférais était Soleil rouge, avec Charles Bronson. Il avait un regard par-dessous son chapeau, comme ça. On passait notre temps à l'imiter. Vous vous souvenez de ce film ?

— ...

— Non ? Bon, je vais vous le raconter alors. Dans ce film, il avait attrapé un Japonais mais comme il ne lui faisait pas confiance, avant de dormir, il attachait son godillot — je dis ça sans offense<sup>9</sup> — aux lacets du type. Ensuite, le Japonais a essayé de s'enfuir, il a fait quelques pas... parce que Charles avait laissé le lacet assez long. Puis tout à coup il est tombé, et Charles s'est réveillé.

Sinon, le plus beau film égyptien pour moi, c'est Le Chauffeur d'autobus, avec Nour al-Sherif. Celui-là, j'ai dû le voir une bonne dizaine de fois. Il y avait aussi un film américain extraordinaire avec un type dont j'ai oublié le nom. Le film s'appelle Frankenstein et les extraterrestres et, bien sûr, Godzilla, le monstre de l'océan Pacifique et Big Boss avec Bruce Lee et le film indien Les Deux Amis.

Et, quand le film L'Eléphant mon ami est sorti, on est tous allés le voir au cinéma Ash-Sharq, à Sayyeda Zeinab.

— Et vous n'alliez pas au théâtre ?

— Mais si, évidemment ! J'allais au théâtre At-Taliaa. On achetait des billets à dix piastres. Ah, j'étais un vrai passionné d'art. Mais bon, qu'est-ce qu'on peut dire... Vous n'allez pas y croire, j'ai même participé à une troupe de théâtre. Elle s'appelait le Nouveau Révolutionnaire, c'était dans la rue Galal.

— C'est où, la rue Galal ?

— C'est la rue qui coupe la rue Emad-ad-Din, juste devant le cinéma Pigalle. Un jour, je mangeais un kochari<sup>10</sup> chez Goha — c'est le meilleur restaurant de kochari d'Égypte. J'ai vu plein de jeunes devant. J'ai appris qu'ils étaient tous de la troupe du Nouveau Révolutionnaire. Ils m'ont dit que de grands acteurs comme Khaïria Ahmed avaient commencé leur carrière dans leur troupe, et qu'elle dépendait du ministère de la Culture.

— Et ensuite ?

— Je me suis présenté et j'ai commencé à participer aux répétitions. Il y avait une scène où on entrait dans un hôtel et on criait à la cantonade : "il y a quelqu'un ? Il y a quelqu'un ?" Mais ensuite ils nous ont demandé d'apporter nos costumes, puis ils nous ont dit qu'il fallait aussi qu'on amène des spectateurs. Alors je me suis dit que c'était impossible que cette troupe dépende du ministère de la Culture. Il fallait qu'on fournisse et les costumes, et les spectateurs !? Alors, je me suis cassé.

— Et qu'est-ce qu'il s'est passé après ça ?

— Je ne sais pas ce qui s'est passé... Le monde a changé ou bien c'est moi qui ai changé... Vous n'allez pas me croire mais c'est la première fois que je parle de ça. Je ne me rendais pas compte que ça faisait plus de vingt ans que je n'avais pas vu un film.

— Et, avec tous ces souvenirs, ça vous donne envie de retourner au cinéma ?

— Il y a environ une semaine, j'ai amené par hasard des clients à la tour de Sawiris, sur la corniche du Nil.

J'ai découvert que le ticket de cinéma était maintenant à vingt-cinq livres, c'est-à-dire mille fois le prix d'il y a vingt ans seulement. Vous vous rendez compte ? Mille fois plus cher. Vous saviez que même les cinémas chers, comme le Métro, Radio, Qasr al-Nil, Cairo et Miami, coûtaient au plus seize piastres et demie jusqu'au début des années quatre-vingt ?

Aujourd'hui, la plupart de nos anciens cinémas bon marché n'existent plus pour nous : le cinéma Hollywood n'est plus ce qu'il était et le cinéma Misr, le Rio de Bab al-Louq, le cinéma Star de la rue Khaïrat, et les cinémas de Sayyeda Zeinab : l'Isis, Al-Ahly, celui d'été Al-Hilal, et plein d'autres encore, ils ont tous fermé.

Mais bon, ça ne sert à rien de rabâcher tout ça, c'est du passé. Le pire est ce qui arrive aujourd'hui à mes enfants. Ils ne sont jamais allés de leur vie au cinéma, ni au théâtre. Et ils n'iront jamais. Ils regardent les chaînes de la parabole dans le café en bas de la maison, Que Dieu les aide. Personnellement, je ne vois pas ce qui pourrait pousser dans leur cerveau, à part des cactus !

8 Poissons faisandés séchés. (N.d.T.)

9 Tout ce qui se rapporte aux chaussures peut être utilisé comme insulte. Le taxi s'excuse donc de devoir utiliser le terme godillot. (N.d. T.)

10 Plat populaire, mélange de riz, de pâtes et de lentilles, recouvert de sauce tomate et d'oignons grillés. (N.d.T.)

Le taxi a allumé l'autoradio. Une voix caverneuse en est sortie, qui mettait en garde contre les femmes :

— Mes frères en Dieu, parlons aujourd'hui des fitna<sup>11</sup> qui nous encerclent. Les femmes représentent sans aucun doute la fitna qui menace le plus les musulmans. O Dieu, protège-nous contre le mal des femmes. Le Prophète Mahomet a dit, que la bénédiction et le salut de Dieu soient sur lui, que la première fitna qui a frappé la nation d'Israël a été les femmes. A chaque nation, sa fitna. La fitna de la nation musulmane est l'argent mais aussi les femmes. Elles constituent une fitna terrible, infiniment dangereuse. Au milieu des années quatre-vingt, les minijupes sont apparues, puis dans les années quatre-vingt-dix, cette mode est passée, donc on a pensé que les minijupes disparaissaient et que les fitna allaient s'apaiser. Mais de nos jours cette mode est revenue de plus belle, comme jamais auparavant dans le monde.

Les jeunes filles de treize à dix-huit ans sont devenues la pire chose que l'on puisse voir sur la surface de la terre. Malheureusement, j'ai appris des jeunes hommes, des chauffeurs de microbus et de taxi, que l'adultère s'est répandu, de manière ouverte, avec en plus la bénédiction des pères, des mères, des maris et des femmes. Que Dieu se venge des pécheurs et protège les jeunes musulmans. C'est un désastre. Un vrai désastre ! Les femmes révèlent leurs charmes, elles portent des t-shirts et des pantalons indécents, on les croirait nues. Le Prophète, que la

bénédictio et le salut de Dieu soient sur lui, a dit : “Habillées, elles sont nues, et leurs têtes sont comme la bosse des dromadaires, ces femmes n’entreront pas au paradis, ni ne sentiront son parfum<sup>12</sup>.” Que Dieu garde les filles des mu-sulmans et protège les musulmans.

C’est un désastre. Où qu’ils posent leurs yeux, les jeunes hommes tombent sur des corps nus, des regards aguicheurs, des rires racoleurs, et des femmes hors de contrôle.

Quand je marche avec des jeunes hommes dans la me et qu’ils me prennent à partie, je leur réponds : “Que Dieu nous protège du diable maudit.” Mais je me demande comment un honorable père de famille peut permettre à sa fille de sortir de chez lui habillée de cette façon, comme s’il lui disait : “Va te faire baiser.”

La dernière phrase de ce cheikh honorable a fait voler en éclats le reste de ma patience et j’ai lancé :

— C’est quoi, ces propos aberrants ?

— Des propos aberrants ! Comment ça, des propos aberrants ? Vous ne pouvez pas dire ça ! Ce sont les paroles du cheikh Mohamed Hussein Yaqoub. Il a toujours raison. Les filles... Oh là là ! C’est un désastre, que Dieu nous en protège. Elles se sont toutes transformées en prostituées. Vous ne marchez pas dans la rue ou quoi ? Vous ne voyez pas les couleurs qu’elles mettent sur leur visage ? Elles portent la marque de Satan.

J’ai tenté de lui couper la parole, en vain, et il a continué à parler comme une mitrailleuse :

— Il ne faut pas que le voile qu’elles portent vous

trompe. Regardez leurs pantalons serrés et les saloperies qui tachent leur figure. Et l'été, je ne vous dis pas ce qui se passe. Que Dieu nous protège de leur mal. Quand les Arabes du Golfe envahissent Mohandissine, vous voyez les filles, aussi nombreuses que des fourmis, sur la rue de la Ligue-Arabe et la rue Ahmed-Abdel-Aziz. Une horreur. Que Dieu nous protège. Ces filles méritent d'être égorgées. Non, les égorger ne suffirait pas, elles devraient être brûlées.

C'est un signe de la fin du monde — parce que la fin du monde est proche. La dissolution des mœurs se répand, la morale se dégrade, la luxure est partout... Tout ça, ce sont des signes de la fin du monde.

J'ai abandonné toute tentative de dialogue et me suis résigné à l'écouter. Il a continué :

— Vous saviez que, dans certains pays, il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes ? Je ne te dis pas la débauche qui y règne. Ça aussi, c'est un des signes de la fin du monde. Et la chose la plus importante, c'est le niveau de l'eau du lac de Tibériade. Il est dit qu'au dernier jour, le lac sera totalement asséché, et aujourd'hui on dit que ça y est, il n'y a déjà quasiment plus d'eau.

Sans parler de ce qui se passe en Palestine et à Jérusalem. C'est clair comme de l'eau de roche : encore quelques années et ce sera fini. Ceux qui ont suivi la voie de Dieu iront au paradis et la terre engloutira les autres, inchallah, surtout ceux qui ont profité de nous et nous ont volés, ils vont rôtir en enfer. Et c'est aux femmes que le pire arrivera : elles y grilleront pour l'éternité.

\*

J'ai remercié Dieu de tout mon cœur d'être arrivé à destination et je me suis enfui du taxi avant qu'il ne me jette un sort. J'ai aussi remercié Dieu de ne pas être une femme. J'aurais pu mourir de tristesse à cause de toute cette haine que cet homme avait pour les femmes.

Je me souviens du beau roman historique d'Amin Maalouf, *Le Périple de Baldassare*. Les gens y attendaient les signes du dernier jour, en 1666, l'année de la Bête, pendant laquelle l'Antéchrist était censé apparaître.

Chaque époque a ses gens pour espérer que vienne prochainement le jour du Jugement dernier afin de les sauver de l'injustice et de l'oppression.

11 Ce terme de la religion musulmane désigne tout ce qui peut détourner quelqu'un du droit chemin. Il peut aussi désigner les dissensions au sein de l'Islam. (N.d.T.)

12 Extrait d'un hadith. (N.d.T.)

Le taxi était incapable de bouger tellement la me Abbas-al-Aqqad à Madinat Nasr était encombrée. Il était neuf heures du soir et les néons des boutiques m'éblouissaient. Depuis un café ou une boutique, la voix de l'Irakien Kazim as-Saher qui chantait à son amante s'est infiltrée dans la voiture. Le taxi a suçoté ses lèvres et a déclaré avec chagrin :

— O mon pauvre Irak, que mon coeur est triste pour toi.

— Vous êtes allé en Irak ? lui ai-je demandé.

— J'y ai passé les plus belles années de ma vie. Les Irakiens sont des gens bien. Je n'arrive toujours pas à croire ce qu'il arrive à ce pays. Ce n'est pas du tout ce que j'avais imaginé. O mon pauvre Irak !

— Qu'est-ce que vous imaginiez ?

— Franchement, j'étais persuadé que Saddam allait battre les Américains. Même quand j'ai vu les chars américains dans les rues de Bagdad, je me disais que c'était un plan de Saddam : qu'il les faisait entrer dans la ville pour leur tendre une embuscade et les maîtriser. Je n'arrive toujours pas à y croire. Mais bon, de toute façon, les Irakiens sont courageux. Il ne se passe pas un jour sans qu'ils tuent plusieurs Américains. Ils les élimineront un par un, inchallah.

— Que Dieu vous entende. Mais vous ne pensez pas que Saddam est lui aussi responsable ?

— Honnêtement, j'aime Saddam. Il a plusieurs fois pris position courageusement en faveur des Egyptiens. N'oubliez pas qu'il avait étudié au Caire. Dans les

années quatre-vingt, quand j'étais en Irak, il y avait un peu d'animosité envers les Egyptiens. Saddam a prononcé un discours : il a déclaré que tout Irakien qui traiterait mal un Egyptien serait condamné à six mois de prison. Quel que soit l'outrage, c'était la prison directement. Franchement, ça ne s'oublie pas. Après ça, on marchait la tête haute dans les rues de Bagdad.

Ensuite, ce qui s'est passé en Irak, c'est de l'occupation et rien d'autre. Cela n'a absolument aucun rapport avec Saddam. Ils disaient qu'il y avait des armes dangereuses mais ils n'ont jamais rien trouvé. Ils veulent le pétrole irakien, donc ils ont envahi le pays. C'est juste une bande de voleurs accompagnés de quelques voyous. Ils ont tout fait pour provoquer la guerre. Ils ont détruit mon pauvre Irak.

Croyez-moi, je connais bien les Irakiens et j'ai vécu avec eux plus de dix ans. C'est un peuple courageux, ils vont faire souffrir les Américains. Dans quelques mois, ces fils de pute vont tous déguerpir de là-bas la queue entre les jambes. Ils vont fuir pour sauver leur peau, comme ils ont fait au Vietnam. Je vous jure que l'Irak sera encore pire.

— Quand est-ce que vous avez compris que ce n'était pas une tactique de Saddam et que Bagdad était réellement tombée ?

— Franchement, j'avais de l'espoir jusqu'à ce qu'ils arrêtent Saddam. Ce jour-là, j'ai pleuré comme une madone, j'ai senti qu'on était écrasés comme des insectes. J'avais l'impression d'être une vulgaire fourmi, n'importe qui pouvait me réduire en purée. Je

me sentais très humilié. J'ai pensé à tous mes amis là-bas et je me suis demandé s'ils étaient toujours en vie. Mais il y a quelque chose à ne pas oublier : au final, c'est l'Irak qui va gagner. Bref, rira bien qui rira le dernier.

Ces paroles-là m'ont apporté une bouffée d'espoir. Je suis descendu du taxi et j'ai vu devant chez moi quatre jeunes en train de fumer des Marlboro et de boire du Coca-Cola. L'un d'eux portait des Nike aux pieds et un autre, un t-shirt avec le drapeau américain sur la manche gauche. Mon espoir s'est aussitôt évanoui et je suis monté chez moi la tête baissée.

— Vous me croiriez pas si je vous racontais tout ce qui m'est arrivé, m'a lancé le taxi. Ça fait plus de vingt ans que je suis taxi. J'en ai vu des histoires, mais celle qui vient de m'arriver est la plus drôle !

— Racontez-moi, lui ai-je demandé.

— A Shubra<sup>13</sup>, une femme avec un niqab<sup>14</sup> m'a demandé Mohandissine. Elle est montée à l'arrière, avec un sac. Quand on a pris le pont du Six-Octobre, je l'ai vue regarder à gauche, à droite et enlever le niqab qui lui couvrait la tête. Je la regardais dans le rétroviseur du bas, celui qui me sert à voir ce qui se passe derrière. Quand on est taxi, il faut faire attention. Comme on dit, "Prudence est mère de sûreté".

Bref, et là, elle avait juste un hijab. Ça m'a surpris mais j'ai rien dit. Juste après, elle l'a enlevé. Elle avait des bigoudis. Elle les a enlevés et mis dans son sac. Puis elle a sorti une brosse ronde et a commencé à se coiffer. Elle m'a vu l'observer dans le rétro et m'a crié : "Regarde devant toi !" Je lui ai demandé : "Mais qu'est-ce que tu fais ?" Elle a continué à crier : "Ce n'est pas ton affaire. Conduis et tais-toi."

Franchement, j'ai pensé m'arrêter et la faire descendre mais je me suis dit que ce n'était pas mes oignons et que j'allais patienter, voir ce qu'elle allait encore enlever...

Un peu après elle a retiré sa jupe. Ça m'a plu. Je me suis dit : On va se rincer l'œil gratis. J'ai encore regardé, et là elle était en jupe courte, avec des collants noirs épais. On ne voyait rien au travers. Elle

a plié sa jupe longue et l'a posée dans son sac. Ensuite, elle a enlevé sa chemise.

Je la fixais dans le rétro. Et là, la voiture de devant a freiné et j'ai failli lui rentrer dedans. La jeune femme m'a crié dessus comme une folle : "Eh le vieux, ça se fait pas. Regarde devant toi !" Elle portait un joli haut moulant. Entre nous, je n'ai pas osé lui répondre.

Elle a mis sa chemise dans son sac et sorti sa trousse de maquillage. Elle s'est mis du rouge à lèvres, du rose à joues, puis a pris cette sorte de brosse pour les cils et a commencé à se les maquiller.

Bref, quand je suis sorti du pont du Six Octobre vers Doqqi, c'était une autre femme. Mon Dieu, impossible de deviner que c'était la voilée qui était montée à Shubra.

Elle a fini par enlever ses sandales. Elle a sorti des chaussures avec de hauts talons et les a mises. Je lui ai dit : "Excusez-moi, mademoiselle, je sais que tout le monde a sa vie privée mais, je vous en prie, racontez-moi votre histoire !"

Elle m'a regardé et m'a dit : "Je descends à Mohie ed-Dine Abou el-Ezz." Je me suis tu. Je n'ai pas répété la question.

Un peu après, elle m'a finalement raconté : "Ecoutez, je travaille comme serveuse dans un restaurant. C'est un travail respectable pour une femme respectable. Je travaille de manière honorable. Mais là-bas il faut que je présente bien.

Chez moi et dans tout mon quartier, c'est impossible de sortir ou de rentrer comme ça, sans niqab. "Une amie m'a donné un faux contrat avec un

hôpital à Ataba. Ma famille croit que j'y travaille. Mais franchement je préfère mille fois travailler au restaurant. Je peux gagner en un jour en pourboires ce que je gagnerais en un mois dans l'hôpital pourri.

Mon amie de l'hôpital — c'est une fille opportuniste qui ne pense qu'à elle — , elle me prend cent livres par mois rien que pour me couvrir.

Chaque jour, je passe chez elle me changer. Mais aujourd'hui c'était pas possible, donc j'ai dû prendre un taxi pour me changer dedans. Une autre question, Votre Excellence, monsieur le juge d'instruction ?”

Je lui ai répondu : “Je vous jure que je ne suis juge ni d'instruction ni d'autre chose. Et si je vois un juge d'instruction, je tombe dans les pommes. Vous vous changez dans ma voiture, je voulais juste comprendre pourquoi.” Et je l'ai remerciée de m'avoir raconté son histoire.

Sérieusement, monsieur, vous ne trouvez pas cette histoire bizarre ?

13 Quartier populaire situé dans le nord du Caire. (N.d.T.)

14 Voile couvrant le visage, que portent certaines femmes musulmanes en signe de religiosité. (N.d.T.)

Je bavardais avec un taxi qui était pour l'équipe de football du Zamalek depuis longtemps. Petit, il allait déjà au stade pour y voir les footballeurs Taha Basri, Mahmoud al-Khawaga, Ali Khalil et les jeunes joueurs Hassan Shehata et Farouk Gaafar. Mais maintenant, en cet hiver 2005, le Zamalek perdait face à toutes les équipes. J'ai tenté de le convaincre de supporter l'Ahly mais il m'a expliqué :

— Le Zamalek va très mal, il recule et a besoin de quelqu'un pour l'encourager, pas comme l'Ahly, qui caracole en tête de la Ligue et n'a besoin de personne. L'Egypte est comme le Zamalek, on doit la soutenir pour qu'elle arrête de régresser.

— Comment peut-on soutenir notre pays ? lui ai-je demandé.

— Il faut préparer nos enfants à la guerre. C'est vrai que Moubarak a réussi à tenir le gouvernail depuis qu'il est arrivé et a évité que l'Egypte n'entre en conflit avec un autre Etat. Franchement, il a du mérite. C'est la meilleure chose qu'il a faite. Les Américains disent à droite, on va à droite... à gauche... on y court aussi. Mais ça, c'était important avant, pour que nous puissions nous reprendre, que l'économie du pays se redresse un peu et qu'on arrive à tenir sur nos jambes. Franchement, cet homme a su nous sortir de toutes les situations délicates.

Mais la guerre va arriver de toute façon. Les Israéliens ne peuvent pas s'empêcher de faire la guerre. La paix va les tuer et ils le savent bien. Ils

inventent toutes sortes de prétextes pour provoquer la guerre. Ils ont les yeux rivés sur la Syrie et l'Irak, ils montent les autres pays contre l'Iran et ils ont mis la Palestine à feu et à sang. Ils veulent que la région s'embrace pour récupérer plus d'argent des Américains et pour rendre leurs jeunes plus sionistes. Parce que si le conflit se calmait, tous les juifs rentreraient en Europe.

Bref, un de ces jours ils vont se retourner vers nous et nous faire la guerre. Si ce n'est pas demain, ce sera après-demain. Donc le rôle de chacun dans ce pays est de préparer ses enfants à la guerre car elle arrive fatalement. Il faut qu'on insuffle à notre armée l'esprit qui l'animait lorsque j'ai combattu dans ses rangs entre 1968 et 1973.

J'ai un proche qui est officier dans l'armée. Il est très brillant et a été envoyé en URSS pour suivre des formations. L'armée a tout financé et l'y a envoyé plusieurs fois, jusqu'à en faire un expert. Vous savez où il travaille maintenant ? Dans un mess d'officiers à Nasr City... Il fait quoi là-bas ? Il s'occupe des réceptions : il achète la nourriture et la présente... Ils l'ont transformé en chef de rang. Vous vous rendez compte du gâchis : transformer un officier en garçon, alors que le pays a dépensé des sommes colossales pour sa formation ? Le pire, c'est qu'il est très content. En fait, il est totalement ravi de sa situation.

A votre avis, on peut tenir encore combien d'années avant que la guerre n'éclate ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Selon moi, pas plus de dix ou quinze ans. C'est-à-dire que mon fils qui a dix ans aujourd'hui, quand il sortira de la fac, on sera en guerre contre les Israéliens.

Il ajoute, après une période de silence :

— Le problème vient d'eux, pas de nous. C'est eux qui sont incapables de vivre en paix. Et nous, on peut pas faire la paix avec nous-mêmes. La paix, il faut bien la faire avec quelqu'un, non ?

Il rit de sa blague avant d'ajouter :

— Moi, j'explique cela à mes enfants pour que leurs oreilles soient prêtes à entendre les tambours de la guerre quand ils résonneront.

Quand nous sommes passés devant les portes de l'université du Caire, j'ai confié au taxi que je ressentais une infinie nostalgie de mes jours passés à la fac. Je lui ai avoué que les rêves que j'avais faits derrière ces grilles pour notre Egypte me troublent toujours, même vingt ans après avoir obtenu mon diplôme, et lui ai expliqué que la plupart des étudiants qui ont trahi leurs idéaux sont devenus les maîtres du lieu, alors que ceux qui leur sont restés fidèles ont vu leurs rêves réduits en miettes. Le taxi m'a demandé :

- Vous étiez dans quelle faculté ?
- Economie et sciences politiques.
- Alors vous avez étudié la politique ?
- Oui.

— Parfait, c'est une occasion en or. Ça faisait longtemps que je me posais une question.

— Allez-y, je pourrai peut-être y répondre.

— Qu'est-ce qu'il se passerait si on disait aux Etats-Unis : "Vous avez des armes nucléaires, vous avez des armes de destruction massive, si vous ne vous débarrassez pas de toutes ces armes, nous allons rompre nos relations avec vous et vous déclarer la guerre. Nous allons aussi être obligés d'utiliser notre force armée pour protéger Cuba, qui est un petit Etat. Nous devons veiller sur lui."

Bien sûr, on dirait juste ça comme ça. Ça servirait à créer un précédent. Et le monde entier serait obligé de se ranger de notre côté, comme il s'est rangé du côté des Américains quand ils ont dit la même chose à l'Irak. Et comme ils disent aujourd'hui à l'Iran. Je ne

dis pas qu'il faut qu'on leur fasse la guerre. Je suis sûr que vous comprenez ce que je veux dire. Il faudrait juste dire exactement ce qu'ils disent, eux, à d'autres pays. Par exemple, on pourrait demander à observer les élections américaines parce qu'on ne se fie pas à leur processus électoral. On réclamerait l'envoi d'observateurs internationaux pour contrôler les urnes. Et on aurait raison de réclamer ça. Tout le monde, aux Etats-Unis et ailleurs, a parlé de trucage dans l'élection de Bush et ont dit que son frère avait faussé l'élection dans son Etat. Donc on dirait qu'on doit défendre la démocratie et qu'on doit envoyer des juges égyptiens pour s'assurer du bon déroulement du processus démocratique.

Vous savez, si on faisait ça, on leur ferait comprendre ce qu'ils sont en train de faire subir aux gens. Comme ça, on apaiserait la colère qui nous ronge. C'est exactement comme quand vous vous retrouvez dans l'impasse et que vous ne savez pas quoi faire. Vous allez dire tout ce que vous avez sur le cœur à la première personne que vous rencontrez. Ça va vous calmer, même si ça ne change rien.

On pourrait aussi tenter un procès contre les Etats-Unis, en les accusant de soutenir le terrorisme international et les Etats qui ne sont pas démocratiques. On donnerait des preuves. Vous savez, il est très facile d'en trouver, surtout sur ce sujet. En plus, quand on lance ce genre d'initiative, on se retrouve dans le camp de la démocratie et contre le terrorisme. En plus, plusieurs pays nous soutiendraient contre les Etats-Unis.

On pourrait aussi menacer d'imposer des sanctions économiques aux Etats-Unis, s'ils ne respectent pas ces injonctions. On pourrait dire ses quatre vérités à Rice, comme elle les dit tous les jours aux Etats faibles du monde.

Mais il faudrait surtout qu'on arrête tous d'utiliser le mot "Américains" et qu'on dise un "protestant blanc irlandais d'Amérique", un "musulman noir d'Amérique", un "Latino d'Amérique", un "catholique blanc d'Amérique", un "protestant noir d'Amérique", exactement comme ils disent ces temps-ci : Six "chiites d'Irak" et deux "sunnites d'Irak" ont été tués. Et les fils de chien, dans nos journaux, répètent tout. Evidemment, ils vont aussi dire un "copte d'Egypte", ou un "musulman d'Egypte".

On devrait exiger de défendre les droits des Noirs en Amérique et on devrait porter plainte si un Blanc écossais d'Amérique tuait un Noir d'Amérique. Bien sûr, on devrait tout faire pour défendre ce Noir — au moins, c'est un Africain comme nous. On est liés à lui bien plus qu'un bel Italien d'Amérique ne l'est à un copte d'Egypte. C'est notre rôle de défendre les droits de la minorité noire là-bas et on devrait intervenir dans absolument toutes leurs affaires. Je sais, je me répète en attendant votre réponse, et vous restez silencieux...

— Sérieusement, je réfléchis à ce que vous dites.

— C'est que j'écoute la radio toute la journée et, chaque jour, les déclarations des Américains m'agacent. A force, je ne les supporte plus. Ce qu'ils disent est grave, on est à bout. "On vous donne à

manger, on vous met sur le pot, faites comme ci, ne faites pas comme ça...” On va vraiment exploser. Alors j’ai eu cette idée : qu’on leur fasse ce qu’ils nous font. Ils devraient d’abord commencer par balayer devant leur porte. Ils ont déjà beaucoup de ménage à faire.

— Pourquoi vous n’envoyez pas cette proposition à nos responsables ?

— Moi... Je dis ça, je dis rien. Je me défoule, c’est tout. De toute façon, le gouvernement va accepter tout ce que voudraient nous faire subir les Américains. La seule proposition qui pourrait leur plaire serait que les Américains installent des caméras dans tous les foyers égyptiens pour contrôler l’explosion démographique.

Cette fois-là, le taxi était nubien. C'est très rare de croiser un taxi nubien au Caire... C'est vraiment étrange : pourquoi les Nubiens ne travaillent-ils pas comme taxis ? Surtout qu'ils sont souvent chauffeurs dans des entreprises, ou pour des particuliers, des ambassades et des organisations internationales. Je ne comprends pas pourquoi mais cela mérite réflexion.

J'ai appris que ce jeune homme était arrivé récemment au Caire et essayait de s'y installer. Je n'ai pas arrêté de lui expliquer la topographie de la ville :

— Oui, à droite ici, dans la rue Shérif. Tu connais Shérif ? C'était le grand-père de la reine Nazlie. Et après à droite, puis encore à droite dans la me Sabri-Abou-Aalam. Ce Sabri Pacha était ministre de la Justice pendant la période où on disait : "Sois juste et ton ennemi ne pourra rien contre toi." Tout droit par la place Soleiman-Pacha. La statue est celle de Talaat Harb mais on l'appelle toujours la place Soleiman-Pacha, comme la me du même nom, depuis cinquante ans. C'était Soleiman le Français qui était venu en Egypte et avait fondé l'armée égyptienne moderne avec Mohamed Ali et son fils Ibrahim.

Ici, au Caire, l'Etat passe son temps à changer le nom des rues et les gens ne s'en rendent même pas compte. Un an, dix ans, cinquante ans plus tard, on continue à utiliser l'ancien nom. Cette rue-là est celle du musée de l'Antiquité et celle-là, c'est Champllion... Tous ces noms-là ont été changés depuis longtemps. Mais le gouvernement vit dans son monde, et nous

dans le nôtre. Sérieusement, je ne suis pas au courant, ni personne, des nouveaux noms qui ont été donnés ces cinquante dernières années. Mais bon, sérieusement, les gens de Haute-Egypte sont des gens bien.

— Que Dieu vous garde... Vous êtes bien aimable, monsieur.

— Tu es d'où ? D'Assouan ?

— En fait, j'habitais entre Assouan et Abou Simbel.

— Et tu faisais quoi là-bas ?

— En gros, j'ai travaillé à droite à gauche... Après, j'ai un peu travaillé à Toshka.

— Vraiment ? C'est le projet national du moment !

— Non, non, ni national, ni rien du tout. C'est un projet mort, un point c'est tout.

— Comment ça, mort ?

— On avait un grand espoir dans ce projet. On sentait que le monde allait finalement nous sourire. Mais, malheureusement, c'est fini et bien fini. Et moi, qu'est-ce qui m'a amené au Caire ? Il n'y avait juste plus rien à faire là-bas. C'était foutu.

— Si ce que tu dis est vrai, c'est une catastrophe.

— C'est totalement vrai. Pour nous, les gens du coin, cette affaire est finie. En gros, il n'y a plus aucun travail. Mais pourquoi parler de catastrophe ? Que Dieu éloigne le mal. Le monde continue à tourner, il n'y a aucune catastrophe.

— Mais si, bien sûr que c'est une catastrophe ! L'Égypte a dépensé des milliards dans ce projet.

— Des milliards... Ils auraient mieux fait de les distribuer aux gens. On est soixante-dix millions,

disons qu'il y a environ dix millions de familles, ils auraient pu donner mille livres à chacune. On se serait sentis redevables au gouvernement jusqu'à notre mort. Et vous, vous n'avez pas remarqué que les journaux ne parlent plus de ce sujet ? Avant, on avait des nouvelles de Toshka qui nous tombaient dessus chaque fois qu'on ouvrait un robinet, alors que maintenant, même en ouvrant le barrage d'Assouan, on n'en reçoit plus une goutte.

— Et toi ? Ça fait combien de temps que tu es arrivé au Caire ?

— Ça fait trois mois. On est venus à huit jeunes et on a loué ensemble une chambre à Bou-laq ed-Dakrour pour quatre-vingts livres. Ça fait dix livres chacun. J'ai rencontré le propriétaire de cette voiture dans un café. Je conduis depuis toujours et j'avais passé mon permis pro au cas où. J'ai fait quelques démarches et j'ai réglé ma résidence au Caire. Je prends sa voiture en location, pour une vacation quotidienne.

— Ça te coûte combien par jour ?

— C'est soixante livres... La voiture est bien, comme vous pouvez le voir. Pour l'instant je suis en période d'essai mais j'ai bon espoir.

— Tu comptes rester au Caire ?

— Quelle question ! Qu'est-ce qui me ramènerait là-bas de nouveau ?

J'étais dans la rue Ahmed-Lotfi-al-Sayyed, devant l'école de mes enfants, le nouveau collège Ramsès. La rue était encombrée. De nombreux bus publics me crachaient des tonnes de fumée au visage. Le niveau de pollution qui m'entourait était tel que j'étais sur le point d'étouffer et je me demandais quel effet avait mon Caire chéri sur les poumons de mes enfants. Un taxi s'est approché de moi et s'est quasiment arrêté, ravi de trouver un client. Je suis monté sans même lui dire où je voulais aller.

Le chauffeur était en train de fumer une cigarette et me crachait sa fumée au visage. Je n'ai pas supporté de voir ce serpent qui dansait dans l'air et se dirigeait vers mes narines. Mes poumons ont envoyé un ultimatum sans équivoque à mon cerveau : il fallait réagir immédiatement pour que cesse cette danse silencieuse.

J'ai un peu réfléchi et me suis dit que, si je lui demandais poliment d'avoir pitié de mes poumons et d'éteindre sa cigarette, il refuserait avec dédain. J'ai donc décidé de tenter la méthode brutale pour qu'il s'imagine un instant que j'étais officier, qu'il s'incline devant mon autorité, et jette sa cigarette.

— Jette cette cigarette, lui ai-je lancé d'une voix dure. Il y a suffisamment de pollution à l'extérieur.

Il a scruté mon visage pour voir s'il cadrait avec celui d'un officier. Puis il a jeté sa cigarette par la fenêtre. Je me suis ainsi rendu compte que je pouvais passer pour un policier.

— Dirige-toi vers Agouza, ai-je poursuivi, toujours

dans le rôle du dur.

— A vos ordres, monsieur.

Je me disais que, si j'ouvrais encore la bouche, il se rendrait compte du subterfuge et recommencerait à fumer, j'ai donc gardé le silence. Le taxi a repris :

— Malgré tout le respect que je vous dois, monsieur, il faut que je vous raconte quelque chose. Je travaillais chez un millionnaire, avec un salaire mensuel de sept cents livres, sans compter les cadeaux et les vêtements qu'il me donnait, les pourboires à l'occasion des fêtes et tout le reste. J'ai tout abandonné parce que c'était défendu de fumer. Je travaille maintenant comme taxi toute la journée et me tue au travail pour être libre et fumer comme je veux. Mais, pour vous, j'ai jeté ma cigarette... C'était une Marlboro.

— Je te remercie.

— C'est que j'ai commencé à fumer tard, j'étais déjà au lycée. Ensuite j'ai fait l'armée de 1973 à 1976 ; à cette époque, ils nous distribuaient des cigarettes gratuitement : un paquet par jour et par soldat. Les cigarettes étaient offertes par Kadhafi, par la Libye quoi, aux combattants égyptiens. Moi, quand j'étais au lycée, je fumais peu, juste de temps en temps, ma famille n'était même pas au courant. Quand je suis sorti de l'armée, le paquet de Marlboro était à quarante-trois piastres et demie et le paquet d'égyptiennes entre quinze et vingt. Je suis devenu accro aux Marlboro depuis ce temps-là. Maintenant, les Marlboro sont à sept livres et demie et les Cleopatra à deux livres et demie. C'est un gouffre !

Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? C'est comme ça, monsieur, j'aime fumer mazag !

\*

Je vais vous raconter une histoire très étrange. Je suis originaire d'Assiout et ma famille m'a dit un jour : "Ça suffit, il faut que tu te maries." Je leur ai dit que j'étais d'accord. Eux, ils voulaient que je me marie avec une fille de là-bas. Alors ils m'ont emmené et m'ont fait rencontrer la fille d'un proche. Et moi, comme fait tout le monde au Caire, j'ai apporté un gâteau. Mais ça ne se fait pas là-bas, donc, quand je suis entré chez eux avec le gâteau, ils ont été très surpris. Et puis, je ne sais pas ce qu'il s'est passé, la fille ne m'a pas plu. Il n'y a pas eu d'alchimie entre elle et moi. Je me suis excusé comme je pouvais. Ils ont compris et ont renvoyé le gâteau chez mon oncle paternel. A cette époque, mon père habitait déjà au Caire depuis longtemps et il n'avait donc plus de maison là-bas. En rentrant chez moi, je suis passé chez mon oncle maternel et j'ai croisé sa fille. Là, l'alchimie a fonctionné et nous nous sommes rapprochés l'un de l'autre. Ça a marché entre nous. Ma famille n'y croyait pas. En moins de deux jours, on a lu la Fâtiha<sup>15</sup>. C'était une jolie fille qui travaillait à l'école primaire là-bas.

Je suis rentré au Caire et je me suis mis à réfléchir. Je me suis dit : "Si je me marie avec elle, mes dépenses vont augmenter alors que ce que je gagne me suffit à peine. Où est-ce que je pourrai trouver

l'argent pour acheter mes cigarettes, sans parler du prix du kif ?” Sans vouloir vous offenser, je fume du haschich une seule fois par semaine. J'ai tourné et retourné le problème dans ma tête et je me suis rendu compte que, si je me mariais avec elle, je serais obligé d'arrêter de fumer et d'abandonner le kif. Je vois bien ce qui arrive aux personnes autour de moi. Alors, je suis retourné au village sans prévenir ma famille et j'ai rompu mes fiançailles. Depuis, je n'ai pas recommencé. Je vis libre : je fume comme je veux et je n'ai de comptes à rendre à personne.

Allez, prenez une cigarette, pacha ! C'est des Marlboro. Regardez le paquet !

15 La première sourate du Coran. Elle est récitée lors de la cérémonie par laquelle on signifie que deux personnes vont se marier. (N.d.T.)

On pouvait lire sur le visage du taxi une tristesse infinie, une tristesse qui s'était étendue jusqu'à l'envelopper, comme si les soucis du monde entier s'étaient amoncelés et avaient formé une lourde boule qui pesait sur le cœur de ce pauvre homme. Il suffisait de le regarder pour savoir qu'il traversait une période difficile. Je lui ai demandé pourquoi il était si triste et il m'a répondu :

— Je ne sais absolument pas ce que je dois faire, ni comment m'en sortir. Ça bouillonne dans tous les sens dans ma tête. Je n'arrive pas à me décider. Je vais devenir fou. J'ai l'impression que ma tête va exploser.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ?

— J'amène des enfants à l'école... J'en prends seulement six et ils paient chacun quatre-vingts livres par mois, pas plus. Mais, il y a deux jours, le père de deux des enfants — un garçon et une fille — a été mis en prison ou s'est fait arrêter, je ne sais pas exactement. Hier, je suis allé pour toucher l'argent du mois mais leur mère m'a raconté ce qui s'était passé et m'a demandé de patienter jusqu'à ce que son mari sorte de prison.

Pour que ces trajets soient rentables, il faut avoir sept ou huit enfants et moi j'en avais déjà que six. En même temps, comment les deux enfants vont-ils se débrouiller ? Leur mère porte le niqab et elle ne sort pas de chez elle. Ma femme me dit : "C'est le travail. Et les affaires sont les affaires. Dis à la mère que soit elle paie, soit tu arrêtes de les accompagner." De

l'autre côté, la mère des deux enfants m'a juré qu'elle n'avait même pas d'argent pour manger. Et elle m'a dit que la patience est la clé du salut, et que Dieu est aux côtés des hommes patients.

Je ne sais pas quoi faire... Ma conscience me dit de continuer à les accompagner à l'école. Mais je suis tellement pauvre que je pourrais même demander l'aumône. Ces trajets vont à tous les coups me faire perdre de l'argent. Qu'est-ce que vous en pensez, [oustaz16](#) ?

— C'est très dur d'avoir un avis sur ce problème. Je ne suis pas à votre place.

— Dites-moi honnêtement ce que vous feriez si vous étiez à ma place.

— A mon avis, il faut faire le bien sans rien espérer en retour. J'amènerais les enfants.

— Mon père, que Dieu ait pitié de lui, disait toujours : "Fais le bien et Dieu te le rendra." C'est comme la voix et son écho, il faut élever la voix pour que l'écho te revienne. Le bien est pareil, si tu ne le fais pas de bon cœur, les gens ne te le rendront jamais. O père, que Dieu ait pitié de toi. Mais mon père vivait dans une autre époque, une époque où il rentrait du travail à trois heures de l'après-midi et passait du temps avec nous. Moi, je vois mes enfants juste le vendredi, au mieux.

Mais, si j'accompagnais les enfants ce mois-ci et que leur père ne sortait pas de prison, je pourrais attendre comme ça combien de temps ? Parce que c'est impossible de faire le bien éternellement. Hier, ma femme m'a fait une crise effroyable quand je lui ai dit que j'allais les amener.

En plus, honnêtement, j'aime beaucoup la petite fille, Amina. Elle a cinq ans et elle est le portrait de ma nièce Asma. Elle est jolie et drôle, elle est calme mais c'est un petit diable. Vous avez vu, vous, une fille calme et vive en même temps ? Eh bien ça, c'est Amina. Franchement, je ne sais pas quoi faire.

Quand je suis descendu de la voiture, je lui ai conseillé de prendre une décision et de s'y tenir. Il a pris son dû, sans même regarder combien je lui avais laissé. Il n'avait pas l'air beaucoup mieux qu'au moment où j'étais monté dans sa voiture.

16 Formule de politesse pour appeler une personne éduquée.  
(N.d.T.)

Les pyramides de Guizeh sont les uniques vestiges encore présents sur la terre parmi les Sept Merveilles du monde. Symboles de la magnificence et de la perfection.

Fouad, à la taille impressionnante et à la silhouette plus mince qu'une canne à sucre, est l'une des Sept Merveilles du monde des chauffeurs de taxi. Il est taxi mais il est aussi spécialisé dans la Bourse, c'est un excellent trader et une star parmi ses proches et ses amis parce qu'il en a rendu plusieurs riches en quelques jours. Il observe le mouvement de toutes les actions avec des "yeux de faucon", comme il dit. Le monde de la Bourse et du mouvement des actions constitue son univers de prédilection, avant même celui du taxi.

— La Bourse n'est pas un jeu de hasard mais une aventure. Si ça vous entre dans le sang, c'est impossible de s'en défaire. C'est beaucoup plus dur que d'arrêter de fumer.

— Pourquoi tu ne te consacres pas à la Bourse ? lui ai-je demandé. Celui qui dit se consacrer à deux choses en même temps est un menteur.

— Je ne m'intéresse qu'à une seule chose, la Bourse. Je n'ai pas besoin de me consacrer à la conduite, il faut juste de l'expérience et j'en ai. En plus, j'ai la conduite dans le sang et c'est le travail qui me donne à manger. Je suis propriétaire de cette voiture, je ne la loue pas. Mais l'argent que je gagne à la Bourse, c'est comme les desserts. Si une fois tu n'as pas d'argent pour le dessert, c'est pas grave.

L'important, c'est de manger. L'argent de la Bourse n'est pas sûr, tu te retrouves tout à coup au sommet, et l'instant d'après tu as tout perdu.

Moi par exemple, je joue l'argent d'environ vingt personnes. Ce sont des proches et des amis. Chacun d'eux m'a donné une petite somme il y a longtemps. On se rencontre régulièrement au café et je leur raconte ce que je vais faire. On se fait confiance. Ils m'ont confié leur argent sans reçu ni rien. Le plus important, c'est la confiance. D'ailleurs, le compte à la société de courtage est seulement à mon nom.

— Ça veut dire quoi, ton compte à la société de courtage ? Je n'y connais rien à ce jeu-là.

— En bref, il faut d'abord aller ouvrir un compte à ton nom. Ton nom est codé. On dit comme ça, "codé", ça veut dire que ton nom est enregistré à la Société égyptienne de la Bourse. Ensuite, tu vois ce que tu veux acheter et vendre. Et tu le dis à ton dealer<sup>17</sup>.

Je vais voir un panneau des cours dans un appartement qui appartient à la Bourse, dans le centre-ville, aie de la Bourse. Je regarde le mouvement des actions, je vends et j'achète. Le soir, je vais dans un café Internet voir des sites qui te donnent la valeur des actions avec seulement un quart d'heure de décalage, comme arabfinance.com. Tu entres le code de la société dont tu veux connaître la valeur de l'action et tu fais ta vie...

— Tu es vraiment un spécialiste !

— Tout le monde me connaît. Si quelqu'un veut savoir ce qu'il faut acheter ou vendre, il me demande.

— Et tu les fais gagner ?

— Franchement, il y a quelques jours, je les ai tous ruinés, et moi avec. Mardi dernier, le 14 mars 2006, c'est un jour que je n'oublierai jamais. J'ai l'habitude de travailler tôt le matin comme taxi et, vers midi, je vais aux nouvelles. Ce jour-là, la Bourse plongeait. J'avais misé dans deux sociétés : les Tisserands d'Orient et Ezz Steel. Leurs titres étaient en train de chuter. Les actions des Tisserands, que j'avais achetées à 83 livres, ont chuté sous mes yeux à 61 livres. Je me suis dit que la chute allait continuer. Et les actions d'Ezz Steel, que j'avais achetées à 79 livres, sont tombées à 55 livres. J'ai senti un désastre arriver et me suis dit : "C'est sûr que la Bourse s'est cassé la gueule et que les prix vont continuer à baisser."

Je me suis dit qu'il valait mieux s'en sortir blessé qu'en pièces, alors j'ai vendu, avec une perte de trente pour cent. A ce moment-là, je jouais environ 30 000 livres, j'ai donc perdu 9 000 livres en deux heures.

Je me suis retrouvé les genoux tremblants, je ne tenais plus debout, je sentais que j'allais mourir. Je suis allé au café et puis suis rentré me coucher. Quand je me suis réveillé, j'ai découvert que les actions étaient remontées à leurs cours d'avant. Franchement, j'ai rigolé et j'ai applaudi le malin qui avait tout manigancé. Les dinosaures sont des dinosaures et les mouches resteront des mouches. Et moi, je suis une mouche, qui bourdonne pour vivre. Mais j'ai compris ce jour-là que je jouais avec le feu.

Quand les prix sont tombés, on a tous vendu mais quelques-uns ont acheté. Tu te demandes qui a

acheté ? Je vais te le dire. Evidemment, ce sont ceux qui savaient que les prix n'allaient pas continuer à baisser et qu'ils allaient remonter. Ce sont les seigneurs que le gouvernement soutient. Tu vois, quand l'action chute d'environ vingt livres et que tu le savais, tu vas tout de suite acheter un million d'actions — il faut savoir que chacune de ces sociétés a plus de cinquante millions d'actions — et, à la fin de la journée, les actions auront remonté et tu les vends. En trois heures, tu auras gagné vingt millions de livres. Une véritable stratégie.

Finalement, ils auront ruiné en une journée les mouches qui ont fui le massacre et enrichi quelques seigneurs... Mais qu'est-ce que tu écris depuis tout à l'heure ?

— J'écris les chiffres que tu n'arrêtes pas de me dire. Tu me noies sous les chiffres !

— Hein ? Tu veux aussi jouer ? Si tu me donnes un peu d'argent, je te fais entrer dans ma mise.

— Je ne suis ni aventurier ni joueur et, entre nous, je crois que c'est une aventure mais aussi un jeu de hasard. A mon avis, tu devrais laisser tomber cette affaire tant que ce sont les seigneurs qui s'engraissent.

— C'est la vie. Pour que les grands grandissent, il ne faut pas qu'on arrête de bourdonner. Sinon, comment ils grandiraient ?

17 En anglais dans le texte. (N.d.T.)

J'étais invité à déjeuner avec mes deux fils jumeaux, Bahaa et Badr, chez notre amie Sahar. Nous étions tous les trois très excités. Moi, parce qu'elle est une cuisinière incroyable et Bahaa et Badr parce qu'ils allaient voir ses enfants. Nous sommes montés en taxi et partis.

Le chauffeur de taxi m'a scruté longuement, il a regardé mes deux enfants assis à l'arrière, puis je l'ai regardé à mon tour. C'était un homme énorme, on aurait dit un tronc de sycomore assis à côté de moi et sa tête touchait le plafond de la voiture. Le volant dans ses mains ressemblait à un jouet pour enfants et son visage paraissait gravé dans la pierre.

— Ce sont vos enfants, n'est-ce pas ? m'a-t-il demandé.

— Oui, lui ai-je dit.

— Que Dieu les garde... Des cadeaux de Dieu.

— Merci.

— Que Dieu les protège.

— Merci.

— Ils ont quel âge ?

— Ils vont avoir dix ans dans quelques mois.

— Que Dieu leur donne une longue vie.

Je n'ai pas répondu parce que j'étais lassé par ce disque rayé qui pouvait ne jamais s'arrêter.

Mais, après un court moment de silence, le taxi a continué :

— Moi aussi, j'ai un garçon.

— Que Dieu le bénisse.

— Grâce à Dieu, grâce à Dieu. Ça a été un cadeau de Dieu. Parce qu'après mon mariage, on s'est rendu compte qu'on avait un problème pour avoir des enfants. Alors on a tout essayé, jusqu'à ce que Dieu veuille bien nous faire don d'un fils, après sept ans d'attente. On l'a appelé Hussein, comme le saint Hussein, pour qu'il suive ses pas.

Mais — sa voix s'étrangle et il pousse un insoutenable soupir... — quatre ans plus tard, nous nous sommes rendu compte qu'il avait le cancer. Il est maintenant hospitalisé dans un institut spécialisé.

Mais vous n'imaginez pas, monsieur, les frais que nous dépensons. C'est un vrai carnage. J'ai déjà couru de tous les côtés pour réunir de l'argent. J'ai mendié dans les mosquées, ils m'ont donné de l'argent, que Dieu les récompense, mais ça n'a pas suffi. Ensuite, plusieurs personnes m'ont conseillé d'aller à l'église, je leur ai répondu que j'étais musulman. Elles m'ont dit d'y aller quand même. J'y suis allé et je leur ai montré les rapports médicaux et eux aussi, que Dieu les récompense, ils m'ont donné de l'argent. Je mendie de tous les côtés mais ça ne sert à rien, les soins coûtent trop cher. La situation est tellement dure que mon épouse n'a pas supporté, elle a eu des problèmes cardiaques et elle est maintenant hospitalisée à l'Institut du cœur.

— Quoi ? C'est vrai qu'il arrive souvent malheur aux gens bons.

— Je rends grâce à Dieu pour toute chose. Que Dieu garde vos enfants et qu'il les protège.

— Merci, merci, mais comment vont ton fils et ta

femme maintenant ?

— Que Dieu nous aide tous. Quand je vais le voir à l'institut (il pousse un profond soupir) et que je le vois qui sautille et crie : “Mon papa est venu ! Mon papa est venu !”, je sens mon cœur jaillir de ma poitrine. Quand je le serre et que je le prends dans mes bras, je demande à Dieu qu’il le sauve (il a dit cette phrase les larmes aux yeux). Sa mère, je ne sais pas quoi faire pour elle. Il faudrait qu’elle se fasse opérer du cœur... Mais bon, je rends grâce à Dieu pour toute chose.

Il a ensuite regardé mes enfants et dit :

— Que Dieu les garde.

Puis il m’a regardé avec tendresse, d’un air suppliant.

Malgré mon habitude de tomber sur ce genre de taxis qui font tout pour attirer la sympathie afin de récolter un peu plus d’argent, cet homme m’a beaucoup touché. Même si j’étais persuadé qu’il était probablement un menteur et que son histoire était inventée, du début à la fin, pour obtenir un pourboire généreux. Mais il m’a quand même touché. Je n’ai aucune idée de pourquoi il m’a fait cet effet-là. Peut-être à cause de sa performance magnifique, ou à cause de sa taille, proche de celle d’un sycomore, ou peut-être à cause d’une impression intérieure, si légère soit-elle, qu’il aurait pu dire la vérité. En tout cas, je lui ai donné à la fin de la course plus que ce dont il aurait eu besoin pour l’Institut du cancer, l’Institut du cœur et tous les instituts qu’il aurait pu imaginer.

En arrivant chez Sahar, les fumets de viande, d’oignons et de cannelle ont chatouillé mes narines et

j'ai éprouvé un sentiment de paix. J'ai raconté à mon hôtesse mon histoire avec le taxi mais elle n'a pas été étonnée :

— C'est une histoire qui circule beaucoup. Elle m'est déjà arrivée une centaine de fois. Nous sommes devenus un peuple de mendiants. D'ailleurs, tu connais la dernière ?

— Non.

— Celui qui n'est pas allé en prison sous Nasser n'ira jamais en prison, celui qui ne s'est pas enrichi sous Sadate ne s'enrichira jamais, et celui qui n'a pas mendié sous le règne de Moubarak ne mendiera jamais.

— Considère-moi alors comme un mendiant et donne-moi à manger. Je meurs de faim !

La rue de Guizeh était bondée comme au jour dernier<sup>18</sup>. Le taxi ne bougeait pas d'un pouce, et la pollution, alliée à l'ennui, avait figé le temps.

Sur ma gauche se trouvait la faculté de médecine vétérinaire et, à droite, le zoo. Une file de voitures s'étendait sans fin, devant et derrière nous. A tel point que je pensais arriver à la Cité du Cinéma, dans la me des Pyramides, d'ici deux siècles.

Je ne parlais pas avec le taxi et le silence s'était installé, nécessaire pour parfaire le cercle de la pollution et de l'ennui. Mais le taxi a finalement décidé de rompre le silence :

— Un client est descendu il y a pas longtemps. Il m'a raconté que ce n'étaient pas des islamistes ou quoi qui étaient derrière l'attentat du Khan al-Khalili. C'est le gouvernement qui l'aurait fait pour s'attirer la sympathie des gens et les monter contre les islamistes, avant l'élection présidentielle. D'ailleurs, ce n'est pas le seul à m'avoir raconté cette histoire. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— A mon avis, ce ne sont que des racontars, lui ai-je dit, des contre-vérités et des insanités. Les gens déforment la réalité. Pendant ces trente dernières années, les islamistes ont mené plusieurs opérations terroristes comme celle-là, qui nuisent à la société et leur font aussi du tort. Mais ils continuent, sans qu'on arrive à comprendre pourquoi et sans qu'on sache qui les soutient et les finance. Et vous, vous en pensez quoi ?

— Le gouvernement est faible, il ne pourrait pas faire

ce genre de choses. S'il était capable d'élaborer une stratégie comme ça et de mener une tactique, nous n'en serions pas là. Pour faire des coups politiques comme ça, il faut avoir de l'audace et du courage et savoir planifier. Mais nous, pauvres diables, on est incapables de faire ça. Si c'était le gouvernement israélien, on pourrait y croire mais nous, c'est impossible.

— Vous voulez dire que réaliser de sales attentats contre des citoyens est un signe de puissance ? Qu'est-ce que vous racontez !

— La politique est sale et a toujours été sale. Nous savons bien que ce sont les Américains qui ont démit leurs tours et qu'ils ont fait porter le chapeau aux islamistes. La politique a comme devise : "La fin justifie les moyens." Et nous nous approchons des élections, ça veut dire que tous les coups sont permis. Le gouvernement doit tenir la réputation des islamistes pour que tout le monde dise qu'ils sabotent encore plus l'économie.

— Qu'est-ce que vous dites ? Il n'y a pas de morale, il n'y a pas de droit, il n'y a pas de Constitution... Vous croyez qu'on vit dans la jungle ?

— Ben quoi ? Vous croyez qu'on habite où, vous ? Dans un monde civilisé !? La jungle serait plus clémente que l'endroit où on vit. Vous savez où on est?

-Où?

- En enfer.

<sup>18</sup> Expression utilisée pour signifier une foule énorme. Selon la croyance musulmane, tous les êtres humains depuis Adam se

rassemblent ce jour-là devant Dieu. (N.d.T.)

Les élections législatives sont passées, avec leurs bons et leurs mauvais côtés, et les violences habituelles qui les accompagnent. Elles ont provoqué la disparition de tous les partis de gauche et de droite, et confirmé l'existence de deux courants : le parti au pouvoir et les Frères musulmans, qui sont appelés dans tous les médias "le groupe des Frères musulmans interdits". Le taxi m'a expliqué :

— Il faut bien qu'ils restent officiellement interdits pour que le gouvernement puisse les arrêter s'ils essaient de dépasser les limites. Ils doivent rester derrière la ligne rouge. S'ils perdent un peu la tête et s'en rapprochent trop, ils se font arrêter. Je vais vous en raconter une bonne. C'est arrivé en Tunisie — ma femme est tunisienne. Un jour, le président Ben Ali a annoncé que des élections libres et démocratiques auraient lieu. Et ils ont fait sortir tous les rats de leur trou. Les élections ont bien eu lieu mais, quelques jours plus tard, ils ont arrêté tous les islamistes et tous ceux qui avaient voté pour eux. Ils ont été jetés dans un puits et n'en sont plus ressortis depuis.

Vous vous rendez compte comme c'est bien joué ! En une seule élection dite libre, il a réussi à se débarrasser d'eux.

Ici, je pense que les Frères n'ont pas l'intention de franchir la limite. Ils jouent bien le rôle qu'on leur a donné. Mais, même s'ils ne se sont pas présentés dans toutes les circonscriptions, ils ont franchement rendu la vie dure au parti au pouvoir.

Ils ont forcé le gouvernement à truquer les résultats

dans plusieurs circonscriptions. A Doqqi, Amal Othman était devancée par Hazim Salah Abou Ismaïl, qui a été donné gagnant. Mais finalement ils ont bidouillé les résultats et ont fait gagner Othman. C'est aussi ce qui s'est passé à Nasr City, avec le candidat du pouvoir Al-Sallab, et dans plusieurs autres circonscriptions.

Moi, je suis originaire du Fayoum, la région de Youssef Wali<sup>19</sup>. Là-bas, le Parti national démocratique n'a pas su quoi faire. Les Frères l'ont battu à plate couture.

Mais, franchement, les élections ont été savamment cuisinées dans ce pays, chacun est resté dans le rôle qu'on lui avait donné. On a montré une image parfaite de véritable démocratie. Mais je vais vous dire la vérité. La démocratie n'existe dans aucun pays au monde. Bien sûr, chez nous, ce n'est même pas la peine d'en parler, mais elle n'existe pas non plus à l'étranger. Aux Etats-Unis, les gens votent pour un parti ou pour l'autre alors qu'en fait, les deux sont pareils. Ils ont un seul parti, mais avec deux noms. Comme ici, où on vote soit pour Moubarak, soit pour Moubarak. Et en Europe aussi c'est pareil, tout se ressemble.

La différence entre nous et eux, ce n'est pas la démocratie. Parce que la démocratie est une illusion, elle n'existe que dans les livres, chez eux comme chez nous. La différence, c'est le droit. Ils ont un droit qui est appliqué et nous, non. C'est ça la différence.

Chez eux, on ne pourrait pas dire que le groupe des Frères musulmans est interdit et les avoir comme seuls opposants face au parti au pouvoir. Là-bas,

interdit veut dire interdit, alors qu'ici, on peut être interdit et continuer tranquillement son chemin. D'ailleurs, cela ne concerne pas seulement les Frères, ça nous concerne tous. On peut tous être arrêtés, conformément à la loi. J'ai bien dit "tous".

Par exemple, si un policier t'arrêterait tout de suite, il te demanderait le permis. Si ton permis était en bonne et due forme, il voudrait contrôler l'extincteur, tu le lui montrerais et il te dirait qu'il est placé trop loin, qu'il est vieux ou qu'il est vide... Bien sûr, impossible de comprendre comment il aurait pu voir s'il était vieux ou vide. Si tu passais cette épreuve, il se plaindrait des décorations dans ta voiture. Or dans chaque voiture il y a des choses accrochées au rétroviseur alors que c'est interdit. Sinon il t'interrogerait sur la sûreté de ta voiture. Et chaque voiture en Egypte a au moins une petite bosse quelque part. En bref, il aurait des millions de prétextes pour t'arrêter.

Et même s'il ne trouvait rien à te reprocher, mais que ta tête ne lui revenait pas, il pourrait prétexter qu'il te soupçonne. Et finalement il y a toujours l'état d'urgence qui est en vigueur depuis vingt-cinq ans. Sérieusement, ils pourraient entrer dans n'importe quelle maison en Egypte, ils y trouveraient beaucoup de choses interdites. Le droit chez nous est aussi flexible qu'un élastique.

En fait, on est tous interdits ici. Dans ce pays, on est tous comme les Frères musulmans, on peut être arrêtés à tout moment. Que Dieu nous protège.

19 Ministre de l'Agriculture et vice-Premier ministre de 1982 à 2004. Il a été accusé en 2005 de corruption dans une grosse

affaire de pesticides cancérigènes. (N.d.T.)

POISSON20

— Moi, que Dieu me pardonne, je ne prie pas, m'a dit le taxi. Même la mosquée, je n'y mets pas les pieds. J'ai pas le temps. Je travaille toute la journée. Et le jeûne, je le respecte un jour sur trois. Je n'arrive pas à travailler sans fumer. Mais j'ai quand même vraiment envie que les Frères musulmans arrivent au pouvoir. Pourquoi pas ? On a bien vu aux législatives que tout le monde en a envie.

— Mais, s'ils arrivaient au pouvoir et apprenaient que vous ne priez pas, ils vous suspendraient par les chevilles, lui ai-je répondu.

— Non, parce que j'irais prier à la mosquée, devant tout le monde.

— Et pourquoi vous voulez qu'ils prennent le pouvoir ?

— On a déjà tout essayé. On a essayé le roi, ça n'a pas marché. Après, on a essayé le socialisme avec Nasser et, même au plus fort du socialisme, il y avait encore les pachas de l'armée et des renseignements. Ensuite, on a essayé le centre puis le capitalisme, mais un capitalisme avec des produits subventionnés, un secteur public, la dictature et l'état d'urgence... En plus, on est devenus américains et on va devenir petit à petit israéliens. Et ça ne marche toujours pas. On pourrait bien essayer les Frères musulmans maintenant, voir si ça fonctionne. De toute façon, on n'a rien à perdre.

— Juste pour essayer ? D'accord, on peut essayer un pantalon et se rendre compte qu'il est trop large, on

peut faire pareil avec une chemise, mais pas avec un pays.

## LAIT

— En plus, les Américains sont incompréhensibles. Ils aident Moubarak, ils aident les Frères musulmans, ils aident les chrétiens qui créent des problèmes à l'étranger et ils donnent de l'argent à l'Arabie Saoudite, qui paie des islamistes qui sont censés mener des opérations terroristes contre l'Amérique. Ils mélangent tout. C'est à devenir fou. Mais on devrait vraiment essayer cette histoire des Frères au pouvoir et voir ce qu'ils font. Comme ça, on change un peu les têtes. Vous savez, le nouveau tamis est le plus efficace. C'est possible que cela requinque même aussi un peu notre économie. A propos de requinquer notre économie, vous connaissez la blague ?

— Non.

## TAMARIN

— On dit que l'économie égyptienne est comme la culotte d'une prostituée. Chaque fois qu'elle la remonte, la culotte retombe.

Et il a explosé de rire.

20 Poisson, lait et tamarin : une expression égyptienne qui signifie "mélange absurde". (N.d.T.)

— Toutes les catastrophes qui nous sont arrivées ne sont rien comparé à ce qu'a subi l'Irak. On dit : "Tu connais vraiment ce type ? Oui. Tu as vécu avec lui ? Non. Alors tu ne le connais pas." Moi, j'ai vécu avec les Irakiens pendant des années. Ils ne méritent vraiment pas ce qui leur arrive.

A Bagdad, j'habitais dans la zone où se trouvent les résidences des officiers, dans le quartier Elfforiya II. Je travaillais comme vendeur dans un magasin. Là-bas, chaque magasin a une pièce annexe. Les Irakiens sont incroyables. Pendant mon premier ramadan en Irak, j'étais avec deux autres Egyptiens et on avait préparé l'iftar<sup>21</sup>. On a toqué à la porte. C'était les voisins qui nous avaient apporté un plateau de nourriture. On les a remerciés et on leur a dit qu'on avait déjà préparé notre repas. Ils ont répondu : "Abondance de biens ne nuit pas." Vous n'imaginez pas la taille du plateau. On a dû ouvrir les deux battants de la porte pour le faire passer. Une personne seule ne pouvait pas le porter, il fallait être deux. En plus, comme le deuxième battant était bloqué, ils ont dû attendre un peu.

Il ne manquait rien, il y avait même de l'eau fraîche avec des glaçons. Et ils ont continué à nous apporter un plateau pendant les trente jours du ramadan, avec toutes sortes de nourritures chaque jour.

Là-bas, les amis sont de vrais amis. Une fois, je devais prendre l'avion pour aller en Egypte. Karim, un ami qui travaillait à la sécurité de l'aéroport, est venu me chercher par surprise chez moi. C'est lui qui m'a

réveillé et apporté le petit-déjeuner. Il était venu en voiture pour m'amener à l'aéroport. Il est même resté avec moi jusqu'à ce que je monte dans l'avion.

Un autre ami travaillait aux renseignements généraux. Il avait aussi une épicerie à côté de chez moi. Il s'est plié en quatre pour moi. Ces Irakiens sont des hommes courageux, celui qui prétend le contraire est un menteur.

Si je pouvais, j'irais combattre à leurs côtés. J'ai l'impression d'être un fils de chien. J'étais avec eux pour le meilleur et, maintenant, je suis loin d'eux pour le pire. Mais je ne suis pas un traître, je ne peux rien faire. Que Dieu punisse l'agresseur. Son jour viendra, inshallah.

21 Repas de la rupture du jeûne. (N.d.T.)

Il est très rare de rencontrer un chauffeur de taxi comme celui-là. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, très élégant, rasé de près, parfumé, à la voix profonde et calme. On aurait dit un moine bouddhiste, un ermite du désert, ou un saint d'un monastère isolé.

Nous passions, dans sa voiture impeccable, devant l'université du Caire, en parlant des immeubles laids qui avaient été construits devant la faculté de commerce et celle d'économie et de sciences politiques, quand il m'a dit tout à coup :

— Dans ce monde, chaque chose a sa beauté. Il suffit d'ouvrir son cœur pour la voir autour de nous. Mais si on ferme son cœur, comme la plupart des gens, comment peut-on voir la lumière qui nous éclaire ? En Egypte, nous avons la chance d'être bénis par Dieu... On vit dans un des plus beaux et des plus grands pays au monde. Quand on ouvre son cœur, on se rend compte qu'il y a des choses extraordinaires en Egypte. Le Nil à lui seul suffirait à nous combler... Il lave nos âmes : le regarder purifie le cœur. Tout comme il nous donne l'eau pour vivre.

Depuis trente ans, mes journées sont partagées en trois huitaines. D'abord, la première, consacrée à mon taxi, puis la seconde, réservée à ma femme et à mes enfants, et enfin je pêche dans le Nil, lave mon âme, mon corps et mes yeux. A la surface du Nil, je lis les paroles de Dieu. Après quatre heures comme ça, je me sens léger et j'ai l'impression que Dieu est à mes côtés et me tient la main pour que je n'aie peur que de lui. Si dans ce pays tout le monde contemplant la

surface du Nil, nos vies seraient complètement transformées. Il n'y aurait plus de corruption ni de pots-de-vin parce qu'une personne pure ne peut rien faire de mal.

Moi, chaque jour quand je termine de travailler, j'ai peur. J'ai peur pour mes enfants, peur du futur et peur du monde entier. Mais, quand j'ai fini de pêcher, je ne suis qu'espoir. L'espoir dans le lendemain, la confiance que tout se passera bien et que Dieu ne peut pas nous abandonner. L'Egypte est bien citée dans le Coran et nous sommes les soldats de Dieu. Comment pourrait-il nous oublier ? C'est impossible.

Il me parlait de sa voix profonde et douce, une voix qui ressemblait beaucoup à celle de la matriarche de la famille d'Abd al-Rassoul dans le film La Momie de Shadi Abd al-Salam. On aurait dit que sa voix ne sortait pas de son corps mais directement du Tout-Puissant. Ses paroles venaient du cœur et reflétaient une foi sincère dans les choses essentielles.

Je me souviendrai de cet homme bon chaque fois que je contemplerai la surface du Nil. Et je me rappellerai toujours que les sentiments de peur sont généralement suivis par l'espoir d'un lendemain meilleur. Je me rappellerai aussi son nom, que je lui ai demandé avant de descendre de sa voiture, Shérif Chenouda<sup>22</sup>.

<sup>22</sup> Nom typiquement copte. (N.d.T.)

Ce jeune homme était très différent de la grande majorité des taxis, par son apparence, par le type de chaussures qu'il portait et par la marque de ses lunettes de vue. Sa voiture aussi était d'une marque différente des autres taxis, qui se limitent en général à quelques modèles. Le plus souvent, ce sont des Shahine, des Lada, des Fiat 1400 ou 1500 et des Peugeot 504. Alors que les voitures modernes, qui sont apparues sur le marché grâce au système du paiement par mensualités au milieu des années quatre-vingt-dix, sont en général des Skoda, des Suzuki Swift qui ont été surnommées Suzuki Zift, c'est-à-dire "de merde", et des Hyundai. Mais cette voiture était différente, tout comme son chauffeur.

— De quel modèle s'agit-il ? lui ai-je demandé.

— C'est une Toyota Cressida.

— Elle n'est pas très répandue.

— Il y en a beaucoup clans le Golfe. Mais elle est un peu chère, c'est une 2 000 ce, avec climatisation intégrée, verrouillage automatique et même radiocassette. Vous voyez, c'est écrit dessus : Toyota.

— Non, c'est une belle voiture... Mais le plus important, c'est qu'elle soit spacieuse. Et vous travaillez comme taxi depuis longtemps ?

— Non, non, je ne suis pas chauffeur de taxi ! a-t-il répondu vivement. J'ai fini la fac de commerce et je prépare un master. Je travaille comme comptable dans une entreprise pharmaceutique, mais l'après-midi je prends le taxi pour arrondir mes fins de mois.

— Pourquoi, vous êtes marié ou quoi ?

— Je me suis marié tôt. Le mariage, c'est la moitié de la religion. J'ai aussi eu des enfants tôt. Vous savez, l'argent et les enfants sont le sel de la vie sur terre. Mais, bien sûr, mon salaire ne suffit pas pour nous faire vivre.

— Pardonnez ma question, mais vous touchez combien par mois ?

— Je touche 450 livres. C'est déjà un bon salaire... Je suis un bon comptable. J'ai des collègues qui touchent 350. Malgré tout, mon salaire n'est pas du tout suffisant. J'ai fait un fichier Excel avec mes dépenses domestiques et j'ai découvert que mon budget était impossible à équilibrer, même Bill Gates n'en serait pas capable. Je paie 120 livres de loyer. L'électricité, le gaz et le gardien de l'immeuble coûtent environ 30 livres. Il me reste 300 livres. Avec les prix de nos jours, une personne a besoin de 30 livres par jour pour arriver à vivre péniblement. Je vis avec ma femme et mes deux enfants, Islam et Soha. Les 30 livres quotidiennes comprennent la nourriture, les transports, les habits, les médicaments mais aussi les soucis qui surgissent tous les mois don ne sait où. Bref, le reste de mon salaire est. épuisé en dix jours.

Sans parler du budget lait. Mes deux enfants doivent bien sûr en boire et leur mère souffre d'un gros manque de calcium, à la suite de ses deux grossesses. Le docteur lui a recommandé de boire aussi du lait. Vous imaginez, je paie 100 livres par mois rien qu'en lait. Le litre vaut maintenant 3,25 livres. Vous pourriez bien sûr me dire que ce lait est pour les

riches. Vous avez raison. Mais mon épouse, je ne sais pas pourquoi, elle insiste beaucoup là-dessus. Elle me dit que ses enfants doivent boire du lait tous les jours et que le lait est sa priorité absolue.

Mais il n'y a pas que le lait, tous les prix ont flambé. Le kilo de fèves vaut aujourd'hui 3 livres et le litre d'huile subventionnée est maintenant à 3,50 livres. Sans parler de l'huile de maïs et des autres qui dépassent les 6 livres ! Bref, personne en Egypte ne peut s'en sortir avec son salaire uniquement. Il faut dire que les salaires vont de 300 à 600 livres, pas plus. Ça ne suffit pas. Que faire ? Soit on vole, soit on touche des pots-de-vin, soit on travaille jour et nuit.

Moi, je travaille de huit heures à seize heures à l'entreprise. Ensuite, je prends le taxi de dix-sept heures à une heure du matin — parce que le trajet du travail jusqu'au propriétaire du taxi me prend environ une heure. Je rentre à la maison vers deux heures du matin, je dîne et je me couche. Grâce à Dieu, j'arrive à m'en sortir comme ça.

Et dans quelques années, mon salaire devrait augmenter, et une fois mon master en poche, mon salaire augmentera encore, eh oui ! Il faut bien que les jeunes travaillent dur, ensuite ils peuvent se reposer, inshallah.

Il me parlait de son espoir dans un futur radieux avec une telle certitude que j'étais inquiet pour lui. J'espère que la main du destin lui sera favorable. Il le mérite bien.

— Que va-t-il se passer en finale ? ai-je demandé au taxi. C'est nous qui allons gagner ou c'est la Côte-d'Ivoire ?

— Franchement, je ne m'intéresse pas au foot, m'a répondu le taxi. Mais on va gagner si Dieu le veut.

— Vous n'avez pas vu les matchs ou quoi ?

— Cette Coupe n'est pas à nous, elle est réservée aux riches. Il ne nous reste plus rien. Mon fils m'a supplié de lui acheter un ticket pour le dernier match, celui de la demi-finale. C'est un fou de foot. J'ai essayé de lui acheter des tickets de troisième classe. Impossible. Après, j'ai su qu'un chauffeur d'un membre de la Fédération de foot vendait des tickets au marché noir. C'est tellement difficile de se procurer des places qu'il y a même une blague qui circule maintenant. Quelqu'un trouve la lampe d'Aladin et demande au génie un billet pour le match où joue l'Egypte. Le génie lui répond : "Oh non ! Demandez-moi s'il vous plaît quelque chose de plus facile."

J'ai essayé de trouver un ticket au marché noir pour mon fils. Mais ils coûtent 200 livres. Vous vous rendez compte, un billet de troisième classe à 200 livres ? La deuxième classe coûte 300 et la première dépasse les 500 livres.

Le billet le moins cher coûte un mois de salaire. C'est pour ça que je vous dis que cette Coupe est réservée aux riches. Comme ils mettent sur l'affiche des films "Pour adultes seulement". Mais la Coupe est réservée aux très riches. Vous avez vu le public à la télévision ? Ils ont tous des têtes d'étrangers : les

cheveux blonds, les yeux bleus, le teint pâle... Ils sont très jolis et très bien habillés. Vous avez vu un seul pauvre dans le stade ? Il n'y en a aucun. Les joueurs sont les seuls qui, bien qu'ils aient l'air de types simples, aient eu le droit d'entrer dans le stade.

Mon fils n'arrêtait pas de pleurnicher. Je lui ai répondu : "Les 200 livres ne peuvent pas tomber du ciel. Il faudrait que ton père soit le président Moubarak pour pouvoir t'acheter un billet." Voilà pourquoi cette Coupe m'écoeure profondément

Je veux vous dire une chose, monsieur : on n'a jamais vu ça auparavant. Le public était essentiellement composé de pauvres. La deuxième et la troisième classe nous étaient exclusivement réservées. Mais c'est fini. Désormais, on ne peut que lécher la poussière sur laquelle marchent les riches. Et cela ne vaut pas que pour cette Coupe. La Coupe du monde, elle aussi, ne sera diffusée que sur les chaînes payantes.

Tu paies, tu regardes. Ça se comprend dans les pays comme l'Arabie Saoudite ou les Emirats mais, chez nous, comment va-t-on pouvoir payer ?

J'avais rendez-vous à la Cité des Médias à dix heures du soir et ma voiture était en panne. J'avais cru pouvoir prendre facilement un taxi. "Six-October, Six-October, Six-October..." Mes cris résonnaient dans l'air en vain. Mais la patience a finalement payé et un taxi s'est arrêté. Le chauffeur m'a scruté attentivement puis a accepté de m'emmener.

— Qu'est-ce qui se passe ? Ça fait une demi-heure que j'attends, personne ne veut me prendre, ai-je demandé au taxi.

— Et personne ne se serait arrêté pour vous prendre, a-t-il répondu.

— Mais pourquoi ?

— C'est difficile en ce moment, le soir comme ça, dans des endroits isolés et surtout dans le quartier du Six-October.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a eu plusieurs incidents.

— Oh là là ! J'espère que rien de grave n'est arrivé ?

— Des clients prennent un taxi et lui demandent d'aller à Six-October et, dans une zone isolée, ils sortent un couteau, ils prennent tout ce qu'il y a, jettent le chauffeur dehors, sur le bord de la route, et lui volent sa voiture. Il y a quelques jours, un chauffeur a voulu résister et a été poignardé.

— Ils l'ont tué ?

— Non, il n'est pas mort mais il a reçu une vingtaine de coups de couteau dans tout le corps. Il l'a échappé belle. Le pire est qu'il venait d'acheter sa voiture et, bien sûr, elle n'était pas assurée. Ces fils de pute la lui

ont volée et vont la dépecer pour la vendre en pièces détachées.

— Comment êtes-vous au courant ? C'est sorti dans les journaux ?

— Non, je ne lis pas les journaux. Il faudrait d'abord que j'aie de quoi manger pour en acheter. Je suis d'Imbaba. J'étais assis au café et j'ai rencontré des taxis qui avaient apporté une feuille sur laquelle les incidents étaient décrits. Ils la distribuaient à tous les chauffeurs et m'en ont donné plusieurs pour que j'en distribue aussi aux taxis que je connais. C'est pour ça que je vous ai bien regardé avant de vous faire monter. Je vais vous amener à destination et rentrer chez moi tout de suite après. Maintenant, je n'aime plus rester dehors après dix heures du soir. La ville n'est plus sûre. A dix heures grand maximum, je rentre et je passe un peu de temps avec ma femme et mes enfants. Je vais vous amener, fermer les portes à clé et rentrer vite à Imbaba. Que Dieu nous protège.

Cette histoire m'a fait peur mais la solidarité entre les taxis et la distribution du tract de mise en garde m'ont touché. Je suis descendu à la Cité des Médias et je me suis retrouvé, pour la première fois, à regarder autour de moi.

Ma fille Mai, âgée de quatorze ans, a pris un taxi à Agouza pour aller au club de Guezira. C'est un trajet très court qui ne prend pas plus de deux minutes. C'était la première fois de sa vie qu'elle tentait l'aventure et allait toute seule au club. Je l'y avais encouragée. Elle est membre d'une équipe d'athlétisme et court sur de courtes distances : 100 mètres, 200 mètres et le relais de 4 x 100 mètres. Elle doit donc aller chaque jour au club pour s'entraîner.

La veille, nous nous étions assis ensemble et je lui avais expliqué la nécessité de prendre sa vie en main, de ne plus être toujours collée à nous et de prendre son indépendance. Cela lui donnerait confiance en elle. Je lui ai dit qu'il ne fallait pas qu'elle ait peur de prendre le taxi seule parce que le peuple égyptien était le plus gentil du monde. Quand le taxi verrait qu'elle était encore jeune, il se comporterait avec elle comme un père.

Le lendemain, elle a effectivement pris un taxi toute seule. Le conducteur avait une quarantaine d'années. Dès qu'il a pris le pont du Six-Octobre, il lui a demandé :

— Et toi ? Tu regardes les films pornos en français ou en anglais ?

Elle a réfléchi à ce qu'elle pouvait répondre mais n'a rien trouvé à dire et est restée silencieuse.

— N'aie pas peur de moi et dis-moi franchement. Tu regardes les films pornos en quelle langue ? Tu préfères écouter les soupirs en anglais ou en français ?

Ma pauvre fille a paniqué. Je ne sais pas exactement ce qui lui est passé par la tête durant ces effrayantes minutes. Et, dès que le taxi est arrivé à destination, elle a jeté l'argent sur la banquette arrière et s'est enfuie en courant.

Quand elle m'a raconté ce qui lui était arrivé, cela m'a rappelé le film *Rêves* d'Akira Kurosawa, quand la mère ferme sa porte au visage de son fils et lui donne un poignard pour affronter la société. Kurosawa nous a émerveillés avec des fleurs aux couleurs lumineuses, la scène était splendide, mais trompeuse en même temps.

Ce taxi a levé le voile de mes illusions. Je suis maintenant dans la cuisine et aiguise la lame que je vais donner à ma fille demain matin.

L'histoire des Taxis de la capitale préoccupait de nombreux chauffeurs de taxi. Beaucoup de conversations tournaient autour de ce projet, qui a été lancé par le premier gouvernement de Nazif puis qui a été rediscuté pendant le deuxième. Les années ont passé et le projet n'a toujours pas vu le jour. Il a été baptisé "Cairo International Taxi". Que veut dire le mot "international" ici ? Et pourquoi international ? Est-ce que les taxis seraient internationaux ou est-ce que Le Caire se serait internationalisé ? C'est impossible à comprendre et, même si tu comprenais, tu exploserais de colère ou de pitié, selon le point de vue. Les taxis seront de couleur jaune, comme ceux de New York, et il sera écrit dessus "Cab" en anglais, pour leur donner une touche internationale.

Aujourd'hui les taxis noir et blanc — les vilains petits canards — continuent à chercher tous les détails concernant le nombre de taxis jaunes qu'il y aura et le tarif minimum des courses. Ils se demandent qui va prendre ces taxis et si ce projet influera sur leur travail.

— Ça y est, ai-je dit. J'ai entendu dire que les Taxis de la capitale vont finalement être lancés à la fin du mois et vont vous faire de l'ombre.

— Ils parlent de ça comme si c'était un projet de développement national, a répliqué le taxi.

On commence l'ère des Taxis de la capitale comme si Toshka était fini. Le Premier ministre Nazif n'arrête pas de parler de ça. C'est devenu son sujet favori. Il réunit même le Conseil des ministres pour en discuter,

avec thé, café, sodas. .. Ils se fatiguent beaucoup mais je ne comprends pas pourquoi.

Ils disent qu'il y en aura d'abord cent cinquante et qu'ensuite ils augmenteront le nombre jusqu'à mille cinq cents. Dans le Grand Caire, il y a déjà quatre-vingt mille taxis. Qui va remarquer les Taxis de la capitale ? C'est comme si on mettait un morceau de sucre dans l'eau du Nil.

D'ailleurs, cette histoire me rappelle la blague du président libanais qui est allé en visite en Chine. Le président chinois lui a demandé : "Pourquoi tu n'es pas venu avec le peuple libanais ?" Il a raison, de toute façon on ne les aurait même pas remarqués dans la masse là-bas.

Moi, au début, je m'inquiétais. Mais des mois et des années ont passé, et le gouvernement ne savait toujours pas quoi faire, comme d'habitude. Ensuite, quand j'ai appris le nombre de taxis concernés et le prix des courses, j'ai compris que c'était juste pour la forme, pour faire joli, c'est tout. C'est comme tout dans ce pays, il faut sourire pour que la photo soit belle.

En plus, les Taxis de la capitale sont exactement comme les limousines qu'avait mises en place Jihane Sadate : ils seront seulement pour les étrangers. Le gouvernement ne pense qu'aux touristes et aux riches, et nous, on prend en charge tous les autres, ceux qui ne les intéressent pas. On aura toujours du travail.

Mais ce qui me fait mourir de rire dans cette histoire, c'est qu'elle est tout le temps retardée à cause du sans-fil, je veux dire les ondes radio. Il faut

que toutes les voitures soient reliées entre elles par radio. Le client appelle, ils regardent par radio quel taxi libre est le plus proche de l'adresse en question, et ils l'appellent pour qu'il aille chercher le client.

La police a laissé le gouvernement en parler comme si c'était un projet national et elle les a laissés tranquilles jusqu'à ce que le projet voie le jour. Et là elle a dit : "Pas question. Les fréquences radio nous sont réservées." C'est exactement comme celui qui te laisse te garer, te regarde et ensuite, quand tu es descendu de voiture, te dit que, franchement, ce n'est pas possible là, il faut te garer un peu plus loin.

Et c'est exactement ce qu'il s'est passé. Quand ils ont terminé le projet, la police leur a sorti que ce n'était pas possible à cause de la sécurité d'Etat. Et pourquoi pas la sécurité de mes doigts de pied ? Entre nous, j'étais content. Vive la police au service des taxis ! Qu'on les laisse bloquer le projet.

Deux choses peuvent arriver : soit ces taxis feront faillite et abandonneront, soit ils augmenteront beaucoup leur prix et, là, je ne sais pas qui va les prendre, à part les personnes internationales. Vous vous souviendrez que je vous l'avais dit...

La question de l'enseignement et des cours particuliers est la priorité absolue des Egyptiens. Rien n'est aussi important, à part la course au pain quotidien. Les pensées de la plupart des gens tournent autour de ces deux problèmes. Etant donné que la société égyptienne est avant tout une société familiale, les enfants remplissent l'espace de la famille égyptienne de leurs cris, mais aussi d'amour, d'espoir et d'inquiétude à propos de l'enseignement et des cours particuliers.

Tel le cycle de la vie, chaque Egyptien court derrière son pain quotidien, pour ensuite le donner aux professeurs particuliers... Les cours particuliers sont comme les marques : on peut en trouver à tous les prix, pour toutes les classes de la société. Un cours d'arithmétique peut aussi bien vous coûter dix livres que cent. Et, si votre revenu ne vous permet pas de payer dix livres, il y a les classes de soutien à l'école, les cours collectifs, les centres d'éducation, etc. Des opportunités de business innombrables.

Face à n'importe quel chauffeur de taxi qui aurait des enfants en âge d'aller à l'école, il suffit d'appuyer sur le bouton de l'enseignement pour qu'il se lance, comme une fusée que même un ingénieur de la Nasa en personne ne pourrait pas arrêter.

Ce jour-là, en septembre 2005, je venais de payer les factures pour mes trois enfants et, comme cela me faisait encore mal, j'ai appuyé sur le bouton dès que je me suis installé dans le taxi, et le chauffeur a démarré au quart de tour :

— Moi, mes enfants vont me tuer. Mon fils Albert est en CM2. Franchement, il ne sait même pas écrire son nom et, tous les ans, ils le font tricher et le font passer dans la classe supérieure. Si elle ne le faisait pas, l'école aurait des soucis avec le ministère.

J'ai aussi deux filles au lycée, une est en première et l'autre en terminale. Dieu merci, elles sont intelligentes. Mais les cours particuliers m'usent. Je paie pour chaque fille cent vingt livres chaque mois. Vous vous rendez compte ? Chacune prend des cours dans trois matières et chaque matière coûte quarante livres par mois. C'est la ruine. Sans parler de mon fils Albert... Celui-là, quand il va grandir, avec le cerveau embrumé qu'il a, je ne sais pas combien de cours je vais devoir lui payer.

Comment on s'organise ? Evelyne, l'aînée, lui donne des cours. Je la paie pour ça, pour qu'elle se paie ses leçons. Il faut bien lui apprendre comment gagner sa vie.

Il ajoute en riant :

— Elle n'arrive pas à lui apprendre quoi que ce soit. Elle touche l'argent et c'est tout.

— D'accord, mais l'école dans tout ça ?

— Quelle école ? Je vous dis qu'il ne sait même pas écrire son nom et vous me parlez d'école... C'est ça, monsieur, l'enseignement gratuit. C'est honteux. Aujourd'hui, si tu ne paies pas, tu n'as rien. Le pire, c'est que nous payons quand même. En primaire, tu paies quarante livres pour les manuels scolaires, en secondaire quatre-vingts livres et, au lycée, c'est cent livres. Le système est donc : soit tu paies, soit tu n'as

pas de livres.

L'enseignement pour tous, monsieur, était un joli rêve. Mais il a disparu, comme beaucoup d'autres. Il n'en reste que l'apparence. Sur le papier, l'enseignement est comme l'eau et l'air, indispensable. Il est censé être obligatoire pour tous. Mais, en fait, seuls les riches sont éduqués, travaillent et gagnent de l'argent. Les pauvres, ils ne sont pas éduqués, ils ne travaillent pas et ils ne gagnent rien. Ils passent leur temps à glander. Je peux vous les montrer, ils ne trouvent ni boulot ni rien, sauf les génies bien sûr. Mais c'est sûr que mon Albert n'en fait pas partie. Même si j'essaie. Je paie à contrecœur les cours particuliers. Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Je me dis que Dieu pourrait peut-être l'arranger un peu et en faire un nouvel Ahmed Zoueil<sup>23</sup>. Qui sait ?

<sup>23</sup> Scientifique égyptien qui a reçu le prix Nobel de chimie en 1999. (N.d.T.)

Je suis un ennemi acharné des droits de propriété intellectuelle vu le fossé qui s'agrandit tous les jours entre nous, le monde sous-développé, et le monde développé. Je suis persuadé qu'il faut donner au peuple auquel j'appartiens accès à la culture et aux soins médicaux afin qu'il puisse affronter les deux ennemis féroces que sont l'ignorance et la maladie, qui dévorent notre société depuis des siècles.

Evidemment, cela ne va pas arriver en protégeant les droits de propriété intellectuelle qui rendront les médicaments uniquement accessibles aux riches. Us feront aussi de la culture un produit de luxe, que même les riches ne pourront pas s'offrir.

Je suis donc allé dans une société informatique et j'ai copié des logiciels piratés sur mon ordinateur. Parce que les logiciels originaux ont atteint des prix ridiculement élevés. Après avoir fini l'opération, je suis sorti dans la aie Qasr-al-Aini, à la recherche d'un taxi. Alors que j'attendais sur le trottoir, un cireur de chaussures s'est approché de moi et m'a demandé :

— Vous permettez que je nettoie vos chaussures, bey<sup>24</sup> ?

— J'attends un taxi, lui ai-je répondu.

— Il est deux heures de l'après-midi, vous n'allez pas en trouver un tout de suite. Je vais cirer vos chaussures et puis vous trouver un taxi. En plus, monsieur, regardez, vos chaussures sont très sales.

— D'accord, je veux bien.

— Vous allez où ?

— A Zamalek.

— Vous pourriez m’emmener avec vous ? Que Dieu vous récompense !

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Que Dieu vous garde. Vous avez des enfants ?

— Oui, j’en ai trois.

— C’est vrai ? On est à égalité, moi aussi j’en ai trois. L’un est en deuxième année à l’université d’AJ-Azhar mais, malheureusement, il est allé à Tanta. La cadette est en première et le dernier du lot est en troisième.

— Vous me devancez un peu. Mais vous n’avez pas l’air vieux... On ne vous donnerait pas votre âge.

— J’ai quarante-cinq ans. C’est que je me suis marié à vingt et un ans. Grâce à Dieu, mes enfants vont très bien. Ils sont tous brillants et arrivent dans les premiers de leur classe. La seule chose qui m’embête est que l’aîné ait dû aller à Tanta. Mais bon, dans un an, il devrait revenir au Caire.

Il m’a montré une photo avec ses trois enfants. Elle paraissait récente. Ils arboraient tous un large sourire. Le père se tenait au centre, il avait une main sur l’épaule de son fils aîné, situé à sa droite, et tenait par son autre main sa fille qui était à sa gauche. Le petit dernier était debout devant le père, son frère le tenant par une épaule et sa sœur par l’autre :

— C’est mon frère qui a pris la photo. Il habite en Arabie Saoudite depuis près de vingt ans.

— La photo est belle, que Dieu les garde.

— Dieu est content de moi, Dieu merci. Tout va bien, les enfants grandissent et s’épanouissent. De quoi aurais-je besoin ?

— Un taxi ! Zamalek... Zamalek ! Vous venez ?

— Bien sûr, on s'est mis d'accord, non ?

— Si.

Nous sommes montés dans le taxi. Je me suis assis à l'avant, à côté du chauffeur. Il s'est installé à l'arrière et a posé son matériel sur ses genoux. Le taxi l'a scaité de la tête aux pieds avec dégoût puis s'est tourné vers moi et m'a demandé :

— Vous êtes ensemble ?

— Oui, on est ensemble.

— Comment ça ensemble ? Chacun va payer sa course.

— Je vous ai dit qu'on était ensemble.

— Alors je prends sept livres.

— Alors, vous parlez poliment, s'il vous plaît.

— Je suis comme ça, impoli. Je fais ce que je veux.

Soudain, le cireur de chaussures est descendu. Je l'ai suivi mais il courait au milieu de la chaussée. Je l'ai appelé mais il ne m'a pas répondu et a disparu dans la foule. J'ai jeté un regard noir au taxi et lui ai lancé :

— T'es pas humain ou quoi ?

Bizarrement, le taxi n'a pas répondu et a démarré. J'ai décidé de marcher jusqu'à Zamalek et, quand j'y suis arrivé, mes chaussures étaient encore plus sales qu'avant.

24 Ancien titre nobiliaire utilisé aujourd'hui pour signifier son estime à un homme respectable. (N.d.T.)

Quand le trajet est très court, je n'essaie pas de lancer une conversation avec le taxi. Ce jour-là, j'étais monté rue Guezirat-al-Arab à Mohan-dissine et allais à la place du Liban. Le trajet ne prend pas plus de trois minutes.

Le taxi écoutait Lissa Faker (Tu crois encore) d'Oum Kalsoum, ce qui me donnait une autre bonne raison de garder le silence, pour apprécier la chanson. C'est rare qu'un taxi mette de la bonne musique.

Mais, cette fois-ci, le chauffeur ne m'a pas laissé de répit et m'a posé une question très étrange :

— Vous savez quelle est la chose la plus affreuse au monde ?

Au début, j'ai cru qu'il plaisantait mais son visage était tout à fait sérieux. J'ai un peu réfléchi et lui ai répondu :

— Si l'Égypte avait perdu hier face à la Côte-d'Ivoire.

Nous étions le lendemain de la finale de la Coupe d'Afrique, que l'Égypte avait remportée à domicile aux penaltys, face à la Côte-d'Ivoire. Le taxi a répondu :

— Non, il y a bien plus affreux que ça.

— Comme quoi ?

— Qu'un homme aime, excusez mon langage, une prostituée.

— Et vous connaissez quelqu'un qui aime une pute et vous l'a raconté ?

— Moi, pacha. J'aime, excusez mon langage, une pute.

Nous étions arrivés devant le café Pasqua où m'attendaient ma scieur et mon neveu, mais le

chauffeur avait piqué ma curiosité et il avait l'air d'avoir très envie de parler. Il s'est arrêté et j'ai poursuivi la discussion :

— Comment c'est arrivé ?

— Une femme voilée, à l'air très respectable, est montée dans mon taxi vers onze heures du soir. Elle allait à Mohandissine. On était fin août, il y a cinq ou six mois. Je l'ai amenée rue de Damas. Lorsqu'on est arrivés, elle m'a demandé : "Venez me chercher dans deux heures s'il vous plaît. Je rends visite à un malade et je ne sais pas comment rentrer chez moi si tard. Que Dieu vous récompense." Je suis originaire de Haute-Egypte et, évidemment, je me disais que c'était une femme et que la nuit est traître. J'ai accepté de revenir la chercher deux heures plus tard et je suis effectivement repassé la prendre. Elle m'a demandé de l'amener à Manshiet Nasser. Je lui ai réclamé vingt-cinq livres. Elle m'a dit qu'elle me donnerait le double : "Je te donnerai cinquante livres, le client a été très généreux."

Elle a dit comme ça : "le client". Et là j'ai senti le mot entrer comme une balle dans mon oreille et transpercer ma tête. J'en étais tout retourné.

Amal m'a dit — elle s'appelle Amal : "Qu'est ce que vous espérez que je vous dise ? Vous pensez vraiment qu'une femme pourrait rendre visite à un malade au milieu de la nuit ; il faut avoir un peu de jugeote."

Après avoir discuté un peu avec elle, j'ai eu pitié et on s'est mis d'accord pour que j'aille la chercher le lendemain et que je l'emmène à la même adresse, à

dix heures du soir. Bref, je ne vais pas vous retarder, au bout d'une semaine comme ça, elle m'a dit : "Merci. Si tu as besoin de quelque chose, voici mon téléphone, appelle-moi."

Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Depuis ce jour, je n'arrive plus à penser à autre chose qu'à cette salope. Je me dis : "C'est une pute... C'est une pute !!" Le pire dans tout ça, c'est que je la vois tout le temps dans la rue. Je freine et je tombe sur une femme qui fait sa taille, ou une voilée comme elle, ou une qui ne lui ressemble même pas.

Je me suis dit que je devenais fou et que cette fille m'avait sûrement jeté un sort. Je l'ai appelée sur son portable et, quand je me suis retrouvé en face d'elle, je lui ai dit que je l'aimais. Je ne sais pas comment... Elle a beaucoup ri et m'a dit : "Tu veux me sauter ou bien juste qu'on s'amuse un peu ?" Je lui ai dit que je voulais l'épouser. Elle m'a répondu : "Alors tu n'es qu'un âne."

Je ne sais pas quoi faire, pacha. Vous pouvez imaginer qu'un homme de Haute-Egypte comme moi, et de Sohaj en plus, puisse aimer, et de tout son cœur, une pute ? Je pense à elle tout le temps, nuit et jour, je la vois dans toutes les femmes. Je l'aaaaaime. Je ne vous souhaite pas un sort pareil. C'est vraiment la pire malédiction sur terre.

Je suis descendu du taxi et lui ai lancé par la fenêtre :

— Finalement tu ne l'as pas sautée, tu ne t'es pas amusé avec elle, et tu ne t'es pas marié non plus. Que Dieu t'aide.

On avait manqué d'emboutir plusieurs voitures depuis notre départ, quelques minutes auparavant. Chaque fois, la miséricorde de Dieu nous avait sauvés d'un accident certain.

Le taxi était un jeune homme agité au crâne rasé. Il était tellement maigre qu'il aurait pu s'envoler. Il flottait dans ses habits. Cela semblait impossible que des vêtements à sa taille existent, si ce n'est dans les magasins pour enfants. Il était petit et son visage pâle traduisait une sous-alimentation chronique. Son état physique me rappelait les statistiques terrifiantes selon lesquelles dix pour cent des enfants de Haute-Egypte souffrent d'un retard mental dû à leur sous-alimentation. Cela me rappelait aussi le reportage entendu à la radio égyptienne, qui évoquait le problème de recrutement des pilotes militaires : tous les candidats, à quelques très rares exceptions près, sont refusés pour des raisons de santé physique ou psychologique. Selon le général responsable de la sélection, c'est une preuve de la sous-alimentation généralisée dans la société égyptienne.

Le pauvre taxi incarnait cette situation catastrophique. Mais ce n'était pas le moment de réfléchir aux problèmes de société alors que je sentais que j'allais mourir dans un accident d'une minute à l'autre. Je ne comprenais pas comment nous n'étions toujours pas rentrés dans une voiture. Grâce à Dieu, nous nous sommes engagés dans une rue bouchée et nous nous sommes arrêtés.

— Tu as appris à conduire où ? ai-je demandé.

— A l'armée. Je viens d'être diplômé, m'a-t-il dit.

— Tu es diplômé d'où ?

— De l'armée. J'y ai appris à conduire et puis j'ai travaillé comme chauffeur. On était dans un camp sur la route de Suez. Je conduisais les camions de l'armée.

— Dans le désert ?

— Oui, dans le désert.

— A mon avis, tu pourrais te contenter de conduire dans le désert...

Il n'a pas compris ma blague et a continué :

— A l'armée, j'ai passé les meilleurs moments de ma vie. J'y suis resté trois ans. Je crois pas que je connaîtrai de plus beaux moments que ça. L'amitié, l'affection... Là-bas, je me suis fait plein d'amis. De vrais amis, des hommes qui sont là quand tu as besoin d'eux. Franchement, tout ce que je sais aujourd'hui, je l'ai appris à l'armée. Pas seulement la conduite, non, j'y ai tout appris. L'armée, c'est une vraie école. Une école qui fait de toi un homme. Moi, après avoir fini mon service, je voulais m'engager, mais il y a eu cette histoire de taxi. Et je me suis laissé embarquer.

— Tu voulais t'engager !!

— Oui. C'est la vie idéale, avec un salaire fixe... Il faut tout faire pour entrer dans la fonction publique.

— Et, si tu t'engageais, tu toucherais combien ?

— Un vraiment bon salaire, à peu près trois cent cinquante livres par mois. Qui arrive à toucher ça aujourd'hui ? Mais bon... Je me suis laissé embarquer.

— Et tu gagnes bien avec le taxi ?

— Sérieusement, je sais pas. Ce que je gagne, je le dépense tout de suite.

— Mais tu sais à peu près combien ?

— Franchement, je n'ai jamais fait le compte. Je gagne une livre, je dépense une livre. J'en gagne dix, j'en dépense dix. Je suis entre les mains de Dieu. D'ailleurs, il n'y a pas un seul chauffeur de taxi en Egypte qui pourrait vous dire combien il gagne. Ils dépendent tous de Dieu.

A ce moment-là, la circulation a commencé à se dégager. J'ai eu peur de continuer avec lui et me suis dit : "Mieux vaut être poltron et vivre plus longtemps." Et je suis descendu pour chercher un autre taxi.

Ce taxi était en colère, très en colère. Je pourrais même dire qu'il était en pleine révolte. Il me criait au visage comme si j'étais la source de tous ses problèmes. C'était un jeune homme âgé d'une trentaine d'années, qui semblait diplômé de l'université. J'ai tenté de le calmer, en vain, puis il m'a finalement raconté son histoire :

— Hier, ils m'ont confisqué mon permis. D'après eux, je parlais au téléphone au volant. Mais je vous jure que ce n'est pas vrai, je le tenais juste à la main. J'ai essayé de récupérer mon permis par des contacts mais le checkpoint avait déjà bougé.

Ce matin, j'ai dû aller au bout du monde, jusqu'au poste de contrôle de la circulation à Nekla. Parce que nous les taxis, comme des fils de chien, on doit avoir notre bureau de la circulation au fin fond du monde.

Un type débrouillard, qui m'a aidé contre un peu d'argent, m'a dit que mon permis n'était pas encore arrivé au poste. Ils m'ont donc fait perdre deux heures de travail hier et deux heures aujourd'hui. Et c'est pas fini. Dieu seul sait combien je vais devoir payer et comme je vais me faire humilier pour le récupérer. Un vrai calvaire. Au bureau de la circulation, il y a un monde hallucinant et on ne peut pas faire un pas sans devoir payer, c'est dégueulasse.

Je ne comprends pas ce qu'ils veulent de nous. Il n'y a pas de travail et on accepte de faire n'importe quel boulot. Mais chaque fois ils nous tendent des guets-apens et nous empêchent de travailler. Ils n'arrêtent pas de piller, de voler et de prendre des

pots-de-vin. Comment va se terminer cette histoire ? Je n'en ai aucune idée. Moi, je dépense chaque jour de l'argent pour l'essence mais je dois en dépenser autant pour les pots-de-vin.

Eh bien, au final, on va larguer ce pays pourri comme tout le monde. C'est clair que c'est le véritable projet du gouvernement : nous obliger tous à partir. Mais je ne comprends pas, si on part tous, qui est-ce que le gouvernement va pouvoir voler ? Il ne lui restera plus personne.

Franchement, je ne sais pas si le ministre de l'Intérieur avant de dormir pense à ce qu'il nous fait subir. Est-ce qu'il sait qu'on a reçu une bonne éducation et est-ce qu'il sait à quel point nos familles se sont tuées à la tâche pour nous instaure ? Est-ce qu'il sait à quel point on est humiliés par ses hommes dans la rue ? Est-ce qu'il se rend compte, la tête sur son oreiller, que ça y est, on va exploser ? Franchement, ce n'est plus supportable. On se tue pour vivre. Et l'Intérieur nous traite comme si on était des bandits et, bien sûr, des menteurs. Nous sommes tous des menteurs devant un officier. C'est clair qu'ils les forment comme ça à l'école de police : l'être humain naît menteur, vit menteur, respire des mensonges et meurt en menteur.

Hier, quand je disais à l'officier que je n'étais pas en train de parler au téléphone, il m'a répondu : "Tu le tiens dans ta main, là. Tu étais en train de parler." Il n'a pas pensé une seconde que j'aurais pu dire la vérité. Comment il pourrait me croire si nous sommes tous des menteurs et des fils de chien et qu'il faut

nous frapper avec de vieille godasses<sup>25</sup> ? Franchement, je n'ai pas l'impression qu'on soit des êtres humains. J'ai l'impression qu'on est de vieilles godasses... Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur, je suis un humain ou une chaussure ?

Il m'a regardé en attendant une réponse et je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire. Sa révolte avait l'air tellement violente qu'elle prêtait autant à rire qu'à pleurer. Puis je me suis excusé et lui ai dit :

— Bien sûr que vous êtes un être humain. Il m'a répondu :

— On en rit et on en pleure.

Puis il s'est excusé d'avoir déchargé sa colère sur moi, m'expliquant que j'étais le premier client à monter dans son taxi après son retour du bureau de la circulation.

Après s'être un peu calmé, il m'a dit :

— Vous voulez savoir la cause de toute cette histoire ?

Je la lui ai demandée et il m'a répondu en riant :

— En fait, j'ai reçu un SMS alors que je conduisais et je l'ai lu. J'ai trouvé la blague drôle et j'ai beaucoup ri en arrivant au checkpoint. Alors ils ont cru que je parlais au téléphone. C'est une blague qui m'a emmené en enfer !

— C'était quoi cette blague ?

— Nous remercions tous ceux qui ont voté oui au référendum, en particulier Oum Baraka, qui a dit oui à Moubarak.

Et nous avons tous les deux éclaté de rire.

<sup>25</sup> Les chaussures, en particulier vieilles, sont un signe

d'humiliation. (N.d.T.)

J'allais à Héliopolis où j'avais un rendez-vous important dans le bureau des relations publiques de l'armée pour obtenir la permission de filmer devant la tribune où avait été tué Sadate. J'avais pris le rendez-vous longtemps à l'avance et ne voulais pas arriver en retard. J'étais donc parti avec une bonne demi-heure d'avance. J'ai pris un taxi à Doqqi et nous nous sommes engagés sur le pont du Six-October. La route était aussi encombrée que d'habitude mais je n'étais pas inquiet.

Nous avons mis à peu près le temps que j'avais prévu pour arriver sur la route Salah Salem. Puis, aux abords du Parc des expositions, nous avons été complètement immobilisés. Cela ne m'a d'abord pas beaucoup dérangé. Mais l'attente s'est prolongée et les minutes s'écoulaient lentement. Nous avons commencé à nous renseigner autour de nous. On nous a dit que le président Moubarak était de sortie. Très bien, que Dieu l'amène à destination sain et sauf et ils rouvriront la route à la circulation en quelques minutes.

Pendant près d'une heure, nous sommes restés assis dans la voiture qui s'était retrouvée figée, comme par magie, telle une pierre au milieu de la route. Elle semblait ne pas pouvoir avancer d'un pas de fourmi, même par la force d'Hercule. J'ai décidé de payer la course et de descendre pour continuer à pied. Cela paraissait plus efficace que de rester assis. Mais à peine ai-je tenté de sortir du taxi qu'un officier s'est approché de moi et m'a interdit de bouger. Je lui ai

lancé :

— Quoi ?

— C'est interdit, monsieur, il faut que vous restiez dans la voiture.

— Comment ça ? On est clans la rue là, et je veux marcher dans la rue, à pied.

— C'est interdit, monsieur. Rentrez dans la voiture.

Je suis remonté dans la voiture de mauvais gré et le taxi a éclaté de rire.

— Alors, comme ça, tu voulais me laisser tomber tout seul dans ce foutoir. Dieu en a décidé autrement.

— Je voulais tenter d'arriver à mon rendez-vous.

— Oublie le rendez-vous... Là, c'est un bouchon sérieux. Une fois, j'ai été bloqué comme ça pendant quatre heures, sans bouger.

— Quatre heures !

— Ce jour-là, quand je m'en suis sorti, j'ai rendu la voiture à son propriétaire. Je lui ai donné tout ce que j'avais sur moi, je me suis excusé et lui ai promis de payer le reste le lendemain. Puis je suis rentré à la maison les mains vides, alors que ma femme et mes enfants m'attendaient comme tous les jours pour le repas. Ma femme a pleuré et a couché les enfants sans dîner. Et moi, je me suis installé à côté de la fenêtre et j'ai écouté le Coran pour me calmer.

— Et aujourd'hui, tu vas faire comment ?

— Je compte sur toi pour me dédommager des heures qu'on va perdre ici.

— Tu m'as raconté toute cette histoire pour que je te dédommage aujourd'hui ?

— Je te jure que non. Si tu ne veux pas payer plus

que ce que tu m'as déjà donné, je serai content. Mais reste discuter avec moi.

Nous sommes restés près de trois heures à bavarder. Il m'a dit qu'il avait d'abord adoré Le Caire, puis avait eu des sentiments contradictoires à son égard, et avait fini par le haïr. Il m'a raconté une vingtaine de blagues et, en retour, je lui en ai raconté autant. Malheureusement, je ne suis pas en mesure de vous les confier parce que la plupart me garantiraient la prison pour insulte. Même si je ne comprends pas pourquoi j'irais en prison pour des blagues que la plupart des Egyptiens connaissent, se racontent tous les jours et dont tout le monde rit. Je vous dirai donc juste que nous avons beaucoup ri, même si je ne suis pas allé à mon rendez-vous. Depuis ce jour-là, j'ai appris à m'attendre à tout.

Radio : Ici Le Caire... Voici les titres de l'actualité...

Après nous avoir bien sûr raconté en détail ce qu'avait fait le président Moubarak ce jour-là, le présentateur nous a abreuvés d'innombrables accidents et explosions aux quatre coins du monde, en Israël, en Irak, en Inde, au Pakistan et aux Philippines.

— Pourquoi est-ce qu'ils s'entêtent à nous prendre tous pour des retardés mentaux, des sots, des morveux qui ne sont pas sortis de maternelle ? s'est exclamé le taxi. Depuis que je suis capable de raisonner, chaque fois qu'il y a une catastrophe en Egypte, ils nous montrent des catastrophes similaires dans le monde. S'il y a un accident de train chez nous, on va tout à coup entendre parler de tous les accidents de train qui ont lieu dans le monde entier pendant plusieurs jours. Au moment de l'accident d'avion à Charm al-Cheikh, ils nous ont sorti les accidents d'avion qui ont eu lieu dans tout l'univers, même ceux concernant les canadiens.

Et maintenant, après l'attentat terroriste de Tahrir, ils nous cassent les pieds avec des fusillades partout. Vous vous rendez compte qu'hier j'ai entendu l'histoire d'un homme qui marchait dans la rue en Amérique et qui a tiré sur un piéton. Tu parles, quelle histoire... Demain, ils nous sortiront qu'il y a eu une attaque terroriste dans le pays des Waq Waq<sup>26</sup> et dans le pays où on monte sur les éléphants. Ensuite, ils nous mettent une présentatrice pour enfants qui nous parle à la radio en prenant une voix du genre "bois-ton-lait-

avant-de-dormir” et qui n’arrête pas de nous donner des conseils sur le ton d’une mère câline, comme si la population entière portait encore des couches.

J’aimerais bien savoir si quelqu’un a dit au ministre de l’Information, à son prédécesseur, et à celui d’avant, que nous étions des retardés mentaux ou bien s’il leur a dit que nous tétions encore le sein de nos mères. Et puis d’abord ils n’en ont pas marre ? Chaque fois, c’est la même histoire. C’est à tel point qu’on a plus envie d’écouter la radio ni de lire le journal.

Entre nous, ils nous fatiguent aussi avec les nouvelles du président à tous les journaux : le président rencontre, le président téléphone à quelqu’un, quelqu’un appelle le président sur son portable... Qu’est-ce que j’en ai à faire de qui il appelle et de ce qu’il a inauguré ? Par contre, les informations qui m’intéressent, elles sont introuvables. Ça me dégoûte.

Quiconque veut lécher des bottes le fait à nos dépens. A mon avis, ils devraient faire à la radio d’un côté des journaux sérieux et de l’autre côté des “journaux lèche-bottes”. Ils les appelleraient comme ça. Le président pourrait écouter les “journaux lèche-bottes” et promouvoir les journalistes qui y participent et nous, on écouterait les autres.

J’aimerais beaucoup prévenir le ministre de l’Information qu’on est en fait cent fois plus intelligents que lui et qu’on comprend ce qui se passe dans le monde deux cents fois mieux que lui. Mais où est-ce que je peux trouver ce ministre pour le lui dire ?

Qu'est-ce que vous en pensez ? Il faudrait que je lui envoie un télégramme ? Ou est-ce que je risque d'être arrêté à cause d'un télégramme ? Qu'est-ce que j'y peux, c'est plus notre pays, maintenant c'est le leur. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent et nous, mieux vaut qu'on s'occupe de nos affaires.

26 Nom donné par le géographe arabe Al-Idrissi à une terre imaginaire et lointaine. (N.d.T.)

Aujourd'hui, les photos des candidats qui se présentent à l'élection présidentielle ont été publiées dans les journaux d'Etat, chacune accompagnée d'une courte présentation.

— Franchement, je n'ai jamais autant ri de ma vie, m'a dit le taxi. Quand j'ai vu dans les journaux les photos de ceux qui se présentaient, j'ai explosé de rire. Ils ont tous l'air d'abrutis, de voyous à la noix. C'est à mourir de rire. Ils nous ont trouvé des gens que personne ne connaissait. Je suis sûr que même leurs mères n'ont jamais entendu parler d'eux. Sans parler du clown qu'on a gonflé comme une baudruche pour pouvoir dire vous voyez bien, M. Baudruche en personne se présente aux élections<sup>27</sup>. Vous savez pourquoi ces personnes participent à l'élection ?

— Pourquoi ? ai-je demandé.

— On dit qu'absolument personne ne voulait participer. De toute façon, ces élections sont le jouet du gouvernement. A quoi bon participer ? Le gouvernement veut apparaître comme une démocratie devant les Américains pour qu'ils continuent à le subventionner et que l'économie ne s'effondre pas. Donc ils montent cette pièce de théâtre. C'est bien joli tout ça mais ils vont trouver où les gens pour y participer ? Nous n'avons pas en Egypte de comédiens pour ce genre de farce. C'est là qu'intervient un grand metteur en scène qui avait l'habitude de réaliser des séries télé et comprend le système. On a dit que le gouvernement allait donner aux candidats de la présidentielle de l'argent pour la

campagne. Il faut bien que les acteurs soient payés. Pourquoi l'acteur Yehia al-Fakharani serait-il le seul à toucher de l'argent ?

Plusieurs de mes clients m'ont dit le montant mais chacun en avait un différent. Il y en a un qui m'a dit que le gouvernement allait payer à chaque candidat un million de livres, un autre m'a dit sept cent cinquante mille. Bien sûr, ils vont dépenser un quart pour la campagne et garder le reste dans leur poche. Ils ne vont quand même pas rentrer de la fête sans friandises.

La meilleure que j'ai entendue, c'est un client qui me l'a racontée aujourd'hui. Elle nous a fait mourir de rire : un des candidats qui s'est présenté à la présidentielle pour prendre sa part a annoncé qu'il allait voter pour Moubarak ! Franchement, je ne le croyais pas mais il m'a juré que c'était vrai.

Il faut dire que les pièces d'Adel Imam sont devenues ridicules, il les fait juste pour les Arabes du Golfe. Les Egyptiens ont arrêté de les regarder. Et les derniers films de Hénéïdi sont nuls. Ils ont dû se dire qu'ils feraient la comédie de l'été, pour que les gens rient et arrêtent de faire la tronche. Vous avez vu les photos dans le journal aujourd'hui ?

— Oui.

— Vous n'avez pas rigolé ?

— Sincèrement, je n'en connaissais pas un seul. Rien que ça, c'était drôle.

— Moi, franchement, je n'aime pas Moubarak et je me disais que la personne qui se présenterait face à lui aurait ma voix. Mais, après avoir vu les photos, je

me suis dit que Moubarak n'était en fait pas si mal par rapport aux autres. Ce n'est pas que ce soit le meilleur, mais c'est le seul à qui on peut donner sa voix.

— Alors vous allez voter pour lui ?

— Non, moi je ne vote pas. Je parle pour les gens qui y vont.

27 Le chauffeur a mentionné un nom mais un ami avocat m'a conseillé de ne pas le citer, pour éviter des poursuites judiciaires. (N.d.A.)

Les histoires de taxis arnaqués sont très nombreuses. Je vais vous en raconter deux. J'ai appris la première alors que j'étais sur la route entre la Maison de la radio et de la télévision sur la corniche du Nil et Mounira. Le chemin le plus court passait par le quartier de Garden City mais le taxi essayait de prendre un autre chemin. Finalement, il a accepté à contrecœur de prendre mon itinéraire.

— Mais pourquoi ? Vous êtes allergique au quartier Garden City ? Vous soutenez l'équipe du Zamalek ? lui ai-je demandé.

— Pas du tout, je ne soutiens personne. Je m'en fous. Mais je n'aime pas passer par cette rue.

— Pourquoi ?

— Je me suis fait arnaquer ici le mois dernier.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Un homme avec beaucoup d'allure est monté dans mon taxi. Il avait l'air de très bonne famille et était très bien habillé. Il est monté à Zamalek et allait à Maadi. J'ai accepté de le prendre et nous sommes partis. Tout à coup il m'a dit : "Je suis désolé mais il faudrait qu'on passe par Garden City pour que j'achète des médicaments pour ma sœur et ensuite on pourra continuer jusqu'à Maadi." Je lui ai dit que ça ne posait pas de problème. On est arrivés dans Garden City et on s'est arrêtés devant la pharmacie. Il est descendu puis est revenu une minute plus tard. Il m'a dit qu'on allait devoir retourner à Zamalek ou aller vite à Maadi et revenir parce qu'il venait de s'apercevoir qu'il avait oublié son portefeuille. Je lui ai dit : "Pas de problème,

votre maison est à Maadi, n'est-ce pas ?” Il m’a assuré que oui. Je lui ai dit que je paierais le prix des médicaments et qu’il me rembourserait en arrivant chez lui à Maadi. Les médicaments coûtaient quarante-deux livres, donc je lui ai donné cinquante livres. Il a acheté les médicaments et est sorti avec un sac de la pharmacie. Mais, au bout de quelques mètres, il m’a fait m’arrêter devant un immeuble et m’a dit : “Je reviens dans une minute.”

Je l’ai attendu une demi-heure. Rien, je suis descendu le chercher. Rien. Je suis retourné à la pharmacie et j’ai décrit l’homme en question. Le pharmacien se le rappelait. Il lui avait acheté de l’aspirine pour cinquante piastres et avait insisté pour avoir un sac afin de se rappeler le nom de la pharmacie. Depuis cette histoire, je déteste passer par cette rue, elle me rappelle que je suis un âne.

La seconde histoire est très classique. Elle a dû arriver exactement de la même manière à de nombreux taxis naïfs. Le chauffeur qui me l’a racontée était expérimenté — il conduisait depuis 1966 — , mais n’avait pas l’habitude des arnaqueurs. Voici son résumé de la combine : un client réserve un taxi pour une demi-journée pour la somme de cent livres. Le taxi accepte, plutôt que de devoir tourner toute la journée... Il roule dans tous les quartiers du Caire et le client lui demande finalement de s’arrêter devant un immeuble et lui dit de l’attendre cinq minutes. Evidemment, le taxi découvre plus tard que l’immeuble avait une autre sortie.

Ce jour-là, pour la première fois depuis de longues

années, le taxi a pleuré d'avoir été aussi bête et d'avoir fait tant d'efforts pour rien. Puis il a perdu le reste de la journée à chercher un proche qui pourrait lui prêter la somme de la location du taxi, soit cinquante livres pour la journée : "Le propriétaire de la voiture avec laquelle je travaille... Ce n'est pas sa faute si je suis bête." Et il a ajouté : "Dans le monde d'aujourd'hui, les gens sont tels des poissons et se dévorent les uns les autres. Qu'ils soient petits ou gros, ce sont tous des requins."

Le besoin et la faim se sont installés et ont transformé l'être humain en poisson. Aujourd'hui, partout où je passe dans Le Caire, il me semble qu'une odeur infecte de poisson me remplit les narines. J'ai même l'impression ces derniers temps de voir des flaques et des caniveaux le long des rues avec des piranhas qui se préparent à m'attaquer à tout instant.

J'étais sur la place Safir à Héliopolis. Un taxi puis un autre sont passés devant moi, j'ai arrêté le troisième. A peine avais-je pris place sur le siège avant que le chauffeur m'a demandé pourquoi je n'avais pas pris un des taxis juste avant lui. Je lui ai répondu que je n'aimais pas beaucoup les voitures récentes comme les Suzuki ou les Hyundai parce que je les trouvais petites pour ma taille et que je préférais les voitures plus anciennes comme sa Fiat 1400, les Peugeot 504 ou les voitures du même type.

Le taxi m'a dit regretter les jours anciens, les jours où les taxis étaient encore une denrée rare, alors que maintenant il tournait des dizaines de fois avant de trouver un seul client :

— Tout ça depuis qu'ils ont décidé que toute voiture ancienne pouvait se transformer en taxi. A l'époque tout le monde a sauté sur l'occasion. Et cette profession est du coup devenue celle de tous les ratés, chômeurs chroniques. Ça a été catastrophique.

— Et cette histoire date de quand ?

— Du milieu des années quatre-vingt-dix. Tout à coup, ils ont ouvert les vannes. Franchement, je connais même des gens qui avaient des voitures bonnes pour la casse et les ont transformées en taxis. Et, pile en même temps, ils ont créé le ministère de l'Environnement, qui a commencé à dire que les anciennes voitures polluaient et rejetaient du goudron qui s'infiltrait dans les poumons. Ils ont envoyé des gens dans la rue pour mesurer la pollution causée par les pots d'échappement. Ils nous ont mené la vie dure

et finalement ils n'ont pas su quoi faire de nous.

Bref, certains tirent dans un sens tandis que les autres tirent encore plus fort dans l'autre, et pourtant ils font tous partie du même gouvernement. Comment font-ils ? Aucune idée.

De toute façon, il y a depuis des taxis à ne plus savoir qu'en faire dans les rues. Vous savez combien il y en a aujourd'hui au Caire ?

— Non, je n'en sais rien.

— Aujourd'hui, il y en a plus de quatre-vingt mille. C'est beaucoup trop, bien sûr. Vous pouvez me dire comment on peut travailler ? Moi, j'en ai aucune idée.

— Mais, franchement, cette décision de pouvoir transformer n'importe quelle voiture en taxi est bizarre !

— C'est un vieux truc... Et non, ce n'est pas bizarre du tout. Quand une décision comme ça tombe, qu'est-ce qui se passe ?

— Quoi ?

— Comme je vous le disais, de très nombreuses voitures se sont converties en taxis. Cette histoire a été un bon filon pour le gouvernement et de nombreuses personnes. Parce qu'il y avait énormément d'argent à se faire. Pour chaque voiture, il fallait payer le droit de la transformer en taxi, une licence et tout le reste. En plus, les nouveaux chauffeurs devaient aussi passer un permis professionnel pour conduire les taxis. Ça aussi, ça a représenté beaucoup d'argent. Et ensuite tous ces taxis ont dû acheter des compteurs.

— D'accord, et alors ?

— Un gros bonnet s'est mis à importer une très

grosse quantité de compteurs. Il s'est soudainement retrouvé à détenir le monopole des compteurs du pays et chaque nouveau taxi lui en a acheté un. Le compteur payé par mensualités coûtait plus de mille livres l'unité. Il a très bien mené son affaire et gagné énormément d'argent. Finalement, un décret avec une petite signature a permis à une personne de gagner des millions.

Quelques années plus tard, ils vous diront qu'il y a trop de taxis, qu'ils ne comprennent pas pourquoi, qu'il ne délivreront plus de licences et qu'il y a des taxis anciens en mauvais état, il conviendrait donc d'interdire toutes les voitures qui ont plus de vingt ans, et même, selon certains, dix ans seulement. Ils rêvent. Ils voudraient, par un simple décret, renvoyer des dizaines de milliers de personnes chez elles. Si la majorité des taxis du pays ont plus de dix ans... Et ils étaient où, ceux-là, quand ils ont autorisé à transformer les voitures en taxis ? Ce sont les mêmes personnes. Ils n'ont pas encore été changés.

Le pire, c'est que, depuis cette décision, on ne trouve plus de clients. Les gens n'ont plus de quoi prendre le taxi. Nos anciens clients prennent aujourd'hui le microbus. Et nous, on vit maintenant grâce aux Arabes du Golfe l'été. Et même eux, ils vont nous lâcher, à cause des Taxis de la capitale qui ont été créés pour eux. Franchement, le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour nous transformer nous aussi en mendiants ou en bandits. On a l'impression qu'ils déploient des trésors d'ingéniosité afin de détruire nos vies. Et attention, il y a beaucoup de taxis en Egypte,

on est environ deux cent cinquante mille. Mais ils ne savent pas qu'ils n'y arriveront pas parce que Dieu est là et nous donne notre pain quotidien. C'est lui le père nourricier, et lui seul.

\*

A cette étape du dialogue, le taxi commençait à être très agité. Il a mis une cassette et nous avons commencé à écouter des versets du Coran.

Il m'arrive souvent de prendre des taxis qui ne connaissent pas bien les rues, ni leurs noms. Mais ce taxi avait l'insigne honneur de ne connaître aucune rue, sauf la sienne bien sûr. Son ignorance totale du Caire m'a stupéfié. On aurait dit un aveugle qui marchait pour la première fois dans un palais gigantesque.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'es pas taxi ou quoi ?

— Non, monsieur, je ne suis pas du tout taxi.

— Alors qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis contrebandier.

— Contrebandier !

— Et alors ? C'était la dernière volonté de ma mère. Elle m'a dit : "Mon fils, la voie hors la loi est celle qui peut te nourrir dans ce pays." En plus, je ne fais pas de la contrebande de marchandises illégales, je ne nuis pas à mon pays, au contraire, je le sers. C'est un métier dont on peut être fier.

— Tu es en train de me balader ?

— Je vous jure que je suis contrebandier. Mais mon père est mort et je suis venu l'enterrer. C'est avec son taxi que je travaille, jusqu'à ce que je trouve ce que je ferai de ma vie.

— Et tu fais de la contrebande de quoi ?

— Je débute encore. Je travaille seulement depuis quelques années avec une moallem<sup>28</sup> à Salloum. En toute modestie, nous faisons du trafic de tabac d'Egypte vers la Libye. Nous achetons honnêtement en Egypte, et on vend, tout aussi honnêtement, en Libye. Je vous ai déjà dit que nous servions le pays.

On peut dire de moi que je suis un vrai patriote.

— Ça veut dire quoi, du tabac ? Tu veux dire des drogues ?

— Comment ça, des drogues ? A votre avis, quelqu'un qui serait dans le trafic de drogues pourrait se retrouver à travailler comme un chien dans un taxi et vous aurait raconté comme ça qu'il était contrebandier ! Vous me prenez vraiment pour un idiot ! Quand je dis du tabac, je veux dire des cigarettes, des paquets de cigarettes importées.

— Comment ça, qu'est-ce que vous faites ?

— C'est très simple. Il y a quelques moallema à Salloum qui font travailler sous leurs ordres des hommes expérimentés, et nous, nous sommes leurs apprentis. Notre travail consiste à acheter les passeports, pour 10 ou 12 livres si on est bon, ou au maximum pour 15.

— Ça veut dire quoi, acheter des passeports ?

— Chacun a le droit d'acheter six cartouches de cigarettes en duty-free, donc on se met d'accord avec une personne qui va en Libye et on achète avec son passeport les six cartouches auxquelles elle a droit. Les six valent à peu près 175 livres, plus les 10 livres du passeport, ça fait 185 livres. On achète chaque jour environ deux cents passeports et puis on passe les cigarettes en Libye. Les douanes de la ville libyenne de Messaed sont coulantes... Ils fouillent celui qui passe en voiture mais, si quelqu'un passe à pied, ils le laissent traverser sans souci. On met les cartouches dans des sacs en toile qu'on porte sur le dos. On passe en Libye et on les vend là-bas pour environ 42

ou 45 dinars. A l'époque, le dinar valait 4,75 livres. C'est-à-dire que, pour chaque passeport, on gagnait à peu près 20 livres, soit au total environ 4 000 livres par jour. Voilà mon travail, monsieur... L'Jn travail honorable.

— Mais je ne comprends pas, ces cigarettes ne sont pas vendues en Libye ?

— Ce sont des marques importées qu'on peut seulement acheter en duty-free. Les Libyens les aiment beaucoup. On ne va pas leur dire de ne plus les aimer ! Finalement, tout le monde en profite.

— Et vous faites seulement du trafic de cigarettes ?

— Non, de temps en temps, on passait aussi vite fait des magnétoscopes et des lecteurs de cassettes de la Libye vers l'Egypte. Mais les douanes de Salloum ne sont pas comme celles de Messaed... Ils sont sans pitié : s'ils voient un sac qui marche tout seul, ils l'arrêtent. Mais bon, on trouvait toujours un moyen de se débrouiller. Il faut dire que ça fait des années que je suis là-bas. Mon père a été taxi toute sa vie et il voulait que je travaille comme lui. Mais ma mère m'a dit : "Ton père nous a bloqués et nous a rendu la vie impossible. Va, mon fils, trouve un travail de notre temps, un travail qui te rapporte de l'argent. Tu ne vois pas comment vivent les gens autour de nous ? Pars, va en Libye, Dieu pourrait te rendre riche." Et, quand je suis allé en Libye, j'ai trouvé ce travail de contrebande de cigarettes. Je me suis dit que mes vœux avaient finalement été exaucés... J'envoyais à ma mère tout ce que j'épargnais. Grâce à Dieu, j'ai pu lui rendre la vie douce avant que Dieu la

rappelle. C'était une bonne mère, que Dieu ait pitié d'elle.

— Et tu as envie de t'établir au Caire et de travailler avec le taxi de ton père ?

— Non, monsieur. J'ai fait l'expérience et me suis rendu compte des conditions dans lesquelles mon père avait vécu toute sa vie. J'ai vu comment il est mort, le pauvre, sans même assez d'argent pour payer son linceul. Et la situation se dégrade. Moi, avec l'aide de Dieu, je ferai un travail honorable qui rapporte de l'argent. Pourquoi pas chef de gang ?

28 Littéralement, maîtresse. Femme du peuple à poigne, qui gère ses affaires. (N.d.T.)

Lieu : le Salon international du livre du Caire à Nasr City.

Date : 26 janvier 2005.

Heure : deux heures et quart de l'après-midi.

Température : moyenne.

L'événement : un programme de télévision sur la participation à la vie politique et des conversations enregistrées avec le public (ce n'est évidemment pas en direct, parce que le direct est dangereux pour la démocratie).

La méthode : pendant les dialogues, le présentateur donne des leçons de morale sur la participation politique au bon peuple. Si nécessaire, le présentateur doit gueuler ou gesticuler afin que tout se passe dans les limites autorisées.

Alors que je passais à côté des librairies d'Ez-bekia, un homme s'est approché de moi et s'est présenté : "Je suis producteur d'un programme de télévision et nous tournons ici." Il m'a demandé si le présentateur pouvait m'interviewer et m'a assuré que ma femme me respecterait davantage après m'avoir vu à la télévision, et que mes enfants pourraient raconter avec fierté à leurs amis à l'école l'histoire de leur père dans le petit écran.

Ils ont accroché le micro à ma chemise et le caméraman a placé la caméra devant moi. Derrière moi, des jeunes filles portant le niqab se sont regroupées, à côté du pavillon allemand. Elles riaient de l'apparence de l'équipe de télévision. Le présentateur a recoiffé les quelques cheveux qui lui

restaient au sommet du crâne et a lancé : “Allez, 1, 2, 3, on tourne.” Le présentateur m’a pris par surprise en me posant une question sur la carte d’électeur. Je lui ai raconté cette conversation que j’avais eue avec un taxi.

— Vous avez fait faire votre carte d’électeur ? ai-je demandé au taxi.

— Oh mon Dieu ! m’a-t-il répondu. Vous voulez que je me fasse une carte d’électeur ? Ils vont me surveiller et, si je ne leur donne pas ma voix, ils vont m’arrêter et m’envoyer à Tokar<sup>29</sup>.

— Qui va surveiller quoi ? Vous rigolez, non ? lui ai-je dit en riant.

— Je parle tout à fait sérieusement. C’est sûr à cent pour cent, si je me fais faire une carte d’électeur, ils vont me surveiller. Je serai enregistré chez eux. Ça serait l’horreur. C’est vous qui êtes naïf et qui ne comprenez rien à ce qui se passe.

Ensuite, j’ai raconté au présentateur comment j’avais essayé de convaincre le taxi que ce qu’il disait était de la folie pure et qu’il fallait éliminer cette défiance de l’Etat profondément ancrée dans notre conscience mais mes paroles n’ont eu aucun effet. Le chauffeur n’en a pas cru un mot. Par contre, il a commencé à me soupçonner. Je crois qu’à la fin de notre conversation, il était persuadé que j’étais des renseignements.

A la fin de l’interview avec le brillant présentateur, je lui ai expliqué que, selon le taxi, l’histoire de la participation politique en Egypte était une blague plus que grotesque.

J'espérais que mes enfants pourraient se vanter devant leurs amis, ou que le respect qu'éprouve ma femme à mon égard augmenterait dès qu'elle me verrait à la télévision, à l'intérieur du carré magique. Mais, apparemment, je ne parvenais pas à m'y caser.

29 Les fonctionnaires à problèmes étaient envoyés dans cette ville de l'Est du Soudan pour y travailler quand celui-ci faisait encore partie de l'Egypte. (N.d.A.)

J'ai découvert en montant dans la voiture qu'elle ressemblait plus à une bétailière qu'à un taxi. L'odeur était infecte, la poussière et la crasse omniprésentes. Puis, dès que le taxi a démarré, j'ai découvert avec surprise que chaque partie de la carrosserie avait une vie propre. Chaque morceau avait son propre grincement, dans un concerto exaspérant. J'ai regardé le taxi, il ne semblait pas vraiment en meilleur état que la voiture qu'il conduisait.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc que vous conduisez ? lui ai-je demandé.

— Qu'est-ce que j'y peux ? m'a-t-il répliqué. Le propriétaire ne veut pas la réparer. Et, de toute façon, je m'en fous s'il ne la répare pas... Il va continuer à la louer jusqu'à ce qu'elle tombe complètement en morceaux.

Il parlait en imitant le Limby<sup>30</sup>.

— Et puis, même si on me donnait un kiosque à cigarettes avec des roues, je l'utiliserais comme taxi. Moi, je conduis, c'est tout.

— Bon, vous prenez combien pour aller à Maadi ?

— Ce que vous paierez.

— Non, il faut qu'on se mette d'accord. Vous n'avez pas encore roulé cent mètres. Il est encore temps d'en discuter.

— On sera d'accord, monsieur.

— Mais imaginez si on ne tombait pas d'accord. On ne va pas s'engueuler là-bas, dans la rue. Vous prendrez combien ?

— Je ne veux pas sacrifier mon pain quotidien. Ce

pain vient de Dieu et vous êtes simplement un intermédiaire. Je ne vois pas pourquoi j'accepterais de rognier sur mon gagne-pain.

— Monsieur, c'est moi qui vais payer. Si vous ne voulez pas me dire combien va coûter la course, laissez-moi descendre.

— Imaginez que je vous dise de me payer telle somme et que vous ayez voulu me payer plus ? C'est mon pain quotidien, monsieur.

— Quand vous entrez dans une pharmacie et demandez le prix d'un médicament, le pharmacien vous demande six livres et quatre-vingts piastres ou est-ce qu'il vous laisse choisir le prix ? Vous êtes le seul à savoir combien doit coûter cette course.

— Vous ne savez pas combien ça coûterait ?

— Si, je sais.

— Bon alors, ça coûterait combien ?

— Quinze livres.

— OK, donnez-moi vingt livres.

— Laissez-moi descendre ! ai-je hurlé.

— D'accord, d'accord, quinze livres ça ira. Ça me va (le taxi rit à gorge déployée). Vous ne me croirez pas, je vous aurais dit dix livres alors que vous avez dit quinze. Si je vous avais écouté, j'aurais sacrifié un peu de mon pain quotidien. Je vous dis ça pour que vous compreniez que certaines choses sont évidentes et que le taxi ne doit jamais dire le prix. Il doit le laisser entre les mains de Dieu.

— Et si je vous avais dit cinq livres ?

— Non. c'est impossible. Excusez-moi, mais est-ce qu'un trajet jusqu'à Maadi coûte cinq livres ?

La voiture a poursuivi sa route, chaque partie du véhicule continuant à vibrer à son propre rythme, jouant ainsi la pire symphonie de l'histoire de l'humanité.

— Vous avez vu *Le Limby*, le film ?

— Non, je ne l'ai pas vu. Mais il paraît que c'est très bien.

A ce moment-là, j'ai compris qu'il n'imitait pas Mohamed Saad dans le film mais que c'était plutôt Mohamed Saad qui l'imitait.

<sup>30</sup> *Le Limby*, personnage principal dans la série de comédies populaires du même nom, est un abruti à l'élocution laborieuse. (N.d.T.)

— Tu sais, j'ai un grand rêve, m'a dit le taxi. Je vis pour le réaliser un jour. Celui qui n'a pas de rêve ne peut pas vivre. Il se sent amorphe tout le temps. Il n'arrive pas à sortir de son lit, il déprime, il a envie de mourir. Avec un rêve, on se démène avec autant d'énergie qu'un cheval de course ou une toupie, comme un feu ardent qui ne s'éteint jamais. Moi, je serai toujours comme ça, tout feu tout flamme, à tourner et à tourner pour collecter de l'argent pendant quatre ans.

Tu sais quel est mon rêve ? Je veux prendre mon taxi dans quatre ans et conduire jusqu'à l'Afrique du Sud pour assister à la Coupe du monde là-bas. Je mets de côté piastre après piastre pendant quatre ans et ensuite j'irai découvrir le continent africain de l'extrême Nord où on est maintenant jusqu'à sa pointe sud. Je traverserai tous les pays africains et je suivrai le Nil jusqu'à sa source, jusqu'au lac Victoria. Sur le chemin, je dormirai dans ma voiture, et dans le coffre je mettrai assez de nourriture pour deux mois. Des boîtes de conserve de fèves et de thon et plein plein de pain parce que j'adore le pain.

J'admirerai les forêts, les lions, les tigres, les singes, les éléphants et les gazelles. Je ferai la connaissance des gens du Soudan, et de tous les autres pays plus au sud. Je ne sais pas encore exactement par quels pays je vais passer. J'ai acheté un atlas à la librairie et j'ai déjà regardé un peu mais je n'ai pas encore choisi exactement mon itinéraire. Quand j'arriverai en Afrique du Sud, j'irai à la pointe du

continent, au bord de l'océan, et je contemplerai de loin l'Antarctique.

Bien sûr, j'assisterai aussi à tous les matchs. Je veux présenter une demande à la Fédération africaine de foot ici, à côté du club de l'Ahly à Zamalek, pour qu'ils me donnent des tickets. On est tous des Africains, c'est sûr qu'ils vont m'aider.

Moi, je conduis toute la journée. Tu sais, je suis au volant à peu près quinze heures par jour, je suis habitué. Je ne pense pas que j'aurai des problèmes à conduire jusqu'en Afrique du Sud. C'est mon rêve et je dois le réaliser.

Je n'ai pas osé lui dire qu'il n'y avait pas de route goudronnée qui reliait la ville d'Abou Sim-bel, la dernière ville du Sud de l'Égypte, avec le Soudan. Ni que la route qui monte de Toshka vers le Soudan était fermée. Ni qu'il n'y avait même pas de chemin de fer entre l'Égypte et le Soudan. Ni même que, s'il atteignait le Soudan, il lui serait interdit d'aller dans le Sud du pays à moins d'obtenir des autorisations des autorités à Khartoum, qu'il est impossible de se procurer. Je ne lui ai pas dit non plus qu'un taxi du Caire n'avait pas le droit de voyager.

J'ai oublié de lui dire que notre continent africain était divisé, dispersé, et restait entièrement colonisé. Et que la seule personne qui était encore capable d'y voyager n'était sûrement pas son fils l'Africain, mais plutôt le maître blanc qui a construit les portes de l'Afrique, qui ne s'ouvrent que devant lui. Nous sommes bien loin du temps où la porte de la caverne d'Ali Baba s'ouvrait à l'injonction "Sésame ouvre-toi !"

J'étais à la cité des professeurs de l'université à Saft al-Laban, qui se trouve juste derrière l'université du Caire, de l'autre côté de la voie ferrée. Ce lieu est considéré comme un exemple typique de la pagaille urbanistique en Egypte. Saft al-Laban est un village entouré de terrains agricoles. Du fait de l'extension sauvage du Caire, de hauts immeubles en parpaings, incarnation d'une architecture catastrophique, y ont été parachutés. Des inconnus ont atterri à leur tour dans ce pauvre village. Puis c'est cette cité des professeurs qui lui est tombée dessus depuis Vénus, entourée de hautes enceintes comme pour en interdire l'accès aux Terriens.

Après avoir contemplé l'urbanisme et les hommes de cette cité, j'ai pu mesurer l'étendue du désastre. L'endroit était, devenu un monstre informe dont il était impossible de déterminer l'identité. Au moment où je sortais de la cité (évidemment, le nom de cité ne vêt pas dire qu'il y ait plus que quelques immeubles collés les uns aux autres dans lesquels habitent les gens venant de Véntis) en direction de Saft al-Laban, une jolie femme est passée à côté de moi, vêtue d'une gallabieh paysanne, des boucles d'oreilles bon marché pendaient à ses oreilles et son nez, droit, semblait venir de la ville. Elle se dirigeait vers le marché le plus sale que j'aie vu de ma vie.

Et, derrière le marché, des hordes d'enfants sortant de l'école ont commencé à apparaître. D'abord un bataillon de filles de l'école primaire, toutes voilées, suivi par une escouade de garçons, tous habillés d'un

uniforme marron délavé. Ils m'ont cerné de toute part, comme si j'étais une âme errante désincarnée. Je me suis senti stressé alors que d'habitude la présence d'enfants me remplit de bonheur.

J'ai vu un taxi venir de la ville et j'ai couru dans sa direction, espérant qu'il m'extirpe de ce capharnaüm.

— Où allez-vous ? m'a-t-il lancé.

— N'importe où, mais sortez-moi de là, ai-je répondu.

— Je prends la direction de l'université ?

— Très bien.

La voiture n'a pas bougé comme je l'espérais. La route était encombrée par des dizaines de microbus qui roulent sans plaques, conduits par les diables de l'asphalte.

A ma droite, j'ai vu un garçon de cinq ans qui s'approchait d'une fille un peu plus âgée que lui. Elle lui a pris la main comme pour l'aider à traverser la me bondée. Il semblait avoir peur et un pan de son uniforme était déchiré. La fillette, elle, paraissait sûre d'arriver à traverser en toute sécurité au milieu des voitures avec cet enfant. Moi aussi, je me suis senti en sécurité et commençais à m'habituer au désordre.

— Vous ne trouvez pas que ces enfants sont mignons ? ai-je demandé.

— C'est vrai qu'ils sont mignons mais leurs familles sont folles.

— Pourquoi ?

— Elles sont folles parce qu'elles les emmènent à l'école.

— Elles devraient les emmener où alors ?

— Les enfants vont à l'école et n'y apprennent absolument rien. Leurs familles se tuent à la tâche pour leur payer des cours particuliers pendant plus de dix ans et, à la fin, elles auront tout perdu et les enfants ne trouveront aucun boulot... C'est de la bêtise pure, c'est tout.

Après, vous voyez ces enfants qui encombrant les rues tout le temps comme ça. Des enfants qui vont à l'école... Des enfants qui reviennent de l'école : de l'essence, de la pollution, de la saleté, et du bruit pour rien.

Personnellement, moi, avec quelques amis, on a enlevé nos enfants de l'école après le primaire... Et l'argent des cours particuliers, on l'épargne pour eux. Quand nos filles et nos garçons auront atteint vingt et un ans, on leur donnera leur argent, celui qu'on aurait dû donner aux professeurs pour leurs cours particuliers. A votre avis, monsieur, ce n'est pas plus utile pour ces enfants qu'ils commencent leur vie adulte avec un peu d'argent plutôt qu'avec des connaissances qui ne leur serviraient à rien ? Des connaissances qu'ils n'auraient jamais acquises d'ailleurs.

Moi, personnellement, je le dis aux gens autour de moi : "Ne laissez pas vos enfants à l'école ! Ne les laissez pas à l'école !" Je considère cela comme ma mission dans la vie.

— Mais moi, ma famille a dépensé tout ce qu'elle avait pour mon éducation et ne m'a pas laissé d'argent. Et, malgré tout, j'ai réussi à travailler et à vivre.

— Mais c'était autrefois. Ça, c'était dans les années 1960. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un seul slogan : "Le commerce est l'intelligence." Et, pour votre gouverne, "les neuf dixièmes du pain quotidien proviennent du commerce", comme le dit le dicton.

Nous laissons à nos enfants une petite somme pour qu'ils puissent se payer un petit magasin ou un kiosque, ou alors cela leur fera un apport pour acheter un taxi.

Aujourd'hui, ni la formation agricole, ni la formation professionnelle, ni même la formation commerciale ne servent à quelque chose. N'oubliez pas que ces pauvres enfants se font des illusions sur l'école. Ils sont persuadés de suivre une éducation de qualité alors qu'ils savent à peine lire.

La seule chose qu'ils apprennent à l'école, c'est l'hymne national. C'est bien joli, mais ça leur servira à quoi ?

Les djinns, les esprits, les anges et nos frères d'en dessous<sup>31</sup> existent. Ils vivent dans la conscience de chaque Egyptien, d'une manière ou d'une autre. Les histoires de djinns ne sont sûrement pas des affabulations, la preuve en est qu'ils sont présents dans notre religion, dans notre histoire, dans nos contes. Ils font partie intégrante de nous-mêmes, comme les fèves de nos felafel quotidiens.

Les djinns ne se mêlent cependant pas à nos vies tous les jours, ils se manifestent seulement dans des circonstances incompréhensibles pour nos pauvres esprits. Et, quand ils décident d'apparaître, la vie se transforme en cauchemar. Le taxi qui m'a emmené un jour à la mosquée de Sultan Hassan en avait fait les frais. Il m'a raconté son histoire après m'avoir demandé de prier pour lui :

— Pourquoi vous ne me croyez pas ? Vous croyez bien ce qu'ils disent dans les écoles, à la radio et à la télévision ! Il ne faut pas les croire, écoutez plutôt les gens simples. Les djinns existent, ils vivent avec nous. Et, pour mon malheur, il y en a qui habitent dans l'appartement où je vis depuis mon mariage. On en a eu la preuve cent fois. Nous avons essayé de les déloger, par tous les moyens, mais ça n'a servi à rien.

La seule solution serait de trouver un autre appartement. Mais pour ça il nous faudrait une grosse somme d'argent, au moins quatre mille livres. Et pour l'instant je n'ai que quatre livres en poche.

Il y a une semaine, ma femme m'a dit : "Ecoute-moi bien, si au début du mois prochain tu n'as toujours pas

trouvé de solution à l'enfer que nous vivons, je quitte cette maison hantée.”

Et moi, comment je suis censé trouver une solution ? Pourtant elle, cette salope, elle sait parfaitement qu'on ne peut pas partir.

— Comment tu t'es rendu compte que votre appartement était hanté ?

— Comment ça, comment on s'en est rendu compte ? C'est clair comme de l'eau de roche !

— Je ne comprends pas, tu ne peux pas m'en dire un peu plus ?

— Je vais vous dire... Tout d'abord, on se réveille un matin, et on découvre des dessins sur le mur, de la même couleur que la peinture mais bien visibles. Il y en avait plein, de plusieurs sortes, mais surtout des yeux, des petits et des grands. A la fin de la journée, les dessins avaient disparu.

Autre chose, la maison est remplie de geckos. Quoi qu'on fasse, on voit des geckos partout. De toutes les formes et avec des couleurs pas possibles, comme vous en avez jamais vu. Par exemple hier soir, j'en ai vu un grand, il était violet foncé. Vous avez déjà vu, vous, un gecko violet ? Et plein de choses comme ça !

Mais l'histoire la plus étrange est celle des femelles : il n'y en a pas une qui puisse vivre dans cette maison.

— Comment ça ?

— On élève des oiseaux. On a apporté deux mâles et deux femelles. Le matin suivant, les deux femelles s'étaient échappées de leur cage. Comment elles ont ouvert leur cage ? Comment elles se sont envolées ?

Allez savoir. Et, si la cage était ouverte, pourquoi les deux mâles ne se sont pas enfuis, eux aussi ? C'est incompréhensible. Et ça n'est pas arrivé qu'une seule fois...

On a appelé une femme qui s'y connaît en esprits. Dès qu'elle est entrée, elle a dit que l'appartement était hanté. On ne lui avait encore rien dit ! Cette cheikha a tout de suite senti que des djinns habitaient là. Le pire dans tout ça, c'est qu'elle a dit à ma femme qu'on n'avait toujours pas d'enfants à cause des djinns et qu'on n'en aurait pas tant qu'on habiterait là.

C'était il y a un mois et, depuis, ma femme ne veut plus que je l'approche. Elle me dit : "A quoi bon ?" Elle a juré qu'elle ne me laisserait pas la toucher tant qu'on n'aurait pas quitté cet appartement de merde.

— D'accord, mais la cheikha, elle ne vous a pas dit pourquoi il y a des djinns dans votre appartement ?

— Si. Selon elle, c'est leur lieu de résidence. Ils ne le quitteront jamais, quoi qu'on fasse. D'ailleurs, elle a refusé d'être payée ou même de boire un thé. Elle a conseillé à ma femme de se couper court les ongles parce que les esprits se cachent dessous. Ensuite, elle a chuchoté quelque chose à son oreille et nous a quittés. Ma femme est têtue comme une mule. Elle a toujours refusé de me confier leur secret.

— C'est vrai cette histoire ?

— Je vous raconte tout ça et vous ne me croyez pas ? Je vous dis qu'au réveil, on trouve de grands dessins sur le mur. Qui, d'après vous, les aurait dessinés ? Ma mère ? C'est sûr, les djinns existent. Ne laissez pas l'éducation vous abêtir. Rendez plutôt grâce à Dieu

que votre maison ne soit pas hantée.

Alors, je rends grâce à Dieu.

31 Selon la croyance populaire, chacun d'entre nous a un djinn à son image qui habite dans le monde souterrain. (N.d.T.)

Le vendredi, une heure avant la prière, les rues du Caire sont à peu près vides. Je me dirigeais donc tranquillement en direction de Medinat ar-Rehab pour rendre visite à un ami. Le taxi a décidé de prendre la route Salah Salem en passant par la place Abdine. Alors que nous nous engageons sur la place, un ballon a soudainement roulé devant le taxi et un jeune homme qui lui courait après a surgi. Il ne voyait que son ballon. Nous l'avons heurté. Le garçon a fait un vol plané d'au moins trois mètres puis il a continué à courir derrière son ballon, comme si rien ne s'était passé. J'ai demandé au taxi de s'arrêter pour que nous nous assurions que le garçon allait bien mais il a refusé et a continué rapidement sa route.

— Vous avez vu, il court comme un diable ! m'a-t-il dit.

— On aurait dû l'emmener à l'hôpital. Peut-être qu'il ne se rend pas encore compte de ce qu'il lui est arrivé.

— A votre avis, s'il lui était arrivé quelque chose, il aurait couru comme une gazelle ? Grâce à Dieu, c'était juste un petit choc. En plus, si on était allés à l'hôpital, on aurait eu droit à un interrogatoire interminable, on ne s'en serait jamais sortis. Ces gens sautent sur l'occasion pour faire semblant d'avoir du cœur. Le pire, c'est que ce sont eux qui nous pourrissent la vie. Pour eux, l'être humain ne vaut rien, même pas un sou. Vous n'avez pas suivi ce qui s'est passé avec le ferry As-Salam à Safaga ? Enormément de gens sont morts et le gouvernement était là à applaudir. Vous savez ce que vaut un être humain aux

yeux du gouvernement ?

— Non.

— L'être humain en Egypte vaut autant que la poussière dans un verre fendu. Le verre peut se casser facilement et la poussière s'envoler dans les airs... C'est impossible de l'attraper, et de toute façon ça ne servirait à rien parce que c'est juste un peu de poussière qui s'est envolée. L'être humain dans ce pays n'est qu'un peu de poussière qui vole, il n'a aucune valeur. Vous savez, les gens qui sont morts dans le ferry, pour beaucoup d'entre eux, les familles n'ont toujours pas réussi à obtenir un certificat de décès. Parce que leurs papiers ont coulé avec eux, les pauvres. Ce qui se passe dans ce pays n'est vraiment pas possible. C'est une pagaille indescriptible. Même l'argent qu'ils avaient promis de verser, beaucoup n'ont rien touché. Pour chaque personne tuée, ils avaient dit qu'ils paieraient soixante-six mille livres à la famille. En plus, ils ont reçu des donations de partout, du Golfe et d'hommes d'affaires. Ils ont bien dû recevoir cinquante mille livres par victime. Où est passé tout cet argent ? Personne ne le sait. Les familles, les pauvres, elles ont perdu leurs enfants, et même l'argent, elles n'arrivent pas à le toucher. Et, bien sûr, le propriétaire du ferry a fui le pays, comme d'habitude.

D'ailleurs, vous saviez que vingt-quatre membres de l'équipage ont disparu sans laisser la moindre trace ? Il paraît que le propriétaire du ferry les a fait s'enfuir pour éviter qu'ils ne révèlent les secrets qui pourraient l'envoyer en prison et pour que la compagnie d'assurances paie. Parce que, s'ils avouaient ce qui

s'est passé, l'assurance ne paierait rien du tout. C'est scandaleux tout ça. J'ai aussi entendu une rumeur mais... Dieu seul le sait. J'aime beaucoup dire "Dieu seul le sait" quand j'entends un bruit qui court et que je ne sais pas si c'est vrai ou pas.

— Qu'est-ce que vous avez entendu ?

— Qu'il y avait à bord du ferry cinq cents personnes de plus que sa capacité. Mais personne ne veut le dire et, bien sûr, ceux qui se sont enfuis, ils savent tout ça.

— Vous avez appris ça comment ?

— Il y a une personne de mon village d'origine qui a perdu son fils dans cet accident. Celui-ci travaillait comme ouvrier dans la construction en Arabie Saoudite. Le père est devenu fou à courir entre Safaga, ici ou ailleurs. Il m'a raconté ce qui est arrivé à Safaga. C'était chaotique et brutal. Des efforts pour rien : personne n'obtient justice dans ce pays. Cet homme n'a finalement rien touché et il maudit sans arrêt le gouvernement, le propriétaire du ferry et ce monde pourri.

Et puis regardez qui est mort dans ce ferry : les travailleurs acharnés qui vont en Arabie Saoudite se faire exploiter pour gagner péniblement leur vie. L'avion est trop cher pour eux, donc ils prennent le ferry pour économiser. C'étaient juste quelques pauvres ouvriers. Les catastrophes ne tombent plus que sur les pauvres gens. Elles les choisissent les uns après les autres. Le prochain tour est pour nous. Après tout ça, vous voulez me faire aller volontairement à l'hôpital ?

— Vous connaissez l'histoire du joueur d'Eletehad ? a lancé le taxi.

— ...

— Oui, l'Eletehad d'Alexandrie, il n'y en a pas d'autre. L'équipe partait pour un match de la Coupe d'Afrique et, à l'aéroport, ils ont découvert qu'un joueur avait un faux passeport. Ils l'ont arrêté et le reste de l'équipe est parti. Ça fait quarante ans que j'écoute les infos, et c'est la première fois que j'entends parler d'un joueur qui s'est fait faire un faux passeport. Se faire faire un faux visa, mettre un tampon... Mais là c'est un faux passeport ! C'est vraiment bizarre.

Il y a quelques jours, il y a aussi eu l'histoire du chanteur Tamer Hosni. Lui, il a truqué son certificat de service militaire pour se faire faire un passeport. Et juste après il y a eu le chanteur qui s'appelle Haitham qui s'est aussi fait faire un faux certificat pour pouvoir voyager. Ils leur ont vraiment fait des passeports avec les faux certificats. Mais le problème de Tamer est plus grave.

— Pourquoi ?

— Ils ont aussi découvert qu'il avait falsifié son diplôme d'université. Cet homme-là, ça se voit que c'est un filou. Le pire, c'est que c'est une grande star et que ses films font un carton. On n'aurait jamais entendu parler de Mohamed Faouzi ou d'Abdel Halim qui aurait un faux passeport. Et qui va les défendre ? C'est l'ancien président du club de Zamalek.

Il y a aussi la chanteuse Shirine. Elle a falsifié ses papiers d'identité. C'est écrit qu'elle est célibataire

alors qu'elle est divorcée. Et il y a encore beaucoup d'autres histoires comme ça...

Falsifier des papiers en Egypte est devenu aussi courant que de boire du thé. Et ce qu'on ne sait pas est plus grave. Un client m'a raconté que beaucoup d'actrices falsifient leur date de naissance pour avoir l'air encore jeunes quand elles se marient avec des Saoudiens ou d'autres Arabes du Golfe. Et là, falsifier son identité peut rapporter des riais tout de suite. C'est comme un adultère officiel, avec un contrat certifié.

Mais vous savez d'où vient ce problème ? Dès que quelqu'un a deux piastres en poche, il a l'impression qu'il peut tout se permettre avec son argent. La crainte de l'Etat disparaît. Parce qu'avec de l'argent, il peut mettre l'Etat à genoux, falsifier son passeport, faire changer les informations sur ses papiers ou n'importe où... Avec un peu d'argent, on peut récupérer un permis de conduire confisqué en une seconde et même se le faire livrer à domicile.

Tout est à vendre. Et, chaque fois qu'il y en a un qui se fait prendre, il fuit hors d'Egypte. Comment ? Avec de l'argent. Ce mois-ci, Mam-douh Ismaïl s'est enfui et Ehab Talaat aussi. Et il y en a d'autres... Même pas besoin de parler des mois passés.

Ensuite, ils vont enseigner aux enfants dans les écoles que les principes sont plus importants que l'argent. Ils font apprendre des poèmes sur les valeurs : l'argent va et vient alors que la morale est ce qu'il y a de plus important et représente la base essentielle de l'être humain. Des mots qui entrent dans une oreille et

ressortent par l'autre. Mais qu'est-ce que nos enfants voient autour d'eux ?

Ma fille est encore petite, elle a seize ans. De mon temps, cela aurait été l'âge de l'amour et des soupirs, et des moments assis à écouter Oum Kalsoum. Mais cette fille de chien me dit : "Quel amour ? Quelle merde ? Je veux me marier avec quelqu'un de riche. Que je l'aime ou pas, ça m'est égal. L'important, c'est qu'il soit riche." Et moi, je lui dis : "Il n'y a rien de plus beau que l'amour dans cette vie. C'est l'amour qui nous fait vivre, c'est l'air qu'on respire et c'est cet amour qui m'aide à supporter ta mère." Mais, pour elle, il n'y a rien de plus beau au monde que l'argent.

Quand je suis monté dans la voiture, j'ai été surpris de trouver un homme assis à l'avant, à côté du taxi, qui pleurait en silence. C'était un géant à la peau mate et à la moustache épaisse. Le silence régnait dans la voiture en ces dernières heures de la nuit. Le seul bruit que nous percevions était la respiration précipitée du géant en pleurs.

Voir un homme pleurer dans notre société est rare. Mais voir un géant de Haute-Egypte sangloter est digne du Livre des records. Le silence a un peu duré, puis le géant et le taxi ont repris leur dialogue. Je sentais comme une décharge électrique entre eux qui se propageait jusqu'à moi.

Le bruit des sanglots était haché et la voix du taxi abattue. Le dialogue entre eux n'était que sentiments. J'ai commencé à ramasser les bouts de l'histoire comme les morceaux d'un puzzle et l'image complète ne m'est apparue qu'après être rentré chez moi.

Le géant était taxi à Alexandrie, il était arrivé le jour même pour voir son frère, lui aussi taxi, et lui emprunter de l'argent. Mais celui-ci était aussi sur la paille.

Il avait subi trois opérations à la colonne vertébrale ces dernières années, après avoir longtemps travaillé comme chauffeur de taxi. La dernière avait eu lieu quatre mois plus tôt. Son docteur lui avait alors ordonné de ne plus conduire, sous peine d'endommager encore plus sa colonne.

Pendant les quatre derniers mois, avant même de sortir de l'hôpital et de commencer une longue

rééducation, il avait déjà vendu tout ce qui lui appartenait et avait emprunté de l'argent à toutes les personnes de son entourage.

Il décrivait les douleurs insupportables que lui infligeait son dos et comment son honneur l'empêchait de crier, en particulier devant sa femme et ses enfants. Il expliquait que, quand toutes ses sources de revenus s'étaient taries, sa femme avait été obligée de travailler comme servante chez une ancienne danseuse qui était plus avare que le père Grandet dans Eugénie Grandet d'Honoré de Balzac. Et ce, alors qu'il avait juré solennellement qu'il ne la laisserait pas travailler tant qu'il serait en vie. Il devait maintenant payer un chèque de mille livres, empruntées avant l'opération. Et, s'il ne remboursait pas la somme, les portes de la prison lui étaient grandes ouvertes.

Qui pourrait le sauver dans ce monde si ce n'était son frère ? Quant à celui-ci, il avait lui aussi subi la même opération longtemps auparavant. Mais lui au moins n'avait pas dû arrêter de travailler. Le problème était que les poules auraient des dents avant qu'il ne trouve les mille livres et que l'argent épargné afin de renouveler son permis professionnel avait déjà été englouti dans l'acompte versé pour son nouveau frigidaire.

En tout cas, même s'il vendait sa femme, il ne parviendrait pas à réunir cette somme.

Le dialogue entre les deux frères était calme. On sentait que l'amour et la faillite les unissaient. C'était tellement pathétique qu'on aurait pu les voir dans un film de Bollywood. Il ne manquait au spectateur que

j'étais que quelques chansons et danses indiennes pour compléter le tableau. On se serait cru dans un mélodrame avec Amitabh Bachchan.

Pendant toute leur conversation, on aurait dit qu'ils ne ressentait pas ma présence, comme si je n'étais pas là physiquement ou avais revêtu un costume me rendant invisible. Même au moment où je suis descendu et où j'ai payé la course, aucun des deux ne s'est retourné ni ne m'a adressé la parole.

Les deux frères semblaient en prière, chacun chuchotant à l'oreille de l'autre, leurs deux visages tournés vers le ciel dans l'espoir que la porte du paradis s'ouvrirait et que leurs supplications parviendraient à Dieu.

## LE PREMIER CANTIQUÉ

Le taxi : Je suis comme un poisson et la voiture est mon aquarium. L'aquarium est une petite prison dans laquelle le poisson va et vient. Il se cogne à la vitre d'un côté puis il se cogne à la vitre de l'autre côté.

Moi aussi, si j'étends un bras, je me cogne à la vitre de ce côté et, si je tends l'autre bras, je me cogne de l'autre côté. C'est vrai que je tourne toute la journée, mais je ne vois que l'intérieur du taxi. Mes frontières sont les vitres de la voiture. Une prison pour l'éternité dont la sortie est la tombe.

## LE DEUXIÈME CANTIQUÉ

Mon dos s'est figé en position assise. Je n'arrive pas à étendre mon corps et m'allonger la nuit. Ça me fait mal. La voiture est vieille et trouée de partout. L'été, la chaleur du moteur me monte aux jambes et à tout le corps. Je suis comme celui qui fait rôtir les brochettes devant le feu. La seule différence est qu'il respire la bonne odeur de viande grillée et que, moi, je respire celle de l'essence brûlée.

J'étais à Ataba et voulais aller rue des Pyramides. Je m'étais dit que j'allais prendre le métro jusqu'à Guizeh puis un taxi jusqu'aux Pyramides. On était en juillet, un jour de grosse chaleur.

J'avais tourné dans le marché de l'Ezbekia, de librairie en librairie, à la recherche d'un livre sur l'artisanat à l'époque de l'Egypte pharaonique, pour faire un cadeau à ma femme. Je n'avais rien trouvé et étais descendu prendre le métro. J'y avais vu une grande affiche sur laquelle était écrit : "Le métro, un cadeau de Moubarak à son peuple." Un cadeau vraiment gentil. Et moi qui étais venu au marché pour économiser deux piastres... Je me suis demandé combien Moubarak avait déboursé pour ce métro et dans quel marché de France il nous l'avait acheté.

C'est agaçant. D'un côté le gouvernement n'arrête pas de parler de démocratie et de la première élection présidentielle pluraliste, et de l'autre côté un inconnu dans le métro nous écrit que le président possède l'argent de l'Etat et qu'il le dépense en cadeau pour un groupe de personnes qui appartiennent à Sa Majesté et qu'on appelle "son peuple". Ces contradictions exaspèrent. Nous devons avaler des pilules d'idiotie pour supporter tout ce qu'ils nous disent.

Cette affiche m'a vraiment énervé. En plus, je venais d'en voir une la veille sur laquelle était écrit : "Oui, ô Shérif, ô Moubarak, oui ô Sayyed, ô Shérif, ô Mohamed, ô Hosni, ô Moubarak. O toi que Dieu et le Prophète Mohammad soutiennent. O les descendants de la lignée la plus pure. Tes ancêtres Ali ibn Abi

Taleb, Fatima et ton grand-père, notre seigneur Ai-Hussein... Nous étions en plein délire.”

Nous étions en plein délire.

Je suis sorti à la station Guizeh et j'ai pris un taxi. Sur toutes les affiches autour de nous on pouvait lire “Oui au référendum pour le changement de la Constitution” qui allait permettre le pluralisme et, en même temps, “Oui à Moubarak”. Les gens mélangent tout. Ils ne sont même pas capables de dire juste oui au référendum. Ils ont peur, les pauvres. Quelques minutes plus tard, j'ai vu une affiche sur la route qui disait : “Les foetus dans le ventre de leurs mères disent : «Oui à Moubarak.»”

— Vous pensez quoi de toutes ces affiches ? ai-je demandé au taxi.

— La meilleure que j'ai vue disait : “Oui à l'unanimité pour Mohamed Hosni Moubarak, le fils de Moubarak et le fils du fils de Moubarak”, a-t-il répondu.

— Et ce sera une monarchie républicaine au felafel... Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Moubarak n'a rien à voir avec ces affiches. Ce sont les gens qui les mettent. Moi, franchement, je trouve qu'on a rien à reprocher à Moubarak. Le type fait tout ce qui est en son pouvoir. Il est à la hauteur de son poste. Ensuite, qui accepterait de se porter candidat à la présidentielle avec des personnes ne valant pas deux sous ? Il a accepté pour le bien de la démocratie. Personne n'a jamais fait ça. Par exemple, est-ce que Sadate aurait accepté de faire ça ? Jamais. Et qui a eu l'idée de faire ça ? C'est encore lui, Hosni

Moubarak. Il est président de la République depuis presque vingt-cinq ans et, avant ça, il était vice-président. C'est un homme qui comprend parfaitement son travail : il a de l'expérience et assume ses responsabilités. Vous savez pourquoi cet homme est si remarquable ? Au départ, il était pilote. Et un pilote doit être intelligent, toujours à l'affût et très concentré. Un instant d'inattention et c'est la mort. Il n'y a pas de deuxième chance. C'est pour ça que Moubarak est impeccable : toujours concentré et sachant ce qu'il veut faire. Déjà, rien que ce qu'il a fait au Caire... Tous les ponts et les tunnels... C'est impressionnant. Vous saviez que, dans les années quatre-vingt, les rues étaient encore plus encombrées qu'aujourd'hui ? Et regardez combien il y a de voitures en plus maintenant. Il a fait un travail incroyable. Et, après tout ça, il accepte de se présenter avec n'importe qui à la présidentielle. Franchement, c'est un homme bien.

— Mais ça m'a énervé, cette affiche qui disait que le métro était un cadeau de sa part à son peuple.

— Et alors ? Le métro n'est pas une idée de Moubarak ? Et ça a beaucoup facilité la vie des gens. Vous saviez que plus d'un million de personnes prennent le métro chaque jour ? Je vous avais bien dit que Moubarak, il n'y en a pas deux comme lui ! Vous m'aviez dit où vous alliez ?

Le taxi m'a demandé :

— Vous êtes pressé ? Je dois passer prendre du gaz.

Je lui ai répondu que non mais je n'imaginai pas du tout la file interminable de voitures qu'il y aurait à la station de gaz. Il n'y avait aucune voiture privée, que des taxis, de toutes sortes. La queue s'étirait lentement comme un serpent à pois, noir et blanc, de la station jusqu'à la me, une cinquantaine de mètres plus loin.

— C'est quoi cette histoire de gaz ? lui ai-je demandé.

— Le gaz est beaucoup moins cher que l'essence, m'a-t-il répondu. Il coûte à peu près deux fois moins cher. Ça fait une bonne économie pour les taxis. On roule au moins cent cinquante kilomètres par jour et une 504 comme la mienne consomme beaucoup. Ça me fait une grosse différence.

— Mais on m'a dit que l'installation du système coûtait des milliers de livres.

— Non, on paie à crédit. Chaque fois que tu fais le plein, tu paies une petite somme en plus jusqu'à avoir tout remboursé. Moi, je l'ai acheté d'occasion à un autre taxi qui partait travailler aux Emirats. Ça m'a coûté neuf cents livres en liquide.

La queue n'avait toujours quasiment pas bougé et les chauffeurs de taxi s'étaient rassemblés à côté de la station. Ils avaient laissé leurs voitures et attendaient pour avancer que celles à l'intérieur de la station fassent le plein. Nous sommes descendus de

voiture, le taxi et moi, pour rejoindre le groupe. Ils riaient sans interruption. Un taxi racontait :

— A la suite de la saisie de plusieurs tonnes de Viagra au port dans un chargement de céramiques, vous entendrez cette publicité demain à la radio : “Céramique au Viagra, pour que les femmes fassent lécher le carrelage aux hommes.”

Le groupe a explosé de rire et un autre taxi a vite enchaîné :

— Voici les instructions d'utilisation du Viagra : avec une fille pour la première fois, aucun, avec ta copine, un demi-comprimé, avec ton amoureuse, un comprimé et, avec ta femme, six comprimés, dix bières, trois verres de whisky, deux joints de haschich, un peu d'herbe et que Dieu t'aide. Ça ne marche pas à tous les coups...

Les rires sont montés haut dans le ciel et un autre taxi a répondu rapidement, avant de se faire doubler :

— A l'annonce de la mort de son père, un homme de Haute-Egypte prend un comprimé de Viagra. Ses proches lui demandent : “Qu'est-ce que tu fais ? Tu es fou ?” Il répond : “Je traverse une période difficile, j'ai besoin que quelqu'un se tienne à mes côtés.”

Le taxi qui se tenait à côté de moi a éclaté de rire bruyamment. Le groupe l'a regardé et l'un d'eux a pris la parole et enchaîné sur une nouvelle blague :

— Un chauffeur de taxi qui en a marre de sa femme met une annonce : “A échanger : femme en bon état, intérieur d'origine, poitrine électrique, cuisses tubeless, 10 000 au compteur, levée depuis cinq ans.”

Le taxi qui riait est tombé par terre, un autre lui a

sauté dessus, lui a attrapé les cheveux et crié : “Calme-toi !” Puis les deux se sont relevés en rigolant. Quelques taxis sont retournés à leurs voitures pour avancer vers la station, puis un autre a continué la série de blagues :

— Vous savez quel est le meilleur cadeau à faire à sa femme ? Un ticket pour le ferry As-Salam. Et, entre un homme et une femme, vous savez comment ça se passe ? Avant le mariage, tu parles et elle écoute. Après le mariage, elle parle et tu écoutes. Après trois ans de mariage, tu parles, elle parle et tout le quartier vous entend hurler.

Les rires hystériques ont éclaté et un nouveau groupe de taxis nous a rejoints. Un d’eux a lancé :

— Vous connaissez la nouvelle qu’on entendra dans cent ans ? Hossam Hassan reçoit la Coupe d’Afrique du président Loäie Haitham Gamal Moubarak, et la santé de Sharon s’améliore.

Tout le monde a rigolé puis c’était à notre tour de faire le plein. Alors que nous étions en train de retourner au taxi, j’en ai entendu un qui disait : “Vous connaissez celle-là ? Elle est très égyptienne. Dans la forêt, un singe voit des tigres qui courent, et derrière eux un âne, qui court aussi. Il lui demande : «Pourquoi tu cours comme ça ?» L’âne répond : «Ils m’ont dit que les tigres allaient être arrêtés.» Le singe dit : «Et alors, pourquoi tu cours ?» L’âne répond : «Ça me prendrait un siècle avant de réussir à prouver que je ne suis pas un tigre.»”

J’ai ri de tout mon coeur et j’ai remercié le taxi de ce contretemps parce que cela faisait très longtemps que

je n'avais pas participé à un tel fou rire collectif.

J'ai décidé que, chaque fois que j'aurais un souci, j'irais à cette station et je partagerais avec les taxis leurs rires sonores et creux, qui sortent du ventre, hélas, mais pas du cœur...

— On va manger quoi alors ? a demandé le taxi. Vraiment, j'en ai aucune idée. La viande rouge est hors de prix et en plus elle a la fièvre aphteuse. Le poisson, n'en parlons pas. Avant, on pouvait se payer un poulet et cuisiner avec son bouillon. Moi, franchement, je ne sais plus quoi manger.

— Ils disent qu'il faut bien cuire le poulet sur le feu pour détruire le virus de la grippe aviaire.

— Moi, je n'ai qu'une seule vie. Qu'est-ce qui va être détruit ? Comment je peux en être sûr ? Vous n'imaginez pas ce qui est arrivé chez nous. C'est la catastrophe. J'habite à Sign Youssef, à Saqqara. On a été la première région touchée par la grippe aviaire en Egypte, avant que toute l'affaire éclate. On a beaucoup d'élevages de poulets. Des milliers de poulets sont morts. On a demandé de l'aide au gouvernement mais on dirait qu'il n'était pas encore préparé. Ils nous ont dit : "Nous ne pouvons rien faire. Brûlez-les." Et vous savez ce qui est arrivé ?

— Vous les avez brûlés ?

— Ces imbéciles évidemment, au lieu de brûler les poulets morts ou de les enterrer, ils les ont tous ramassés et jetés dans le canal. De la bêtise comme je n'en ai jamais vu, mais c'est vraiment ce qui s'est passé. Ils disaient : "Pourquoi les brûler et les enterrer ? On va pas se casser la tête."

Ensuite, on nous a dit que l'eau était polluée et que, si on en buvait, on mourrait de la grippe aviaire. Mais bon, vous savez bien qu'on vit dans un pays de mineurs et les gens ont la trouille, moi le premier.

Dans mon village, où que tu marches, ai tombes sur des plumes de poulet parce que, quand ils les ont jetés, le vent a dispersé les plumes. Et après on nous a dit que les plumes aussi étaient dangereuses. Mais, grâce à Dieu, personne n'a eu la grippe aviaire chez nous.

— Que Dieu nous garde.

— Vous savez ce que ressent quelqu'un de touché par la grippe aviaire ?

— Quoi ?

— Il va d'abord se sentir comme un poulet devant sa femme. Et, dans leur chambre, il aura l'impression d'avoir les ailes cassées, a-t-il répondu en riant. Le problème, c'est quand on se sent comme ça sans avoir la grippe aviaire. Sérieusement !

Bla bla bla bla bla bla... Le taxi s'est retourné, a planté son regard sur mon visage et m'a dit :

— Vous avez l'air d'un homme bien.

— Merci.

— Tout ce que je viens de vous dire n'était que des paroles en l'air. Mais je vais vous parler sincèrement pour que vous compreniez mon histoire. Si je pouvais vous tuer et voler ce que vous avez sur vous, je le ferais sur-le-champ. Et, si j'étais arrêté, ça ne changerait pas grand-chose : au moins, en prison, j'aurais de quoi manger.

Je ne savais pas quoi lui répondre.

— Je vous jure, je vis comme un mort. Non, le mort va mieux que moi. Je travaille deux vacations, et je me retrouve à la fin de chaque mois avec près de cent livres de dettes. Franchement, les chiens vivent mille fois mieux que moi.

Le taxi était jeune. Il devait avoir vingt-cinq ans, voire un peu moins. Il a poursuivi avec agitation :

— Vous savez, les jeunes qui se sont fait exploser à Hussein et à Tahrir, ils sont super. Ne croyez surtout pas que ce sont des terroristes. Ce sont juste des jeunes qui ont saisi ce qui arrive et qui sont réalistes. Ils ont compris que la mort était beaucoup mieux que cette putain de vie.

Je lui ai dit, en essayant de le calmer :

— Pas à ce point quand même !

— Pas à ce point... Ah ! Ah ! Ah ! Vous savez que, si le suicide n'était pas interdit, tous ceux que je connais se seraient tués depuis longtemps. Ces

jeunes ont bien fait. Ils voulaient faire d'une pierre deux coups ; ils se sont dit : On va se tuer et entrer au paradis. Le reste est sans importance. L'histoire du groupuscule islamiste, d'extrémistes et tout ça, ce ne sont que des mensonges.

Après s'être tu quelques instants, il m'a crié au visage :

— Ce sont des jeunes misérables. Les pauvres, ils ne savaient même pas comment fabriquer correctement une bombe. Il y avait juste quelques clous de la quincaillerie, pour deux ou trois livres. C'est quoi ce groupuscule de pacotille qui ne sait rien faire ?

— Si, ils savent faire. Ils détruisent l'économie égyptienne.

Le taxi m'a répondu, avec un regard de dégoût :

— Quelle économie, monsieur ? On est affaminés (il voulait dire affamés), on est sur la paille depuis longtemps, il reste plus rien. Dans ce pays, les gens ne font que se voler les uns les autres. C'est ça l'économie.

— Je descends là, à droite.

Le taxi m'a demandé, après avoir arrêté la voiture :

— Vous ne savez pas comment ils font ces petites bombettes à clous ? Entre nous, j'ai envie d'aller à la gare pour entrer tout de suite au paradis.

Je suis descendu précipitamment de la voiture et une vague chaude d'air pollué m'a frappé le visage.

— Vous n'avez pas envie de vous porter candidat après l'amendement de la Constitution et de devenir président de la République ? ai-je demandé au taxi. Vous devez déjà connaître la moitié des Egyptiens à force de tourner toute la journée.

Le taxi a rigolé, du rire fatigué de celui qui porte le poids des soucis de l'humanité et de ses soixante ans bien tassés à en juger par ses rides.

— Alors, vous voulez voter pour Hosni Moubarak, ai-je dit.

— Il ne m'aime pas, alors pourquoi je l'aimerais ? a-t-il répondu sérieusement.

— Pourquoi il ne vous aime pas ?

— Vous êtes millionnaire ? m'a-t-il demandé en me scrutant.

— Non, lui ai-je répondu, très étonné.

— Alors il ne vous aime pas non plus. Cet homme n'aime que ceux qui possèdent plus d'un million de livres.

— Ce n'est pas une histoire d'amour. Vous n'allez pas vous marier. Il faut voter pour la personne qui serait la plus utile pour le pays.

— Pour voter pour lui, il faut que je l'aime un minimum. Sans parler du fait que je n'ai jamais voté de ma vie. Je n'ai pas de carte électorale et je ne connais personne qui en ait une.

Vous y croyez ? Malgré mon âge, je n'ai jamais vu quelqu'un avec une carte électorale ! Et vous, vous en avez une ?

— Non.

— Il y a juste quelques maires et quelques directeurs qui rassemblent de force des paysans ou des employés pour les faire voter, pour gagner un peu plus d'argent. C'est un bon filon, c'est tout. Si vous voulez savoir, parmi le peu de personnes qui vont voter, aucune n'y va de plein gré, à part quelques millionnaires voleurs qui y vont pour le business.

— On dirait que vous avez une vision du monde un peu noire.

Le taxi a déclaré, énervé :

— Je vous jure qu'il n'y a pas un seul Egyptien sur les soixante-dix millions du pays qui vote de lui-même. Sachant qu'on ne compte pas ceux qui ont les millions.

— Donc j'imagine que le gouvernement ne vous plaît pas ?

— Il vous plaît à vous ?

— Franchement je trouve que M. Nazif est un homme intègre et on n'avait pas eu depuis longtemps un homme comme lui.

— Mais c'est un étranger.

— Comment ça ?

— Il est canadien et il est allé prêter serment là-bas, au Canada.

— Je ne connaissais pas cette histoire.

— Comment ça, vous n'étiez pas au courant ? Canadien je vous dis, il est canadien. Hosni Moubarak nous a choisi un chef de gouvernement canadien et après les élections, que Moubarak va évidemment gagner, il va nous choisir un Américain à la place du Canadien. Le prochain va s'appeler Johnny Walker.

J'ai demandé au taxi de m'amener à la Maison de la télévision à Maspero. Son visage s'est illuminé et il m'a demandé si j'étais employé là-bas. Je lui ai répondu que non mais cela ne l'a pas découragé :

— Mais vous connaissez sûrement quelqu'un qui y travaille, non ?

— Oui.

— Parce que j'ai absolument besoin de voir le grand animateur télé M. Moufid Faouzi. C'est très important.

— Ça a l'air vraiment très important.

— Ce n'est pas pour moi, c'est pour le pays. Il faut que je lui dise que, tous les matins, la moitié des gens que je prends veulent aller à l'Institut du cancer. C'est très bizarre. J'en dépose un à l'Institut, je fais une ou deux courses et je tombe sur un autre client qui y va ! On dirait que tout le pays a le cancer.

Je ne sais pas si c'est à cause de cette saleté de pollution qu'on respire dans la rue ou de la nourriture qui nous empoisonne ou plutôt des pesticides qu'ils répandent sur les cultures. Mais il faut que je dise à M. Moufid que, tous les jours, la moitié du peuple égyptien va à l'Institut du cancer. Lui, c'est sûr qu'il saura quoi faire. Il connaît sûrement le président et il lui parlera de ce grave problème. Et le président va sûrement trouver une solution à cette catastrophe.

— Moi, je vois bien que chaque personne qui a une voiture est un voleur, m'a dit le taxi. Franchement, je n'exagère pas. Je les regarde dans les yeux et perçoivent leur côté voleur.

Vous voyez la jeune fille sans défense qui se tient là ? Regardez ce que va faire la voiture qui est devant nous. Vous voyez ? Le type se range sur le côté et tente sa chance avec elle. Ça y est, il part la tête basse, la fille l'a rabroué. Je vous l'avais bien dit, dans ce pays chaque personne qui a une voiture est un voleur qui cherche à obtenir ce qui ne lui appartient pas.

Vous voyez les jeunes filles qui se tiennent là ? Elles sortent de l'institut de secrétariat qui est sur la droite. Et cette voiture ? Ouah, elle doit valoir plus de cinq cent mille livres. L'homme dedans regarde dans son rétro comme un sale voleur et attend que quelqu'un s'approche.

C'est répugnant, ça me dégoûte tout ça. Quand je roule, je vois les voitures qui ne cherchent qu'à voler quelque chose. Il y a même un homme très riche qui m'a dit un jour : "Les riches niquent les pauvres à chaque instant de leur vie." Quand quelqu'un va travailler chez un riche, ce dernier va le garder pendant trois semaines, le faire travailler comme un chien, pour ensuite le virer en lui disant qu'il n'est pas bien. Après, il en prend un autre et lui fait le même coup. Ils les niquent tous.

Le pire dans cette histoire de voleurs, c'est qu'ils essaient de draguer des filles de seize ou dix-sept

ans. Vous avez vu les filles de l'institut, elles sont toutes jeunes, les pauvres, de gentilles filles, jolies, qui essaient de décrocher un diplôme et de marcher sur la bonne voie et ceux-là sont comme des loups qui veulent dévorer de la chair fraîche. Alors que ces filles, ô mon Dieu ! elles sont encore si innocentes et ne comprennent pas à quel point ces voleurs en voiture sont malfaisants.

Regardez aussi cette voiture, elle est immatriculée aux douanes de Suez<sup>32</sup>. Vous avez vu comme elle est grande ? Elle est aussi longue qu'un autobus. Le type dedans attend aussi, posté, prêt à faire un sale coup dans nos mes.

Le taxi a continué comme ça, pendant tout le trajet, à me montrer les "voleurs de la route" comme il disait, et à analyser sans répit les raisons pour lesquelles chaque voiture s'était arrêtée sur le côté de la route. Etrangement, je n'ai pas prononcé un mot du trajet, depuis le moment où je suis monté dans son taxi jusqu'à ce que j'en descende. C'était un long monologue sur ces riches voleurs et j'ai eu peur de lui avouer que j'avais une voiture.

<sup>32</sup> Les véhicules étrangers doivent être munis d'une plaque d'immatriculation temporaire, qui est délivrée au port par lequel ils pénètrent sur le territoire, et, la plupart du temps, ce sont des ressortissants des pays du Golfe. (N.d.T.)

J'ai horriblement mal à la tête alors qu'avant, jusqu'à mes trente ans environ, je ne souffrais jamais de maux de tête et m'en vantais même sans cesse autour de moi. Cette période est révolue. Je suis là, debout dans la aie Mohamed-Farid dans le centre-ville, avec un mal de tête atroce.

Un taxi s'est approché et il a ralenti sans s'arrêter, j'ai donc été obligé de crier : "Agouza ! Agouza !" Alors Son Excellence s'est arrêtée, trente mètres plus loin. Cette situation, comme beaucoup d'autres, est incompréhensible pour les gens du petit peuple comme moi. J'ai couru le rattraper avant qu'il ne change d'avis et ne m'abandonne. Et j'ai marché par inadvertance dans une flaque d'eaux usées qui s'écoulait sous les voitures garées au bord de la route.

Bref, je suis finalement monté dans le taxi, mais pour mon plus grand malheur. Je suis tombé sur un jeune chauffeur qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Il avait mis le son de la radiocassette au-delà de tous les standards internationaux du supportable pour le mal de tête que j'endurais. Je lui ai demandé, extrêmement poliment, de baisser le volume mais il s'est brusquement énervé et a crié :

— Et, si ça avait été le Coran, tu aurais pu me dire de baisser le son ?

Je n'ai d'abord pas compris le rapport entre ma requête et ce qu'il me disait, puis je me suis rendu compte qu'il écoutait le prêche d'un prêtre. A ce moment-là, j'ai remarqué qu'il avait de nombreuses photos du pape Cyrille d'Alexandrie et du pape

Chenouda qui pendaient de tous les côtés, comme pour signifier à tous qu'il était chrétien. Son attitude m'a surpris, elle était très différente de celle de la plupart des chrétiens en Egypte. De plus, d'après ce que je connaissais de mes amis chrétiens, ils ne se vantaient pas de suivre les préceptes religieux. Je n'en avais jamais rencontré un qui m'aurait dit : "Je vais à l'église aujourd'hui", au contraire de mes amis musulmans qui ne se lassaient pas de clamer leur observance de la prière et du jeûne. "Tu as fait la prière de l'après-midi ? Moi, je n'ai pas eu le temps" ou : "Franchement, je suis fatigué, c'est que je jeûne ce lundi [tout comme cela aurait pu être le jeudi]." Je n'ai jamais compris pourquoi. Cela vient-il de la nature de chaque religion ? Ou est-ce parce que les chrétiens sont une minorité en Egypte ? Et maintenant je ne suis pas en mesure de comprendre parce que la douleur m'a enserré la tête comme un voyou empoigne la chemise du type qu'il frappe.

J'ai pensé abandonner le dialogue mais j'ai décidé de répondre :

— Oui, je t'aurais dit de baisser le son. Pour ta gouverne, chaque fois que je monte dans un taxi, qu'il y a le Coran et que le taxi bavarde avec moi, je l'arrête avec cette citation du Coran : "Quand on récite le Coran, prêtez-lui l'oreille attentivement et observez le silence, afin que vous obteniez la miséricorde<sup>33</sup>" et je lui demande de couper le son.

— Je ne baisserai pas le son et descends si ça ne te plaît pas, a-t-il vociféré, encore plus énervé, comme s'il n'avait pas entendu ce que je venais de dire.

— Et puis d'abord comment tu sais que je suis musulman ? C'est écrit sur mon front ? lui ai-je rétorqué en faisant semblant d'être énervé. Je ne pourrais pas être un chrétien qui a mal à la tête ? Ou non, c'est comme ça, il faut que je porte une croix autour du cou ou que j'aie une zebiba<sup>34</sup> qui éclaire mon front pour que monsieur puisse classer ses clients.

— Monsieur, c'est mon taxi et je ne baisserai pas le son. Je veux écouter... Tu descends ou je t'amène ?

Je me suis tu et il a continué sa route. Je pensais lui parler du principe de ne pas abuser de son droit parce que la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres. Mais je me suis dit que ce que je pensais n'était que des broutilles sans aucun sens dans les rues égyptiennes où les cris nous assaillent, les micros nous cernent et personne ne s'en plaint.

La première face de la cassette s'est terminée et le taxi s'est empressé de la retourner. Le silence nous a bercés quelques instants alors que la voiture était immobilisée à un feu rouge devant la Haute Cour de justice. Pendant ce court moment, j'ai remarqué que les muscles de son visage commençaient à se relâcher. J'étais assis à l'arrière et j'ai commencé à l'examiner. Il était en fait plus jeune que ce que j'avais d'abord cru. Il devait avoir une vingtaine d'années et ses cheveux semblaient ne pas avoir connu de peigne depuis longtemps. D'après sa façon de parler, j'ai compris qu'il n'avait pas reçu une longue instruction. Il avait probablement arrêté les études après l'école primaire.

J'ai sorti un morceau de chocolat et lui en ai proposé, en espérant faire retomber un peu la tension. Il a refusé et je lui ai dit :

— Ce n'est pas mieux qu'une cigarette ? Vas-y, prends ! Prends !

Il l'a finalement accepté à contrecœur et je lui ai demandé :

— Mais qu'est-ce que tu as ? Pourquoi tu es énervé comme ça ?

— Pourquoi tu me prends pour un nerveux ?

— Dis-moi juste ce que tu as.

Nous nous étions approchés du pont du Six-October. Beaucoup de gens attendaient et se poussaient pour crier leur destination dans l'espoir que quelqu'un s'arrête et les prenne. Il a éteint sa cassette pour entendre les appels : "Imbaba... Warraq... Boulaq ed-Dakrour..." Il ne s'est pas arrêté et a continué sur le pont, qui était très encombré. Après un long moment de silence, il a soupiré en disant :

— Mon frère vient de m'appeler — c'est le seul qui a réussi dans la famille. Mon frère, c'est un génie, monsieur. Il est assistant à la faculté de lettres, au département de sociologie.

— C'est bien !

— Aujourd'hui, le professeur qui dirige sa thèse a encore une fois repoussé la date de sa soutenance. Ça fait plusieurs années que ce connard le balade comme ça. Franchement, ils le persécutent parce qu'il est chrétien. A la fac de lettres, un clan contre les chrétiens s'est formé.

Toute objection aurait fait exploser sa colère. En

plus, ce qu'il disait pouvait être totalement vrai. J'ai été témoin et j'ai entendu parler de situations semblables. Je ne savais pas du tout quoi dire, alors je me suis tu, comme se taisent tous les silencieux de la société autour de moi.

33 Le Coran (VII, 204). (N.d.T.)

34 Un calot de peau plus foncée dû aux prosternations quotidiennes pendant les prières (Aymon Kreil, La Piété et la Foi). (N.d.T.)

— Ça fait quatre mois que je pense à ce jour. A chaque instant, je me dis : “Il reste cinquante jours, il reste quarante-cinq jours...” C’est un horrible cauchemar qui me poursuit. C’est comme une malédiction. Je n’ai pas d’espoir d’en sortir. Il faut renouveler son permis de conduire professionnel tous les trois ans. Chaque fois, on efface vite de sa mémoire ce qu’on a vécu pendant ces quelques jours, puis les trois années passent en un clin d’oeil et on se retrouve à nouveau sans savoir quoi faire.

Bref, je vais vous raconter, cher monsieur, la torture que j’ai subie. J’ai le temps de terminer mon histoire avant qu’on arrive à Shubra, et ça nous divertira.

Je suis allé à la direction de la Circulation du Caire à Medinat as-Salam. Moi, j’habite à Dar as-Salam. Les deux noms signifient “la paix” mais, pour aller de l’un à l’autre, je dois prendre trois moyens de transport différents donc faire trois guerres. Ça me prend au moins deux heures. Je suis arrivé à la Circulation et ils m’ont dit quels documents étaient nécessaires : un extrait de casier judiciaire, l’attestation de la Sécurité sociale, une attestation du syndicat, le récépissé de paiement du syndicat et un certificat médical.

Evidemment, ça allait prendre trois heures pour aller de la Circulation, tout au nord, jusqu’à la branche de la Sécurité sociale de Bassatine, qui est à Maadi, tout au sud. Je serais arrivé après la fermeture.

J’y suis donc allé le lendemain et me suis adressé au fonctionnaire chargé des attestations. Il a calculé combien je devais payer et m’a dit : “Va payer et

reviens me voir.” Je suis allé à la caisse ; je ne vous dis pas la queue. J’ai payé à peu près quatre cent vingt-quatre livres pour les trois ans et je suis revenu le voir. Il m’a fait le récépissé et m’a dit de monter pour le faire signer et tamponner et de revenir ensuite le voir. Je suis monté et j’ai demandé à la fonctionnaire : “S’il vous plaît, j’ai besoin d’une signature et d’un tampon.” Elle m’a dit d’aller voir Mme Truc et Mme Truc m’a dit d’aller voir Mme Machin. J’ai fait le tour complet et finalement une fonctionnaire a signé mon récépissé et m’a dit d’aller voir la présidente dans l’autre partie du bâtiment pour le tampon.

Je suis entré dans le bureau de la présidente mais elle était aux toilettes. J’ai attendu qu’elle revienne... En vain. Je me demandais si elle était en train d’accoucher...

Bref, elle est revenue au bout d’une heure et a tamponné mon récépissé. C’était réglé. Je suis redescendu voir le premier fonctionnaire et l’ai attendu une demi-heure. Il a regardé la feuille et m’a dit : “Ça va, vous pouvez y aller.” Bon, il aurait pu me le dire plus tôt, je serais parti sans l’attendre.

Bien sûr, ce n’était pas possible d’aller le jour même au syndicat parce qu’il se trouve de l’autre côté de la ville, à Abdou Pacha, dans le quartier d’Abbassiyya, et que, pour aller de Maadi à Abbassiyya, c’est toute une aventure.

Je suis allé le lendemain au syndicat à Abdou Pacha. Salam Aleykoun... Aleykoun as-Salam... J’ai donné mes anciennes cartes au fonctionnaire qui m’a réclamé cent cinq livres. Je lui ai demandé : “Pourquoi

cent cinq livres ?” Il m’a répondu : “Ça a augmenté. Vous n’êtes pas au courant ?” Je lui ai répondu : “Non, je vous jure, personne ne m’a rien dit. En général, ils me cachent ces choses-là parce que je suis cardiaque.” Il m’a dit : “De toute façon, c’est affiché au mur, là, devant vous. Allez voir.” Je lui ai dit : “D’accord” et suis allé voir la feuille accrochée sur laquelle était noté quatre-vingt-trois livres. Je suis retourné le voir et lui ai dit : “Monsieur, il faut payer quatre-vingt-trois livres, pourquoi vous dites que c’est cent cinq livres ?” Il m’a répondu : “C’est l’effet rétroactif du nouveau tarif : il faut payer les trois années passées, en comptant l’augmentation.” Je lui ai demandé : “Vous parlez des trois années que j’ai déjà payées il y a trois ans ?”

Il a hoché la tête et je lui ai demandé : “Ça existe, cet effet rétroactif? Une nouvelle loi doit s’appliquer à partir de la date de sa création.” Il a agité la main d’un geste semblant dire “c’est pas mon problème” : “Le système est comme ça... Vous allez payer ou pas ?” “Bien sûr que je vais payer. J’ai pas le choix.” Et j’ai payé. Mais je n’ai pas pu me retenir de demander : “Je peux poser une question franchement ?” “Je vous en prie.” “Ça nous sert à quoi de payer cet argent ?” “A rien du tout”, m’a-t-il répondu. Ce à quoi j’ai rétorqué : “Tout simplement, vous le dites comme ça. Merci, que Dieu vous garde.”

Mais voici ce qui est intéressant dans l’histoire : j’ai vu un autre type en train de payer le syndicat. Il demandait des détails sur tout, ils lui ont dit que c’était pour la caisse de solidarité. Il leur a dit : “Je veux juste

payer le syndicat, je n'ai besoin de personne pour mon enterrement. Ce n'est pas votre affaire, je ne veux pas payer la caisse de solidarité." Je suis parti alors que la dispute dégénérait et je ne sais pas ce qui est arrivé à cet homme.

Vous dormez ? Bon... Vous avez l'air d'être toujours éveillé. Je continue mon histoire.

Le lendemain, je suis allé chercher un extrait de mon casier judiciaire au commissariat de Bas-satine. Et là ça a été le cauchemar. Je vais vous raconter pourquoi.

Après que j'ai attendu longtemps dans la file d'attente, un policier m'a demandé le timbre de la police. Je suis entré pour l'acheter et ils m'ont dit : "Non, allez au poste de Maadi ou à celui d'Al-Khalifa." "Pourquoi ? Les timbres sont plus jolis là-bas ?" ai-je demandé. "Non, petit malin, là-bas ils vendent des timbres, pas ici", m'a-t-il répondu. "Comment ça ? Ce n'est pas un poste ici ? Il n'y a pas de timbres ? Vous voulez me faire aller jusqu'à Maadi ?" Il a lancé : "S'il vous plaît, ne nous bloquez pas. Ecartez-vous. Au suivant."

J'ai donc dû prendre un taxi aller-retour pour le poste de Maadi et j'ai payé douze livres de trajet pour acheter un timbre à trois livres. Ensuite, je suis retourné faire la queue, depuis le début. C'était vraiment de la torture.

Bref, ça c'était le jeudi. On m'a dit de revenir le samedi pour récupérer mon extrait de casier judiciaire.

J'y suis allé tôt le samedi pour pouvoir récupérer l'extrait rapidement. Bien sûr, je rêvais. J'ai attendu

dehors que ces pachas prennent leur petit-déjeuner. Ensuite, le papier n'était pas encore prêt... Finalement, j'ai réussi à récupérer le document mais je n'ai pas réussi à aller le jour même à la direction de la Circulation. La situation devenait très critique... Le propriétaire du taxi risquait de trouver un autre chauffeur que moi.

Le lendemain, je suis allé de Dar as-Salam à la Circulation à Medinat as-Salam. Après tout ça, je suis arrivé armé de tous mes papiers dans la poche. Ils m'ont lancé : "La commission médicale." Je suis allé au bâtiment de la commission médicale. Devant, il y avait des gens qui vendaient des certificats médicaux. "Qui a besoin d'un certificat ? Qui a besoin d'un certificat ?" Des trafiquants, quoi !

J'ai pris une feuille à un type et lui ai demandé combien ça coûtait. Il m'a réclamé deux livres. A ce moment-là, un homme a traversé la rue et m'a dit qu'on pouvait avoir ce papier directement en haut, gratuitement. Les trafiquants se sont disputés avec l'homme qui me l'avait dit. Le type qui m'avait vendu le papier est ensuite venu me voir pour sauver les apparences : "Si mon certificat est refusé, rends-le-moi et je te rendrai ton argent."

Je suis monté au guichet et le fonctionnaire a arraché du dossier le certificat que je venais d'acheter deux livres. Je lui ai demandé le papier et suis descendu voir l'homme qui les vend et lui ai demandé : "Tu tiens ta parole ?" Il a accepté de me rendre mes deux livres.

Bref, j'ai pris rendez-vous avec la commission

médicale. J'ai demandé un rendez-vous samedi mais ils m'ont dit de venir le mardi. Je me suis dit que j'allais profiter de l'occasion pour aller le jour même chercher le certificat des amendes, parce qu'ils allaient me le demander à tous les coups. Et là, je suis tombé sur tous les fainéants de la ville. "A votre service, bey, on vous fait faire un certificat d'amendes ?" J'ai demandé à un type combien ça allait me coûter. Il ma répondu : "Dix livres. Cinq livres pour acheter le certificat à l'intérieur et cinq livres pour notre gagne-pain." Je lui ai demandé : "Ça veut dire quoi, votre gagne-pain ?" Il a dit : "Le pain quotidien de Dieu, parce que c'est le pain quotidien que nous méritons par nos efforts." J'ai répliqué : "Bon, s'il te plaît, si tu me trouves un gagne-pain, préviens-moi parce qu'on en a tous besoin." "Alors tu attendras dans la queue et tu vas souffrir. Et tu n'arriveras pas à t'en sortir avec les gens à l'intérieur", m'a-t-il rétorqué. "Moi, je n'ai rien à faire après. De toute façon, ma journée est foutue. J'attends le rendez-vous avec la commission."

Je l'ai laissé et ai attendu dans la queue. Evidemment, ils m'ont fait attendre des siècles. J'ai acheté la feuille à cinq livres et l'ai présentée à la Circulation. Ils m'ont aussi racketté de cinq livres, même si je n'avais pas eu d'amendes. Mais ils doivent toujours prendre de l'argent, qu'ils l'appellent aide d'hiver ou d'été ou de n'importe quoi d'autre. Ensuite, j'ai attendu environ deux heures et, bien sûr, il n'y avait pas de parasol ou quoi que ce soit pour s'abriter du soleil. On a littéralement cuit. Ensuite, ils nous ont appelés au micro, j'ai pris la feuille et je suis parti. Ça

a été une journée épuisante.

Monsieur, vous vous êtes endormi ? Réveillez-vous, je parle juste un peu. Vous imaginez si vous aviez été avec moi ce qu'il vous serait arrivé ? Bon, je continue parce que ça se voit que ça vous plaît de dormir au son de ma voix.

J'ai attendu le mardi, je ne vous dis pas la foule. J'ai attendu dans une queue sans fin, parmi de nombreuses autres. Un homme se tenait là et n'arrêtait pas de crier : "Chacun se prépare et passe nous dire bonjour." Bien sûr, ce "bonjour" veut dire que chacun doit lui payer ce qu'il peut. Je lui ai donné une livre. Je suis finalement entré et j'ai apposé mes empreintes digitales. Ils nous ont fait entrer chez le docteur pour tester nos réflexes et nous faire passer un examen de la vue. Là, 0 est arrivé quelque chose de très bizarre. L'homme qui se trouvait juste avant moi renouvelait son permis qui était périmé depuis à peu près six ans. Il n'arrêtait pas de leur répéter : "J'ai besoin de faire le test avec mes lunettes" mais la médecin a refusé et lui a dit : "Non, demande d'abord à la direction de la Circulation. Ça fait six ans que tu n'as pas renouvelé ton permis et, sur la photo, tu ne portes pas de lunettes." L'homme a dit : "D'accord mais comment je peux m'en sortir ? Je vais vivre comment ?" Bref, elle lui a demandé de faire le test sans ses lunettes. Il leur a dit : "Je ne verrai rien." Elle a rétorqué : "Tu dois d'abord voir avec la Circulation." L'homme est sorti en hurlant. Je suis entré après lui en tremblant, avec un nœud au ventre et tenant mes lunettes à la main. Je venais de les faire faire il y a

moins d'une semaine, exprès pour le test. J'ai dit au médecin : "Sur ma photo, je ne porte pas de lunettes." Elle m'a répondu : "Pas de problème, monsieur, je vous en prie, mettez tranquillement vos lunettes." Et elle a poursuivi en haussant la voix : "Vous voyez, nous ne sommes pas de mauvais bougres. Cet homme est âgé et son permis n'est pas expiré, il le renouvelle selon les règles, il va faire le test avec ses lunettes." Bien sûr, j'étais exactement dans le même cas que l'homme avant moi, mais bon, c'est comme ça. Bref, j'ai fait le test avec mes lunettes et tout s'est bien passé. Avec toute cette histoire, j'ai passé trois bonnes heures étouffé par la foule.

Ils m'ont dit d'aller à la Circulation deux jours plus tard.

J'y suis allé le jeudi, un soleil ardent tapait. Je me suis dit : Très bien, mon crâne chauve va griller. J'ai fait toute la queue puis la femme m'a dit d'aller payer à la caisse les frais de la photo par ordinateur. L'ordinateur était en panne mais on a quand même payé. Je suis retourné faire toute la queue et, quand je suis arrivé devant la femme, elle m'a dit qu'ils avaient besoin de timbres fiscaux. J'ai quitté la queue et suis allé prendre les timbres fiscaux. Je suis revenu une troisième fois, faire toute la queue et tout ça sans rien pour me protéger du soleil. Vous auriez pu faire cuire des œufs sur mon crâne... Bref, j'ai présenté la feuille à l'employée, elle a jeté un coup d'œil et m'a dit : "C'est bon, monsieur, parfait. Attendez jusqu'à ce qu'on vous appelle pour le permis. Mais l'ordinateur est cassé, vous allez donc juste avoir un permis

provisoire.” Je lui ai dit : “Madame, donnez-moi ce que vous voulez s’il vous plaît, écrivez-moi le permis sur n’importe quelle feuille, pourvu que le papier soit valable dans la aie, si quelqu’un veut que je le lui montre.” Je l’ai quittée et ai attendu à peu près deux heures que quelqu’un m’appelle. En vain. Il était presque deux heures de l’après-midi et les employés allaient partir. On n’était plus que deux à être encore là, que personne n’avait encore appelés. L’autre s’appelait Nader. Un taxi grassouillet sympathique. On est allés demander au guichet et, surprise, nos dossiers étaient introuvables.

Nader a caché de l’argent dans son poing fermé et a glissé un bakchich à la fonctionnaire en disant : “Faites un autre dossier... Faites ce que vous pouvez !” Elle a mis l’argent dans son sac, elle a fait deux dossiers et a dit : “Voici un permis valable trois mois. Si nous ne retrouvons pas vos dossiers, il va falloir nous rapporter des photocopies de vos actes de naissance et vos diplômes et tout le reste.” J’ai saisi le permis de trois mois et j’ai récité la sourate de l’Eléphant<sup>35</sup>.

J’ai soupiré de soulagement. Je n’y croyais pas. Et dans mon sommeil je marmonne : “Ils vont trouver le dossier ? L’ordinateur va être réparé ? Je vais avoir un nouveau permis ?” C’est un cauchemar sans fin.

Vous avez une idée de pourquoi ils nous font tout ça ?

<sup>35</sup> On dit qu’on récite la sourate de l’Eléphant pour exprimer

son soulagement. (N.d.T.)

C'était le ramadan, un peu avant l'heure de la rupture du jeûne. Je portais un grand tableau. Le coup de canon allait retentir dix minutes plus tard. C'est difficile de trouver un taxi à ce moment-là. J'attendais donc qu'il y en ait un qui apparaisse du ciel. La divine providence m'a finalement envoyé un ange noir, avec des ailes noires venant du Sud noir, du plus bel endroit d'Egypte, Assouan. Il avait le cœur noir, la couleur de la pureté, de l'authenticité et de la beauté.

— La toile est très grande, elle ne va pas tenir sur la banquette arrière, m'a dit le taxi. Vous voulez qu'on la fixe sur le toit ?

— Mais on va pas arriver à temps pour l'iftar.

— C'est pas grave si on arrive en retard de quelques minutes.

Et l'ange noir est sorti fixer la toile sur le toit de sa voiture. Nous avons démarré doucement, sans hâte. L'homme avait une bonne cinquantaine d'années, des traits agréables et une voix douce.

— Vous êtes peintre ?

— Non, pas du tout. Mais j'étais chez une amie peintre.

— Elle peint des portraits ou des paysages ?

— Franchement, je ne sais pas trop. Mais vous, vous êtes peintre ?

— J'aimais beaucoup dessiner... Oui... Je dessinais.

— Vous dessiniez ? Mais pourquoi avez-vous arrêté ?

— Ah ! j'ai abandonné beaucoup de choses. Tant

que vous avancez, vous laissez des choses derrière vous et c'est impossible de revenir en arrière... Les aiguilles du temps avancent, c'est tout.

— Vous avez abandonné le dessin et ensuite ?

— Le voyage de la vie est long. Et on court. J'ai beaucoup couru et j'ai voyagé en Egypte et à l'étranger. Je suis allé en Espagne, en Allemagne, en France... J'ai habité un peu en France. Je travaillais comme coursier dans une entreprise égyptienne. Là-bas, le dimanche, j'allais au musée du Louvre. Le dimanche, l'entrée est gratuite. La culture pour tous. J'y passais la journée à me délecter d'art... J'aimais beaucoup contempler une toile de David, Le Sacre de Napoléon. Il y a des détails incroyables et un beau jeu de lumière. La toile est très grande, elle mesure à peu près dix mètres sur six. Il l'a peinte en 1805. Bref, j'ai continué à courir et voilà, maintenant je suis taxi.

— Vous devriez peindre si vous aimez à ce point la peinture.

— J'aime énormément de choses. Je dépense tout mon argent pour mes passions. Je travaille comme taxi quelques heures et, le reste de la journée, je ne quitte pas la maison. C'est le nid que j'ai réussi à bâtir dans ce monde. J'essaie de le rendre douillet. J'habite un rez-de-chaussée, dans le quartier de Qattamiyya, et il y a un jardin devant la maison. Je considère qu'il est à moi. J'y travaille tous les jours. Je cultive des chèvrefeuilles, du lierre, des dieffenbachias, des bougainvilliers et aussi des hibiscus à fleurs rouges. Elles se ferment pendant la journée et s'ouvrent la nuit.

Je suis aussi un passionné d'oiseaux. J'en ai une

vingtaine dans une grande cage. Ma femme vient de me faire une scène épouvantable, hier, parce que j'ai acheté un couple d'oiseaux à deux cent cinquante livres. Ce sont des oiseaux qui viennent du Brésil, très beaux et très délicats. Mais ils ne se reproduisent pas en Egypte. Comment je peux payer une telle somme pour une paire d'oiseaux ! J'ai aussi des aquariums avec des fantails et des guppys.

J'ai installé un salon arabe, autour duquel se trouvent les aquariums et les oiseaux. Et, devant moi, je vois le jardin par la fenêtre. Je sens que je suis dans un paradis bien loin de l'enfer du Caire.

— Qu'est-ce que c'est beau !

— Merci. Vous savez, chez moi, je me sens hors de l'espace et du temps. Je regarde les poissons, j'écoute les pépiements des oiseaux et, la nuit, je respire l'odeur des chèvrefeuilles. Vous devez me rendre visite un jour.

Il m'a parlé de jardinage, d'art, de poissons, d'oiseaux et de beauté. Il avait une connaissance encyclopédique de tous les sujets. Comment avait-il acquis tout ce savoir ? Il s'est plaint de son fils qui voulait tout réussir sans faire le moindre effort. Il s'est plaint de son ignorance et s'est rappelé comment lui et ses amis allaient, au même âge, au cours de soutien dans telle ou telle matière. Il s'est plaint aussi de l'époque dans laquelle nous vivons et qui a façonné son fils de la sorte. Quand j'ai quitté cet ange noir, j'avais comme un goût sucré à la bouche et un parfum de chèvrefeuille dans mon esprit. Grâce à lui, j'ai pour la première fois rompu le jeûne tranquillement, sans

précipitation, en profitant de tout ce que j'avais autour de moi.

Cela m'a donné envie de transformer ma maison en un nid comme celui qu'il m'avait décrit.

Mais où pourrais-je trouver des ailes comme les siennes ?

# Table of Contents

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[20](#)

[21](#)

[22](#)

[23](#)

[24](#)

[25](#)

[26](#)

[27](#)

[28](#)

[29](#)

[30](#)  
[31](#)  
[32](#)  
[33](#)  
[34](#)  
[35](#)  
[36](#)  
[37](#)  
[38](#)  
[39](#)  
[40](#)  
[41](#)  
[42](#)  
[43](#)  
[44](#)  
[45](#)  
[46](#)  
[47](#)  
[48](#)  
[49](#)  
[50](#)  
[51](#)  
[52](#)  
[53](#)  
[54](#)  
[55](#)  
[56](#)  
[57](#)  
[58](#)